BnF Gallica

Le nouveau magasin des enfants

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Sand, George. Le nouveau magasin des enfants. 1860.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

14

LE

NOUVEAU MAGASIN

DES

ENFANTS

TYP. J. CLAYE, A PARIS.

LE

NOUVEAU MAGASIN

DES ENFANTS

PAR

CHARLES NODIER — GEORGE SAND — LÉON GOZLAN
ALFRED DE MUSSET ET P. J. STAHL

240 VIGNETTES PAR

MAURICE SAND — H. DELAVILLE — TONY JOHANNOT ET BERTALL

C
NOU

PARIS
ÉDITION HETZEL
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, 14
—
1860

Ex. 1
n° 1594

sig- 604266

HISTOIRE

DU VÉRITABLE

GRIBOUILLE

PREMIÈRE PARTIE

Comment Gribouille se jeta dans la rivière par crainte de se mouiller.

Il y avait une fois un père et une mère qui avaient un fils. Le fils s'appelait Gribouille, la mère s'appelait Brigoule et le père Bredouille. Le père et la mère avaient six autres enfants, trois garçons et trois filles, ce qui faisait sept, en comptant Gribouille qui était le plus petit.

Le père Bredouille était garde-chasse du roi de ce pays-là, ce qui le mettait bien à son aise. Il avait une jolie maison au beau milieu de la forêt, avec un joli jardin dans une jolie clairière, au bord d'un joli ruisseau qui passait tout au travers du bois. Il avait le droit de chasser, de pêcher, de couper des arbres pour se chauffer, de cultiver un bon morceau de terre, et encore avait-il de l'argent du roi, tous les ans, pour garder sa chasse et soigner sa faisanderie ; mais le méchant homme ne se trouvait pas encore assez riche, et il ne faisait que voler et rançonner les voyageurs, vendre le gibier du roi, et envoyer en prison les pauvres gens qui venaient ramasser trois brins de bois mort, tandis qu'il laissait les riches, qui le payaient bien, chasser dans les forêts royales tout

leur soûl. Le roi, qui était vieux et qui ne chassait plus guère, n'y voyait que du feu.

La mère Brigoule n'était pas tout à fait aussi mauvaise

que son mari, et elle n'était pas non plus beaucoup meilleure : elle aimait l'argent, et quand son mari avait fait quelque chose de mal pour en avoir, elle ne le grondait point, tandis qu'elle l'eût volontiers battu quand il faisait des coquineries en pure perte.

Les six enfants aînés de Bredouille et de Brigoule, élevés dans des habitudes de pillage et de dureté, étaient d'assez mauvais garnements. Leurs parents les aimaient beaucoup et leur trouvaient beaucoup d'esprit, parce qu'ils étaient devenus chipeurs et menteurs aussitôt qu'ils avaient su marcher et parler. Il n'y avait que le petit Gribouille qui fût maltraité et rebuté, parce qu'il était trop simple et trop poltron, à ce qu'on disait, pour faire comme les autres.

Il avait pourtant une petite figure fort gentille, et il aimait à se tenir proprement. Il ne déchirait point ses habits, il ne salissait point ses mains, et il ne faisait jamais de mal, ni aux autres ni à lui-même. Il avait même toutes sortes de petites inventions qui le faisaient passer pour simple, et qui, dans le fait, étaient d'un enfant bien avisé. Par exemple, s'il avait grand chaud, il se retenait de boire, parce qu'il avait expérimenté que plus on boit, plus on a soif. S'il avait grand'faim et qu'un pauvre lui vînt demander son pain, il le lui donnait vitement, se disant à part soi : Je sens ce qu'on souffre quand on a faim, et ne dois point le laisser endurer aux autres.

C'est Gribouille qui, des premiers, imagina de se frot-

ter les pieds et les mains avec de la neige pour n'avoir point d'engelures. C'est lui qui donnait les jouets qu'il aimait le plus aux enfants qu'il aimait le moins, et quand on lui demandait pourquoi il agissait ainsi, il répondait que c'était pour venir à bout d'aimer ces mauvais camarades, parce qu'il avait découvert qu'on s'attache à ceux qu'on a obligés.

Avait-il envie de dormir dans le jour, il se secouait pour se réveiller, afin de mieux dormir la nuit suivante. Avait-il peur, il chantait pour donner la peur à ceux qui la lui avaient donnée. Avait-il envie de s'amuser, il retardait jusqu'à ce qu'il eût fini son travail, afin de s'amuser d'un meilleur cœur après avoir fait sa tâche. Enfin il entendait à sa manière le moyen d'être sage et content; mais, comme ses parents l'entendaient tout autrement, il était moqué et rebuté pour ses meilleures idées. Sa mère le fouettait souvent, et son père le repoussait chaque fois que l'enfant venait pour le caresser.

« Va-t'en de là, imbécile, lui disait ce brutal de père, tu ne seras jamais bon à rien. »

Ses frères et sœurs, le voyant haï, se mirent à le mépriser, et ils le faisaient enrager, ce que Gribouille supportait avec beaucoup de douceur, mais non pas sans chagrin : car bien souvent il s'en allait seul par la forêt pour pleurer sans être vu et pour demander au ciel le moyen d'être aimé de ses parents autant qu'il les aimait lui-même.

Il y avait dans cette forêt un certain chêne que Gribouille aimait particulièrement : c'était un grand arbre très-vieux, creux en dedans, et tout entouré de belles feuilles de lierre et de petites mousses les plus fraîches du monde. L'endroit était assez éloigné de la maison de Bredouille et s'appelait le carrefour Bourdon. On ne se souvenait plus dans le pays pourquoi on avait donné ce nom à cet endroit-là. On pensait que c'était un riche seigneur, nommé Bourdon, qui avait planté le chêne, et on n'en savait pas davantage. On n'y allait presque jamais, parce qu'il était tout entouré de pierres et de ronces qu'on avait de la peine à traverser.

Mais il y avait là du gazon superbe, tout rempli de fleurs, et une petite fontaine qui s'en allait, en courant et en sautillant sur la mousse, se perdre dans les rochers environnants.

Un jour que Gribouille, plus maltraité et plus triste que de coutume, était allé gémir tout seul au pied du chêne, il se sentit piqué au bras, et, regardant, il vit un gros bourdon qui ne bougeait, et qui avait l'air de le

narguer. Gribouille le prit par les ailes, et le posant sur sa main :

« Pourquoi me fais-tu du mal, à moi qui ne t'en faisais point? lui dit-il. Les bêtes sont donc aussi méchantes que les hommes? Au reste, c'est tout naturel, puisqu'elles sont bêtes, et ce serait aux hommes de leur donner un meilleur exemple. Allons, va-t'en, et sois heureux; je ne te tuerai point, car tu m'as pris pour ton ennemi, et je ne le suis pas. Ta mort ne guérirait pas la piqûre que tu m'as faite. » Le bourdon, au lieu de répondre, se mit à faire le gros dos dans la petite main de Gribouille et à passer ses pattes sur son nez et sur ses ailes, comme un bourdon qui se trouve bien et qui oublie les sottises qu'il vient de faire.

« Tu n'as guère de repentir, lui dit Gribouille, et encore

moins de reconnaissance. Je suis fâché pour toi de ton mauvais cœur, car tu es un beau bourdon, je n'en saurais disconvenir : tu es le plus gros que j'aie jamais vu, et tu as une robe noire tirant sur le violet qui n'est pas gaie, mais qui ressemble au manteau du roi. Peut-être que tu es quelque grand personnage parmi les bourdons, c'est pour cela que tu piques si fort. »

Ce compliment, que Gribouille fit en souriant, quoique le pauvre enfant eût encore la larme à l'œil, parut agréable au bourdon, car il se mit à frétiller des ailes. Il se releva sur ses pattes, et tout d'un coup, faisant entendre un chant sourd et grave, comme celui d'une contre-basse, il prit sa volée et disparut.

Gribouille, qui souffrait de sa piqûre, mais qui n'était pas si simple qu'il ne connût les propriétés des herbes de la forêt, cueillit diverses feuilles, et, après avoir bien lavé son bras dans le ruisseau, y appliqua ce baume et puis s'endormit. Pendant son premier sommeil, il lui sembla entendre une musique singulière : c'était comme des grosses voix de chantres de cathédrale qui sortaient de dessous terre et qui disaient en chœur :

Bourdonnons, bourdonnons,
Notre roi s'avance.

Et le ruisselet, qui fuyait sur les rochers, semblait dire d'une voix claire aux fleurettes de ses rives :

Frissonnons, frissonnons,
L'ennemi s'avance.

Et les grosses souches du chêne avaient l'air de se tordre et de ramper sur l'herbe comme des couleuvres. Les pervenches et les marguerites, comme si le vent les eût secouées, tournoyaient sur leurs tiges comme des folles; les grandes fourmis noires, qui aiment à butiner dans l'écorce, descendaient le long du chêne et se dressaient tout étonnées sur leur derrière; les grillons sortaient du fond de leurs trous et mettaient le nez à la fenêtre. Enfin, le feuillage et les roseaux tremblaient et sifflaient si fort, que le pauvre Gribouille fut réveillé en sursaut par tout ce tapage.

Mais qui fut bien étonné? ce fut Gribouille, quand il

vit devant lui un grand et gros monsieur tout habillé de

noir, à l'ancienne mode, qui le regardait avec des yeux tout ronds, et qui lui parla ainsi d'une grosse voix ronflante et en grasseyant beaucoup :

« Tu m'as rendu un service que je n'oublierai jamais. Va, petit enfant, demande-moi ce que tu voudras, je veux te l'accorder.

— Hélas! monsieur, répondit Gribouille tout transi de peur, ce que j'aurais à vous demander, vous ne pourrez pas faire que cela soit. Je ne suis pas aimé de mes parents, et je voudrais l'être.

— Il est vrai que la chose n'est point facile, répondit le monsieur habillé de noir; mais je ferai toujours quelque chose pour toi. Tu as beaucoup de bonté, je le sais, je veux que tu aies beaucoup d'esprit.

— Ah! monsieur, s'écria Gribouille, si, pour avoir de l'esprit, il faut que je devienne méchant, ne m'en donnez point. J'aime mieux rester bête et conserver ma bonté.

— Et que veux-tu faire de ta bonté parmi les méchants? reprit le gros monsieur d'une voix plus sombre encore et en roulant ses yeux, ardents comme braise.

— Hélas! monsieur, je ne sais que vous répondre, dit Gribouille de plus en plus effrayé; je n'ai point d'esprit pour vous parler, mais je n'ai jamais fait de mal à personne : ne me donnez pas l'envie et le pouvoir d'en faire.

— Allons, vous êtes un sot, repartit le monsieur noir. Je vous laisse, je n'ai pas le temps de vous persuader; mais nous nous reverrons, et, si vous avez quelque chose

à me demander, souvenez-vous que je n'ai rien à vous refuser.

— Vous êtes bien bon, monsieur, » répondit Gribouille, dont les dents claquaient de peur. Mais aussitôt le monsieur se retourna, et son grand habit de velours noir, étant frappé par le soleil, devint gros bleu d'abord et puis d'un violet magnifique; sa barbe se hérissa, son manteau s'enfla; il fit entendre un rugissement sourd plus affreux que celui d'un lion, et, s'élevant lourdement de terre, il disparut à travers les branches du chêne.

Gribouille alors se frotta les yeux et se demanda si tout ce qu'il avait vu et entendu était un rêve. Il lui sembla que c'en était un en effet, et que, du moment seulement où le monsieur s'était envolé, il s'était senti tout de bon éveillé. Il ramassa son bâton et sa gibecière et s'en retourna à la maison, car il craignait d'être encore battu pour s'être absenté trop longtemps.

A peine fut-il entré que sa mère lui dit :

« Ah ! vous voilà ? Il est bien temps de revenir. Voyez

un peu l'imbécile, à qui le plus grand bonheur du monde arrive et qui ne s'en doute seulement pas ! »

Quand elle eut bien grondé, elle prit la peine de lui dire que M. Bourdon était venu dans la forêt, qu'il s'était arrêté dans la maison du garde-chasse, qu'il y avait mangé un grand pot de miel, qu'il avait pour cela payé un beau louis de vrai or, enfin, qu'après avoir regardé

l'un après l'autre tous les enfants, frères et sœurs de Gribouille, il avait dit à la mère Brigoule : « Ça, madame, n'avez-vous point un enfant plus jeune que ceux-ci? » Et ayant appris qu'il y en avait un septième, âgé seulement de douze ans et qu'on appelait Gribouille, il s'était écrié : « Oh! le beau nom! voilà l'enfant que je cherche. Envoyez-le-moi, car je veux faire sa fortune. » Là-dessus il était sorti, sans s'expliquer autrement.

« Mais, dit Gribouille tout stupéfait, qu'est-ce donc que M. Bourdon? car je ne le connais pas.

— M. Bourdon, répondit la mère, est un riche seigneur qui vient d'arriver dans le pays et qui va acheter une grande terre et un beau château tout près d'ici. Personne ne le connaît, mais tout le monde s'accorde à dire qu'il est généreux et jette l'or et l'argent à pleines mains. Peut-être bien qu'il est un peu fou, mais, puisqu'il a de la fantaisie pour votre nom de Gribouille, allez-vous-en vite le trouver, car, pour sûr, il veut vous faire un riche présent.

— Et où irai-je le trouver? dit Gribouille.

— Dame! je n'en sais rien, répondit Brigoule; j'étais si interloquée que je n'ai pas pensé à le lui demander; mais sûrement qu'il demeure déjà dans le château qu'il est en train d'acheter. C'est à la lisière de la forêt; vous connaissez tout le pays, et il faudrait que vous fussiez bien sot pour ne pas trouver un homme que tout le monde connaît déjà et dont on parle comme d'une merveille. Allez,

partez, dépêchez-vous, et ce qu'il vous donnera, ayez bien soin de le rapporter ici : si c'est de l'argent, n'en prenez rien pour vous; si c'est quelque chose à manger, ne le flairez seulement point; remettez-le tel que vous l'aurez reçu à votre père ou à moi. Sinon, gare à votre peau!

— Je ne sais pas pourquoi vous me dites tout cela, ma chère mère, répondit Gribouille; vous savez bien que je ne vous ai jamais rien dérobé, et que je mourrais plutôt que de vous tromper.

— C'est vrai que vous êtes trop bête pour cela, reprit sa mère; allons, ne raisonnez point, et partez. »

Quand Gribouille fut sur le chemin du château que sa mère lui avait indiqué, il se sentit bien fatigué, car il n'avait rien mangé depuis le matin, et la journée finissait. Il fut obligé de s'asseoir sous un figuier qui n'avait encore que des feuilles, car ce n'était point la saison des fruits, et il allait se trouver mal de faiblesse quand il entendit bourdonner un essaim au-dessus de sa tête. Il se dressa sur la pointe des pieds, et vit un beau rayon de miel dans un creux de l'arbre. Il remercia le ciel de ce secours, et mangea un peu de miel le plus proprement qu'il put. Il allait continuer sa route, lorsque, du creux de l'arbre, sortit une voix perçante qui disait : « Arrêtez ce méchant! à moi, mes filles, mes servantes, mes esclaves; mettons en pièces ce voleur qui nous prive de nos richesses! »

Qui eut grand'peur? ce fut Gribouille.

« Hélas! mesdames les abeilles, fit-il en tremblant, pardonnez-moi. Je mourais de faim, et vous êtes si riches, que je ne croyais pas vous faire grand tort en goûtant un peu à votre miel; il est si bon, si jaune, si parfumé, votre miel! vrai, j'ai cru d'abord que c'était de l'or, et c'est quand j'y ai goûté que j'ai compris que c'était encore meilleur et plus agréable à trouver que de l'or fin.

— Il n'est pas trop sot, reprit alors une petite voix douce, et, pour ses jolis compliments, je vous prie, chère Majesté, ma mère, de lui faire grâce et de le laisser contin er son chemin. »

Là-dessus il se fit dans l'arbre un grand bourdonnement, comme si tout le monde parlait à la fois et se disputait; mais personne ne sortit, et Gribouille se sauva sans être poursuivi. Quand il se trouva un peu loin, il eut la curiosité de se retourner, et il vit l'endroit qu'il avait quitté si brillant, qu'il s'arrêta pour regarder. Le soleil, qui se couchait, envoyait une grande lumière dans les branches du figuier, et dans ce rayon, qui, à force d'être vif, faisait mal aux yeux, il y avait une quantité innombrable de petites figures transparentes qui dansaient et tourbillonnaient en faisant une fort jolie musique. Gribouille regarda tant qu'il put; mais, soit qu'il fût trop loin, soit que le soleil lui donnât dans les yeux, il ne put jamais comprendre ce qu'il voyait. Tantôt c'était

comme des dames et des demoiselles qui avaient des robes dorées et des corsages bruns; tantôt c'était tout

simplement une ruche d'abeilles qui reluisait dans le ciel en feu.

Mais, comme la nuit venait toujours et que le soleil descendait derrière les buissons, Gribouille ne vit bientôt

plus rien, et il se remit en marche pour le château de M. Bourdon.

Il marcha longtemps, longtemps, se croyant toujours près de la lisière du bois, et enfin il s'aperçut qu'il ne savait où il était et qu'il s'était perdu. Il s'assit encore une fois pour se reposer, et il avait grande envie de dormir; mais, pour ce qu'il avait peur des loups, il sut se tenir éveillé, et marcher encore le plus longtemps qu'il put. Enfin il allait se laisser tomber de fatigue, lorsqu'il vit beaucoup de lumières qui brillaient à travers les arbres, et, quand il se fut avancé de ce côté-là, il se trouva en face d'une grande belle maison tout illuminée et où l'on faisait, du haut en bas, grand bruit de bal, de musique et de cuisine.

Gribouille, tout honteux de se présenter si tard, alla pourtant frapper à la grande porte et demanda à parler au maître de la maison, si le maître de la maison s'appelait M. Bourdon.

« Et vous, lui répondit le portier, entrez, si vous vous appelez Gribouille, car nous avons commandement de bien recevoir celui qui porte ce nom-là. Monseigneur achète ce château et donne une grande fête. Vous lui parlerez demain.

— A la bonne heure, répondit Gribouille, car je m'appelle Gribouille, en effet.

— En ce cas, venez souper et vous reposer. »

Et là-dessus on l'emmena dans une belle chambre que

Gribouille prit pour celle du maître de la maison, et qui n'était cependant que celle de son premier valet de chambre. On lui servit un beau souper de fruits et de

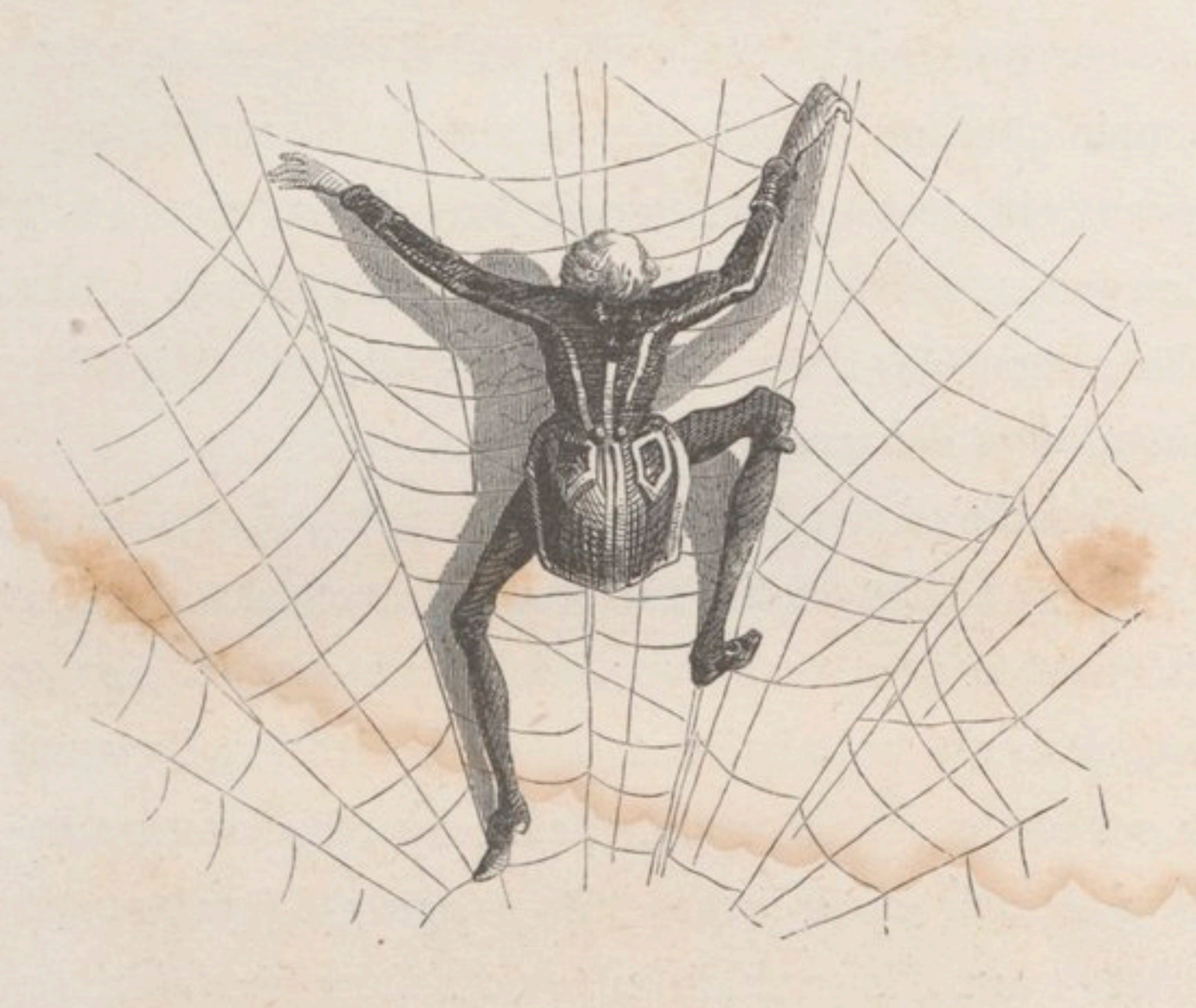
confitures. Il aurait mieux aimé une bonne soupe et un bon morceau de pain, mais il n'osa en demander, et, quand il eut apaisé sa faim le mieux qu'il put, on lui dit qu'il pouvait se jeter sur le lit et faire un somme.

Il profita de la permission, mais le bruit qui se faisait dans toute la maison l'empêcha de dormir de bon cœur. A chaque instant on ouvrait les portes, et il entendait la

musique des grosses contre-basses qui ronflaient comme le tonnerre. On refermait les portes, la musique paraissait finie; mais alors on entendait le cliquetis des casseroles dans la cuisine et des flacons dans l'office, et le chuchotement des valets qui avaient l'air de comploter je ne sais quoi, si bien que Gribouille, tantôt écoutant, tantôt rêvant, ne savait point au juste s'il était éveillé ou endormi.

Tout d'un coup, il lui sembla que le valet de chambre de monseigneur, qui l'avait si bien traité, entrait et s'approchait de son lit, et qu'il le regardait dormir, encore parût n'avoir point d'yeux dans sa vilaine grosse tête. Gribouille eut peur et voulut lui parler, mais le valet de chambre se mit à faire *tic*, *tac*, et à remuer les bras et les jambes, et puis à monter au plafond, à redescendre, à remonter encore, à croiser des fils sur d'autres fils avec beaucoup d'adresse et de promptitude, toujours faisant *tic*, *tac*, comme une pendule. D'abord ce jeu amusa Gribouille; mais, quand il se vit tout enveloppé dans un grand filet, il eut peur encore une fois et voulut parler: ce lui fut impossible, car, au lieu de sa voix ordinaire, il ne sortit de son gosier qu'un petit sifflement aigu et faible comme celui d'un cousin. Il essaya de sortir ses bras du lit, et, au lieu de bras, il se vit des petites pattes si menues, qu'il craignit, en les remuant, de les casser. Enfin il s'aperçut qu'il était devenu un pauvre petit moucheron, et que ce qu'il avait pris pour le valet de chambre

de monseigneur Bourdon n'était qu'une affreuse araignée d'une grandeur démesurée, toute velue, et tout occupée



de le prendre dans sa toile pour le dévorer. Pour le coup, Gribouille fut si effrayé qu'il réussit à s'éveiller, et il ne vit dans la chambre que le domestique, sous sa forme naturelle, qui était occupé à fourrer dans son buffet des bouteilles pleines, des couverts d'argent, des vases précieux et des bijoux qu'il volait pendant la fête, se promettant de mettre ses larcins sur le compte de quelque pauvre diable moins avancé que lui dans les bonnes grâces de monseigneur.

D'abord Gribouille ne comprit pas ce qu'il faisait, mais il le devina, lorsque le valet se tourna vers lui d'un air effrayé et menaçant, et qu'il lui dit d'une voix sèche et

cassée qui ressemblait au mouvement d'une vieille horloge usée : « Pourquoi me regardez-vous, et pourquoi ne dormez-vous pas? » Gribouille, qui n'était pas du tout si simple que l'on croyait, ne fit semblant de rien, et, se levant, il demanda la permission d'aller voir la fête, puisque aussi bien le bruit l'empêchait de dormir. « Allez, allez, vous êtes libre, » lui dit le valet, qui aimait bien autant être débarrassé de lui.

Gribouille s'en alla donc droit devant lui, monta des escaliers, en descendit, traversa plusieurs chambres, et vit quantité de choses auxquelles il ne comprit rien du tout, mais qui ne laissèrent pas de le divertir. Dans une de ces chambres, il y avait beaucoup de messieurs habillés de noir et de dames très-parées qui jouaient aux cartes et aux dés en se disputant des monceaux d'or.

Dans une autre salle, d'autres hommes noirs et d'au-

tres femmes parées et bariolées dansaient au son des in-

struments. Ceux qui ne dansaient pas avaient l'air de regarder, mais ils bourdonnaient si bruyamment qu'on n'entendait plus la musique.

Ailleurs on mangeait debout, d'un air affamé, et pas moitié aussi proprement que Gribouille avait coutume de le faire. On allait d'une chambre à l'autre, on se poussait, on mourait de chaud, et tout ce monde agité paraissait triste ou en colère. Enfin le jour parut, et on ouvrit les fenêtres. Gribouille, qui s'était assoupi sur une banquette, crut voir s'envoler, par ces fenêtres ouvertes, de grands essaims de bourdons, de frelons et de guêpes, et quand il ouvrit les yeux, il se trouva seul dans la poussière. Les lustres s'éteignaient, les valets, harassés, se jetaient en travers sur les canapés et sur les tables. D'autres fai-

saient main basse sur les restes des buffets. Gribouille s'en fut achever paisiblement son somme sous les arbres

du jardin, lequel était fort beau et tout rempli de fleurs magnifiques.

Quand il s'éveilla, bien rafraîchi et bien reposé, il vit devant lui un gros et grand monsieur, tout habillé de velours noir tirant sur le violet, et ressemblant si fort à celui qu'il avait vu en rêve sous le chêne du carrefour Bourdon, qu'il pensa que ce fût le même. Il ne put s'empêcher de lui dire :

« Eh bonjour, monsieur le Bourdon, comment vous portez-vous depuis hier matin?

— Gribouille, répondit le riche seigneur avec la même voix ronflante et le même grasseyement que Gribouille avait entendus dans son rêve, je suis bien aise de vous voir; mais je suis étonné de ce que vous me demandez, car c'est la première fois que nous nous rencontrons. Je sais que vous êtes arrivé cette nuit, mais j'étais couché, et je ne vous ai point vu. »

Gribouille, pensant qu'il avait dit une sottise en parlant de son rêve comme d'une chose que M. Bourdon devait se rappeler, chercha à réparer ses paroles imprudentes en lui demandant s'il n'était point malade.

« Moi, point du tout, je me porte au mieux, répondit M. Bourdon; pourquoi me demandez-vous cela?

— C'est à cause, reprit Gribouille, de plus en plus interdit, que vous donniez un grand bal, et que je pensais que vous y seriez.

— Non, cela m'aurait beaucoup ennuyé, répondit

M. Bourdon. J'ai donné une fête pour montrer que je suis riche, mais je me dispense d'en faire les honneurs. Ça, parlons de vous, mon cher Gribouille : vous avez bien fait de venir me voir, car je vous veux du bien.

— Cest donc à cause que je m'appelle Gribouille? demanda Gribouille, qui n'osait faire de questions raisonnables, dans la crainte de faire encore quelque bévue.

— C'est à cause que vous vous appelez Gribouille, répondit M. Bourdon; cela vous étonne, mais apprenez, mon enfant, que, dans ce monde, il ne s'agit pas de comprendre ce qui nous arrive, mais d'en profiter.

— Eh bien, monsieur, dit Gribouille, quel bien est-ce que vous vonlez me faire?

— C'est à vous de parler, répondit le seigneur. »

Gribouille fut bien embarrassé, car, de tout ce qu'il avait vu, rien ne lui faisait envie, et d'ailleurs tout lui semblait trop beau et trop riche pour qu'il fût honnête de le désirer. Quand il eut un peu réfléchi, il dit :

« Si vous pouviez me faire un don qui me fît aimer de mes parents, je vous serais fort obligé.

— Dites-moi d'abord, fit M. Bourdon, pourquoi vos parents ne vous aiment point, car vous me semblez un fort gentil garçon.

— Hélas! monsieur, reprit Gribouille, ils disent comme ça que je suis trop bête.

— En ce cas, dit M. Bourdon, il faut vous donner de l'esprit. »

Gribouille, qui, dans son rêve, avait déjà refusé l'esprit, n'osa pas cette fois montrer de la défiance.

« Et que faut-il faire, dit-il, pour avoir de l'esprit?

— Il faut apprendre les sciences, mon petit ami. Sachez que je suis un habile homme et que je puis vous enseigner la magie et la nécromancie.

— Mais comment, dit Gribouille, apprendrai-je ces choses-là, dont je ne connais même pas le nom, si je suis trop simple pour apprendre quoi que ce soit?

— Ces choses-là ne sont point difficiles, répondit M. Bourdon, je me charge de vous les montrer; mais, pour cela, il faut que vous veniez demeurer avec moi et que vous soyez mon fils.

— Vous êtes bien honnête, monsieur, dit Gribouille, mais j'ai des parents, je les aime et ne les veux point quitter. Quoiqu'ils aient d'autres enfants qu'ils aiment mieux que moi, je puis leur être nécessaire, et il me semble que ce serait mal de ne plus vouloir être leur fils.

— C'est comme vous voudrez, dit M. Bourdon, je ne force personne. Bonjour, mon cher Gribouille, je n'ai pas le temps de causer davantage avec vous, puisque vous ne voulez pas rester avec moi. Si vous changez d'avis, ou si vous souhaitez quelque autre chose, venez me trouver. Vous serez toujours bien reçu. »

Et là-dessus M. Bourdon entra dans une charmille, et Gribouille se trouva tout seul.

Quand Gribouille revint à la maison de son père et qu'il

se vit près d'arriver, il se sentit tout joyeux, car il se dit en lui-même : « Sans le savoir, M. Bourdon m'a donné le moyen de me faire aimer de mes parents; car, lorsqu'ils sauront qu'on m'a proposé de les quitter pour devenir le fils d'un homme si riche, et que j'ai refusé d'avoir d'autres parents que ceux que le bon Dieu m'a donnés, on verra bien que je ne suis pas un mauvais cœur. Mon père et ma mère m'embrasseront, et ils commanderont à mes frères et sœurs de m'embrasser aussi.

Du plus loin qu'il aperçut la mère Brigoule, qui l'attendait avec impatience au bout de son verger, il se mit à

courir et voulut, d'un air riant, se jeter dans ses bras, mais elle, sans lui en donner le temps :

« Qu'apportes-tu? lui dit-elle, où est le cadeau qu'on t'a fait? »

Et quand elle vit qu'il n'apportait rien, elle voulut le battre, pensant qu'il avait perdu en chemin ce qu'on lui avait donné; mais Gribouille la pria de l'écouter, lui disant qu'après elle le pourrait gronder et punir s'il avait manqué à son devoir. Alors il rapporta mot pour mot l'entretien qu'il avait eu avec M. Bourdon, mais, au lieu de l'embrasser et de le remercier, sa mère prit une branche de saule et commença à le fouailler, en criant après lui.

Le père Bredouille arriva et demanda ce que c'était.

« Voyez ce coquin, ce mauvais cœur, cet âne, dit la

mère tout enragée, il n'a pas voulu être le fils et l'héritier d'un homme qui est plus riche que le roi. Il est si sot, qu'il n'a même pas songé, en le quittant, à lui demander un beau sac d'écus ou une bonne place pour nous dans sa maison, ou un joli morceau de terre pour augmenter notre avoir. »

Le père Bredouille battit Gribouille à son tour, et si

fort, que ma mère, qui craignait qu'il ne le fît mourir, le lui retira des mains en disant :

« En voilà assez pour une fois. »

Gribouille, désolé, demanda à ses parents ce qu'il devait faire pour leur plaire, disant que, s'il lui fallait aller

demeurer avec M. Bourdon, il s'y soumettait. Mais tandis que sa mère, qui l'aimait encore un peu pour lui-même, et qui eût été flattée de le voir riche et bien vêtu, disait oui; son père, qui ne croyait pas à sa bonté et qui ne jugeait pas possible l'oubli de tant d'outrages qu'on avait faits à Gribouille, disait non. Il aimait mieux l'envoyer de temps en temps chez M. Bourdon, espérant que celui-ci lui donnerait de l'argent qu'il rapportait à la maison, par crainte d'être battu.

Or donc, au bout de deux ou trois jours, on l'habilla misérablement, on lui mit une veste toute déchirée, de gros sabots aux pieds, un sarrau bien malpropre, et on l'envoya ainsi chez M. Bourdon pour faire croire que ses parents n'avaient pas le moyen de l'habiller, et pour faire pitié à ce riche seigneur. En même temps, on lui commanda de demander une grosse somme.

Gribouille, qui aimait tant la propreté, fut bien humilié de se présenter sous ces méchantes guenilles, et il en avait les larmes aux yeux. Mais M. Bourdon ne l'en reçut pas plus mal; car, malgré sa brusquerie et sa grosse voix, il avait l'air d'un bon homme et surtout paraissait aimer Gribouille sans que Gribouille pût deviner pourquoi.

« Gribouille, lui dit-il, je ne suis pas fâché de voir que vous songiez à vous-même. Prenez tout ce qu'il vous plaira. »

Il le conduisit alors dans une grande cave qui était si

pleine d'or, de diamants, de perles et de pierreries, qu'on marchait dessus, et encore y en avait-il plus de sept grands puits très-profonds qui étaient remplis jusqu'aux bords.

Gribouille, pour obéir à ses parents, prit seulement de l'or, car il ne savait pas que les diamants sont encore plus précieux. On lui avait dit d'en prendre le plus possible, il en mit donc dans toutes ses poches, mais avec aussi peu de plaisir que si ce fussent des cailloux ; car il ne voyait pas à quoi tout cela lui pourrait servir.

Il remercia M. Bourdon avec plus d'honnêteté que de contentement, et s'en retourna, disant : Cette fois, je ferai voir à mes parents que j'ai obéi, et peut-être qu'ils m'embrasseront.

Comme il se trouvait fatigué de porter tant d'or et qu'il se trouvait à passer non loin du carrefour Bourdon, il se détourna un peu du chemin pour aller s'y reposer. Il mangea quelques glands du vieux chêne, qu'il connaissait pour meilleurs que ceux des autres chênes de la forêt, étant doux comme sucre et tendres comme beurre. Puis il but au ruisseau, et se disposait à faire un somme, lorsqu'il vit ses trois frères et ses trois sœurs se jeter sur lui, le pincer, le mordre, l'égratigner, et lui enlever tout son trésor.

Gribouille défendait son or comme il pouvait, disant : « Laissez-le-moi porter à la maison pour que mon père et ma mère voient que j'ai fait leur volonté, et après cela

vous me le prendrez si vous voulez. » Mais ils ne l'écoutaient point et continuaient à le voler et à le maltraiter, lorsque tout à coup il se fit un grand bruit dans le chêne, comme si dix mille grosses contre-basses y donnaient un concert, et aussitôt un essaim de gros frelons, guêpes et bourdons de différentes espèces s'abattit sur les frères et sœurs de Gribouille, et se mirent à les piquer si fort en les poursuivant, qu'ils arrivèrent à la maison tout enflés,

les uns presque aveugles, les autres ayant des mains grosses comme la tête, tous quasi défigurés et criant comme des damnés. Cependant Gribouille, qui s'était trouvé au milieu de l'essaim, n'avait pas une seule pi-

qûre, et il avait pu ramasser son or et l'apporter à la maison.

Tandis que Brigoule lavait et pansait ses autres enfants, Bredouille, qui ne songeait qu'à l'argent, s'occupait d'interroger et de fouiller Gribouille, et, cette fois, il le complimentait et lui reprochait seulement d'être un paresseux et un douillet qui aurait eu la force d'en apporter le double.

On mit les autres enfants au lit, car ils étaient fort malades, et plusieurs pensèrent en crever.

Mais, dès le lendemain, Bredouille ayant voulu compter l'or avec sa femme, il fut bien étonné de le voir se fondre dans ses doigts et se répandre sur la table en liqueur jaune et poissante, qui n'était autre chose que du miel, et encore du miel très-mauvais et plus amer que sucré.

« Pour le coup, dit Brigoule en lavant sa table avec beaucoup de colère, M. Bourdon est sorcier, et il nous sera difficile de l'affiner. Il ne nous faut point mettre mal avec lui, et, au lieu de lui demander de l'argent, il faut lui faire des présents. Il m'a semblé qu'il aimait le miel plus qu'il ne convient à un homme raisonnable, et c'est sans doute pour nous en demander qu'il nous fait cette malice.

— Cela me paraît clair, répondit Bredouille, envoyons-lui du meilleur de nos ruches, et je pense que pour cela il nous payera bien. »

Le jour suivant, on mit sur un âne un beau baril de miel superbe, et on envoya Gribouille chez M. Bourdon.

Mais Gribouille ne fut pas plutôt arrivé auprès du figuier où il avait entendu et vu des choses si surprenantes, qu'une grande clameur d'abeilles sortit de l'arbre, se jeta sur l'âne, qui prit le galop et s'enfuit, laissant là son baril, et criant comme un âne qu'il était.

Alors Gribouille, à qui tout cela donnait bien à penser, vit paraître devant lui deux dames d'une beauté merveil-

leuse, escortées de tant d'autres dames et damoiselles, qu'il était impossible de les compter. La plus grande de toutes était habillée richement et comme portée en l'air

par une quantité d'autres. A ses côtés, une jeune princesse fort belle voltigeait gracieusement.

« Imprudent! dit la reine (car, à son manteau royal et à sa manière de se faire porter sur le dos des autres, Gribouille vit bien que c'était une tête couronnée), tu as deux fois mérité la mort, car tu t'es fait le libérateur et le complaisant du roi des bourdons, notre ennemi mortel. Mais la princesse ma fille, que tu vois ici présente, m'a deux fois demandé ta grâce. Elle prétend que tu peux nous rendre service, et nous allons voir si l'on peut compter sur toi.

— Ordonnez-moi ce que vous voudrez, madame la reine, répondit Gribouille; je n'ai jamais eu dessein de vous offenser, et je vous trouve si belle, que j'aurais du plaisir à vous servir.

— Petit enfant, dit alors la reine d'un ton radouci, car elle aimait les compliments, écoute bien ce que je vais te dire. Laisse là ce pauvre chiffon de miel que tu portais au roi des bourdons, et porte-lui ces paroles qui lui plairont davantage. Dis-lui que la reine des abeilles est lasse de la guerre, qu'elle reconnaît que les frelons et les bourdons sont maintenant trop nombreux et trop forts pour être défaits en bataille rangée. Les industrieux sont contraints de faire part aux conquérants des richesses qu'ils ont amassées et de signer un traité de paix. Je sais bien que le roi des bourdons se croit si fort qu'il prétend nous imposer des conditions humiliantes; mais je sais aussi

qu'il ambitionne la main de ma fille et qu'il n'espère pas l'obtenir. Va lui dire que je la lui donne en mariage, à condition qu'il laissera nos ruches en paix, et qu'il se contentera d'une forte part de nos trésors que ma fille lui apportera en dot. »

Ayant ainsi parlé, la reine disparut ainsi que sa fille et toute sa cour, et Gribouille ne vit plus qu'un grand amas d'abeilles qui se pendaient en grappes aux branches du figuier.

Il reprit sa course et alla raconter à M. Bourdon comme quoi ses parents l'ayant chargé d'un baril de beau miel,

la reine des abeilles le lui avait ôté, et le discours qu'elle l'avait chargé de faire au roi des bourdons.

« Comme vous êtes très-savant, ajouta Gribouille, peut-être pourrez-vous m'enseigner où je trouverai ce roi-là, à moins que vous ne le soyez vous-même, ce que j'ai toujours soupçonné, sans avoir pour cela mauvaise opinion de vous.

— Fantaisies, rêveries que tout cela! dit M. Bourdon en riant. C'est bien, c'est bien, Gribouille, vous avez fait votre commission. Parlons de vous, mon enfant; vous voyez que vous n'aurez jamais raison avec vos parents, ils sont trop fins et vous ne l'êtes pas assez. Voulez-vous rester avec moi? vous n'aurez plus jamais rien à craindre de leur part, et vous deviendrez un si habile homme, que vous commanderez à toute la terre. »

Gribouille soupira et ne répondit point. Et là-dessus M. Bourdon lui tourna le dos, car il ne s'arrêtait jamais longtemps à la même place, et, bien qu'on ne lui vît jamais rien faire, il avait l'air d'être toujours très-occupé et grandement pressé.

Toutes les fois que M. Bourdon lui parlait de le garder et de l'instruire, Gribouille se sentait comme transi de peur sans savoir pourquoi. Il retourna chez ses parents et leur raconta tout ce qui lui était arrivé. Il avait bien peur d'avouer que la reine des abeilles avait repris le miel et mis l'âne en fuite; mais il le fallait bien, et, pour s'excuser, il fut forcé de dire qu'il n'avait pas eu affaire

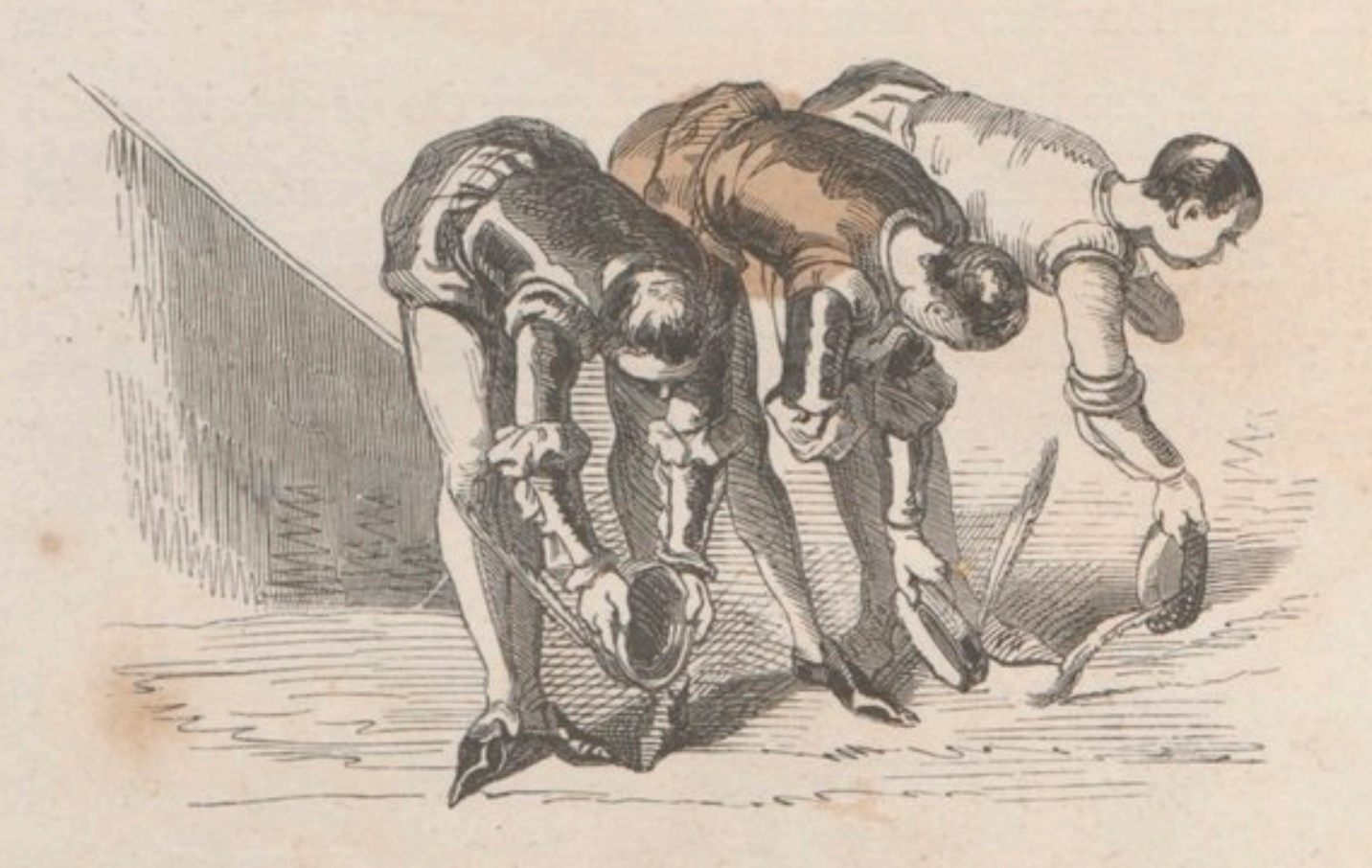
à de simples abeilles, mais à une reine, à toute sa cour et à toute son armée.

Il s'attendait à être traité de menteur et de visionnaire; mais Bredouille, qui croyait aux sorciers parce qu'il avait essayé de l'être, se gratta l'oreille et dit à sa femme : « Il y a de la magie dans tout cela! Gribouille est en passe de devenir plus riche qu'un roi, puisqu'il est à même de devenir sorcier. Il est bien simple pour cela, mais il dépend de M. Bourdon de lui ouvrir l'esprit. Laissons-le faire, car, si nous nous y opposons, il nous ruinera et fera périr nos enfants. J'ai dans l'idée que ces frelons qui les ont si bien mordus n'étaient pas des insectes de petite volée. Envoyons-lui donc Gribouille, car, si Gribouille devient aussi riche qu'un roi, par amour-propre il élèvera sa famille aux plus hautes dignités. »

Alors, s'adressant à Gribouille : « Petit, lui dit-il, retournez de ce pas chez M. Bourdon. Dites-lui que votre père vous donne à lui, et gardez-vous d'en marquer le moindre déplaisir. Restez avec lui, je vous le commande, et, si vous ne le faites, soyez assuré que je vous ferai mourir sous le bâton. »

Gribouille, ainsi congédié, partit en pleurant. Sa mère eut un petit moment de chagrin et sortit pour le reconduire un bout de chemin, puis elle le quitta après l'avoir embrassé, ce qui fit tant de plaisir au pauvre Gribouille, qu'il accepta son sort dans l'espérance d'être aimé et caressé par ses parents lorsqu'il viendrait les voir.

M. Bourdon reçut fort bien Gribouille. Il le fit richement habiller, lui donna une belle chambre, le fit manger à sa table, et envoya quérir trois pages pour le servir.



Puis il commença à le faire instruire dans l'art de la magie.

Mais Gribouille ne fit pas grand progrès. On lui faisait faire des chiffres, des chiffres, des calculs, des calculs, et cela ne l'amusait guère, d'autant plus qu'il ne comprenait guère à quoi cela pourrait lui servir. Sa richesse ne le rendait point heureux. Il était content d'être propre, et c'est tout. Il voyait fort peu M. Bourdon, qui paraissait toujours grandement affairé, et qui lui disait en lui tapant sur la joue : « Apprends les chiffres, apprends les calculs avec le maître que je t'ai donné ; quand tu sauras

cela, je serai ton maître moi-même, et je t'apprendrai les grands secrets. »

Gribouille aurait bien voulu aimer M. Bourdon, qui lui faisait tant de bien; mais il n'en pouvait venir à bout. M. Bourdon était railleur sans être plaisant, bruyant sans être gai, prodigue sans être généreux. On ne savait jamais à quoi il pensait, si toutefois il pensait à quelque chose. Il était quelquefois brutal, et le plus souvent indifférent. Il avait une manie qui répugnait à Gribouille, c'était de ne vivre que de miel, de sirops et de confitures, ce qui

ne l'empêchait pas d'être gros et gras, mais ce dont il usait avec tant de voracité qu'il en était malpropre. Gribouille n'aimait point à l'embrasser, parce qu'il avait toujours la barbe poissée.

Cependant, malgré la dépense que faisait M. Bourdon, il devenait chaque jour plus riche, et, comme le royaume de ce pays-là était gouverné par un monarque très-faible et très-ruiné, M. Bourdon achetait toutes ses terres, toutes ses métairies, toutes ses forêts. Bientôt il lui acheta ses courtisans, ses serviteurs, ses troupeaux et ses armées. Le roi devint si pauvre, si pauvre, que, sans l'aide de quelques domestiques fidèles qui le nourrissaient, il

serait mort de faim. Il conservait le titre de roi, mais il n'était plus que le premier ministre de M. Bourdon, qui lui faisait faire toutes ses volontés, et qui était le roi véritable.

A quelque temps de là, on vit arriver dans la contrée une très-belle et très-riche princesse, avec une grande reine qui était sa mère, et qui venait traiter du mariage de cette demoiselle avec M. Bourdon. L'affaire fut bientôt conclue. Il y eut des fêtes à en crever; on invita le roi, qui fut bien content d'être du repas de noces, et quand M. Bourdon fut marié, il parut plus riche de moitié qu'auparavant.

Sa femme était fort jolie et fort spirituelle, elle traitait Gribouille avec beaucoup d'amitié; mais Gribouille ne réussissait pas à l'aimer autant qu'il l'eût souhaité. Elle lui faisait toujours peur, parce qu'elle lui rappelait la princesse des abeilles qu'il avait cru voir sous le figuier, le jour où l'essaim avait mis son âne en fuite, et lorsqu'elle l'embrassait, il s'imaginait toujours qu'elle allait le piquer. Elle avait la même manie de manger du miel et des sirops, qui déplaisait tant à Gribouille dans M. Bourdon. Et puis elle parlait toujours d'économie, et tandis que l'on apprenait à Gribouille l'art de compter, elle le tourmentait en lui disant sans cesse qu'il lui fallait aussi l'art de produire.

A tout prendre, la maison de M. Bourdon devint plus tranquille après son mariage, mais elle n'en fut pas plus gaie. Madame Bourdon était avare, elle faisait durement travailler tout le monde. Le royaume s'en ressentait et devenait très-riche. On faisait toutes sortes de travaux, on bâtissait des villes, des ports de mer, des palais, des

théâtres; on fabriquait des meubles et des étoffes magnifiques; on donnait des fêtes où l'on ne voyait que diamants, dentelles et brocarts d'or. Tout cela était si beau,

si beau, que les étrangers en étaient éblouis. Mais les pauvres n'en étaient pas plus heureux, parce que, pour gagner de l'argent dans ce pays-là, il fallait être très-savant, très-fort ou très-adroit, et ceux qui n'avaient ni es-

prit, ni savoir, ni santé, étaient oubliés, méprisés et forcés de voler, de demander l'aumône, ou de mourir de faim comme le vieux roi. On s'aperçut même que tout le monde devenait méchant : les uns parce qu'ils étaient trop heureux, les autres parce qu'ils ne l'étaient pas assez. On se disputait, on se haïssait. Les pères reprochaient aux enfants de ne pas grandir assez vite pour gagner de l'argent; les enfants reprochaient aux pères de ne pas mourir assez tôt pour leur en laisser. Les maris et les femmes ne s'aimaient point, parce que M. et madame Bourdon, qui donnaient le ton, ne pouvaient pas se supporter. S'étant mariés par intérêt, ils se reprochaient sans cesse leur origine, madame Bourdon disant à son mari qu'il était un roturier, et M. Bourdon disant à sa femme qu'elle était une bécasse entichée de noblesse. Ils en venaient parfois aux gros mots. Monsieur accusait madame d'être avare; madame traitait monsieur de voleur.

Gribouille n'assistait pas à ces querelles de ménage et ne comprenait pas pourquoi, dans un pays devenu si beau et si riche, il y avait tant de gens chagrins et mécontents. Pour son compte, il eût pu être heureux, car ses parents, devenus riches, ne le tourmentaient plus guère, et M. Bourdon, tout occupé de ses affaires, ne le contrariait en rien.

Mais Gribouille avait le cœur triste sans savoir pourquoi et s'ennuyait de vivre toujours seul; il n'avait point

d'amis de son âge, tous les autres enfants étaient instruits par leurs parents à être jaloux de sa richesse; on ne lui faisait point apprendre les choses qu'il eût aimées; M. Bourdon, tout en le comblant de présents et de plaisirs fort coûteux, ne paraissait pas se soucier de lui plus que du premier venu. Il ne marquait d'estime ni de mépris pour personne, et un jour que Gribouille avait voulu l'avertir que son premier valet de chambre le volait, il avait répondu : « Bon, bon! il fait son métier. »

Enfin, quand Gribouille eut quinze ans, M. Bourdon le prit par le bras et lui dit : « Mon jeune ami, vous serez mon héritier, parce que les destins ont décrété que je n'aurais point d'enfants de mon dernier mariage. Je le savais, et c'est pourquoi je me suis marié sans crainte de vous faire du tort; vous serez donc très-riche, et vous l'êtes déjà, puisque tout ce que j'ai vous appartient. Mais, après moi, il vous faudra prendre beaucoup de peine et soutenir beaucoup de combats pour conserver vos biens, car la famille de ma femme me hait et n'est retenue de me faire la guerre que par la crainte que j'inspire. La race des abeilles tout entière conspire contre moi, et n'attend que le moment favorable pour fondre sur mes terres et reprendre tout ce qu'elle prétend lui appartenir.

Il est donc temps que je vous instruise de mes secrets, afin que l'habileté vous sauve de la force quand vous ne m'aurez plus. Venez avec moi. »

Là-dessus M. Bourdon monta dans son carrosse avec Gribouille, et fit prendre le chemin du carrefour Bourdon.

Quand ils furent auprès du chêne, M. Bourdon renvoya son équipage, et, prenant Gribouille par la main, il le fit asseoir sur les racines de l'arbre et lui dit :

« Avez-vous quelquefois mangé de ces glands ?

— Oui, répondit Gribouille, car je sais qu'ils sont bons, tandis que les autres glands de la forêt sont amers et bons pour les pourceaux.

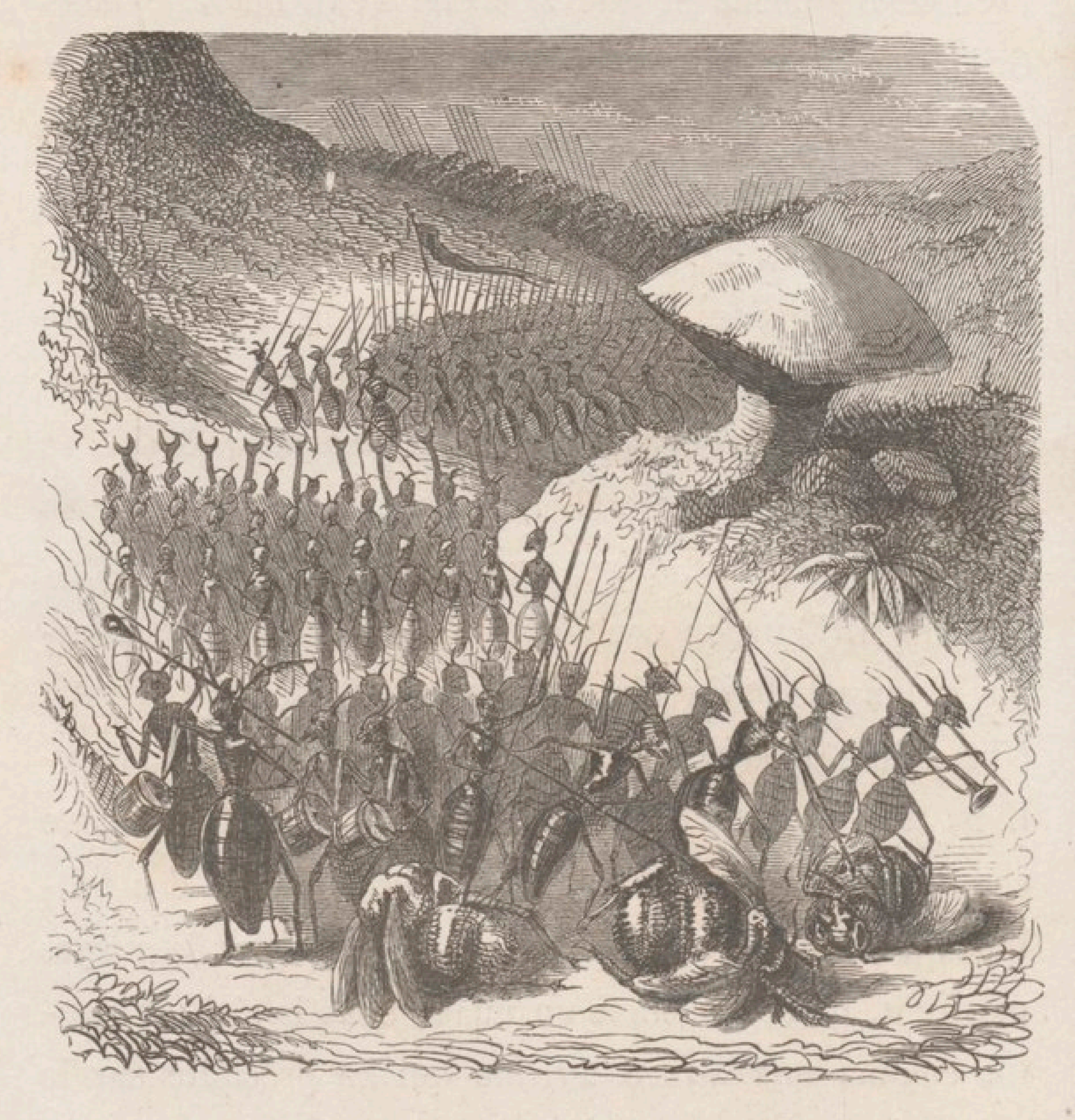
— En ce cas, vous êtes plus avancé que vous ne pensez. Eh bien! puisque ces fruits vous plaisent, mangez-en. »

Gribouille en mangea avec plaisir, parce que cela lui rappelait son enfance; mais tout aussitôt il se sentit accablé d'un grand sommeil, et il ne lui sembla plus voir ni entendre M. Bourdon que dans un rêve.

D'abord il lui sembla que M. Bourdon frappait sur l'écorce du chêne et que le chêne s'entr'ouvrait; alors Gribouille vit dans l'intérieur de l'arbre une belle ruche d'abeilles avec tous ses gâteaux blonds et dorés, et toutes les abeilles, dans leurs cellules propres et succulentes, bien renfermées chacune chez soi. On entendait pourtant des voix mignardes qui babillaient dans toutes les chambres, et qui disaient : *Amassons, amassons; gardons, gardons; refusons, refusons; mordons, mordons.* Mais une voix plus haute fit faire silence, en criant du fond de la ruche : *Taisez-vous, taisez-vous, l'ennemi s'avance.*

Alors M. Bourdon commença à bourdonner et à grimper le long de l'arbre, et à frapper de l'aile et de la patte à la cellule de la reine qui se barricadait et tirait ses verrous. M. Bourdon fit entendre une voix retentissante comme une trompe de chasse, et des milliers, des millions, des milliards de bourdons, de frelons et de guêpes parurent, d'abord comme un nuage dans le ciel, et bientôt comme une armée terrible qui se précipita sur la ruche. Les abeilles se décidèrent à sortir pour se défendre, et Gribouille assista à un combat furieux où chacun cherchait à percer un ennemi de son dard ou à lui manger la tête. La mêlée devint plus horrible lorsque des

branches du chêne descendit une nouvelle armée qui, sans prendre parti dans la querelle, ne parut songer qu'à tuer au hasard pour emporter et manger les cadavres. C'était toute une république de grosses fourmis qui avaït



sa capitale non loin de là, et qui avait été prendre le frais sur les feuilles, et tâcher en même temps de lécher un

peu de miel qui coulait de la ruche, et dont les fourmis sont aussi friandes que les bourdons. Chaque fois qu'un insecte blessé tombait sur le dos, ou se roulait dans les convulsions de la colère et de l'agonie, vingt fourmis s'acharnaient à le pincer, à le mordre, à le tirailler, et, après l'avoir fait mourir à petit feu, appelaient vingt autres des leurs qui emportaient le mort vers la fourmilière. Dans ce désordre, le miel, ruisselant par les portes brisées des cellules, empiégea si bien les combattants et

les voleurs, que grand nombre périrent étouffés, noyés ou percés par leurs ennemis, dont ils ne pouvaient plus

se défendre. Enfin les frelons restèrent maîtres du champ bataille; et alors commença une orgie repoussante. Les vainqueurs se gorgeant de miel au milieu des victimes, et, marchant sur les cadavres des mères et des enfants, s'enivrèrent d'une façon si indécente, que beaucoup crevèrent d'indigestion en se roulant pêle-mêle avec les morts et les mourants.

Quant à M. Bourdon, à qui l'on avait apporté les clefs de la ruche sur un plat d'argent, il se mit à rire d'une manière odieuse, et prenant Gribouille par la peau du cou : « Allez donc, poltron, lui dit-il, profitez donc de la

curée, car c'est pour vous qu'on a fait tout ce massacre. Profitez-en, mangez, prenez, pillez, tuez, allez donc! »

Et il le lança au fond de la ruche, qui était devenue

un lac de sang. Gribouille s'agita pour en sortir, et, roulant le long du chêne, il alla tomber dans la capitale des fourmis, où à l'instant même il fut saisi par trente millions de paires de pinces qui le tenaillèrent si horriblement, qu'il fit un grand cri et s'éveilla.

Mais, en ouvrant les yeux, il ne vit plus rien que de très-vraisemblable : le chêne s'était refermé, la fourmilière avait disparu, quelques abeilles voltigeaient discrètement sur le serpolet, quelques frelons buvaient les gouttelettes d'eau que le ruisseau faisait jaillir sur les feuilles de ses rives, et M. Bourdon, aussi tranquille qu'à l'ordinaire, regardait Gribouille en ricanant.

« Eh bien! monsieur l'endormi, lui dit-il, voilà comme vous prenez votre première leçon? vous vous abandonnez

au sommeil pendant que je vous explique les lois de la nature?

— Je vous en demande bien pardon, répondit Gribouille encore tout saisi d'horreur. Ce n'est pas pour mon plaisir que j'ai dormi de la sorte, car j'ai fait des rêves abominables.

— C'est bon, c'est bon, reprit M. Bourdon, il faut s'habituer à tout. Mais où en étions-nous?

— Vraiment, monsieur, dit Gribouille, je n'en sais rien. Il me semblait que vous me disiez de tuer, de piller, de manger.

— C'est quelque chose comme cela, reprit M. Bourdon, je vous expliquais l'histoire naturelle des frelons et des abeilles. Celles-ci travaillent pour leur usage, vous disais-je; elles sont fort habiles, fort actives, fort riches et fort avares. Ceux-là ne travaillent pas si bien et ne savent pas faire le miel; mais ils ont un grand talent, celui de savoir prendre. Les fourmis ne sont pas sottes non plus, elles bâtissent des cités admirables, mais elles les remplissent de cadavres pour se nourrir pendant l'hiver, et il n'est point de nation plus pillarde et mieux unie pour faire du mal aux autres. Vous voyez donc bien que, dans ce monde, il faut être voleur ou volé, meurtrier ou meurtri, tyran ou esclave. C'est à vous de choisir; voulez-vous conserver comme les abeilles, amasser comme les fourmis, ou piller comme les frelons? Le plus sûr, selon moi, est de laisser travailler les autres, et de pren-

dre, prendre, prendre! mon garçon, par force ou par adresse, c'est le seul moyen d'être toujours heureux. Les avares amassent lentement et jouissent peu de ce qu'ils possèdent; les pillards sont toujours riches quand même ils dépensent; car, quand ils ont bien mangé, ils recommencent à prendre, et comme il y a toujours des travailleurs économes, il y a toujours moyen de s'enrichir à leurs dépens. Ça, mon ami, je vous ai dit le dernier mot de la science, choisissez, et, si vous voulez être bourdon, je vous ferai recevoir magicien comme je le suis.

— Et quand je serai magicien, dit Gribouille, que m'arrivera-t-il?

— Vous saurez prendre, répondit M. Bourdon.

— Et pour le devenir, que faut-il faire?

— Faire serment de renoncer à la pitié et à cette sorte de vertu qu'on appelle la probité.

— Tous les magiciens font-ils ce serment-là? dit Gribouille.

— Il y en a, répondit M. Bourdon, qui font le serment contraire, et qui font métier de servir, de protéger et d'aimer tout ce qui respire; mais ce sont des imbéciles qui prenent, par vanité, le titre de bons génies et qui n'ont aucun pouvoir sur la terre. Ils vivent dans les fleurs, dans les ruisseaux, dans les déserts, dans les rochers, et les hommes ne leur obéissent pas; ils ne les connaissent même point; aussi ce sont de pauvres génies qui vivent

d'air et de rosée et dont le cerveau est aussi creux que l'estomac.

— Eh bien, monsieur Bourdon, répondit Gribouille, vous n'avez pas réussi à me donner de l'esprit, car je préfère ces génies-là au vôtre, et je ne veux en aucune façon apprendre la science de piller et de tuer. Je vous souhaite le bonjour, je vous remercie de vos bonnes intentions, et je vous demande la permission de retourner chez mes parents.

— Imbécile, répondit M. Bourdon, tes parents sont des frelons qui ont oublié leur origine, mais qui n'en ont pas moins tous les instincts et toutes les habitudes de leur race. Ils t'ont battu parce que tu ne savais pas voler. Ils te tueront à présent que tu ne peux le savoir et que tu refuses de l'apprendre.

— Eh bien, dit Gribouille, je m'en irai dans ces déserts dont vous m'avez parlé et où vous dites que demeurent les bons génies.

— Mon petit ami, vous n'irez point, repartit M. Bourdon d'une voix terrible et en roulant ses gros yeux comme deux charbons ardents; j'ai mes raisons pour que vous ne me quittiez pas, et je vais vous faire tant de piqûres, que vous resterez là pour mort si vous me résistez. »

En parlant ainsi, M. Bourdon étendit ses ailes, et reprenant la figure d'un affreux insecte, il se mit à poursuivre avec rage le pauvre Gribouille, qui s'enfuyait à

toutes jambes. Quelque temps il réussit à se préserver en

l'écartant avec son chapeau ; mais enfin, se voyant sur le point d'être dévoré, il perdit la tête et se précipita dans le ruisseau dont il descendit le courant à la nage avec beaucoup de vitesse ; mais à tout instant le bourdon s'élançait sur ses yeux pour l'éborgner, et il était forcé d'enfoncer sa tête dans l'eau, au risque d'être suffoqué. Alors Gribouille, se voyant perdu, s'écria :

« A mon secours, les bons génies, ne souffrez pas que ce méchant s'empare de moi ! »

Au même instant, une jolie demoiselle aux ailes bleues sortit d'une touffe d'iris sauvages, et s'approchant de Gribouille :

« Suis-moi, lui dit-elle, nage toujours et n'aie pas peur. »

Et puis elle se mit à voler devant lui, et, en un instant, une grande pluie d'averse commença à tomber et à contrarier fort M. Bourdon, qui ne savait pas voler pendant la pluie. La demoiselle s'en moquait et allait toujours. Le ruisseau se gonflait et emportait Gribouille, qui n'avait plus la force de nager. M. Bourdon essaya de s'acharner après sa proie, mais la pluie, qui tombait en gouttes aussi larges que la main, le culbuta dans l'eau. Il se sauva comme il put, à la nage, et gagna les herbes de la rive, où Gribouille le perdit de vue.

Cependant Gribouille avançait toujours, conduit par la demoiselle, et il se trouva à passer devant la porte de la maison de son père. Il vit ses frères et sœurs qui le regar-

daient par la fenêtre et qui riaient bien fort, pensant qu'il se noyait. Gribouille voulait s'arrêter pour leur dire bonjour, mais la demoiselle le lui défendit.

« Suis-moi, Gribouille, lui dit-elle, si tu me quittes, tu es perdu.

— Merci, madame la demoiselle, répondit Gribouille, je veux vous obéir. »

Et, lâchant un arbre auquel il s'était retenu, il recom-

mença à nager aussi vite que le ruisseau, qui était devenu un torrent et qui roulait aussi vite qu'une flèche. Quand il eut dépassé la maison et le jardin de ses parents, Gribouille entendit ses frères et ses sœurs qui le raillaient en criant de toutes leurs forces : « *Fin comme Gribouille, qui se jette dans l'eau par crainte de la pluie.* »

SECONDE PARTIE

Comment Gribouille se jeta dans le feu par crainte d'être brûlé.

Lorsque Gribouille eut fait environ deux cents lieues à la nage, il se sentit un peu fatigué et il eut faim, quoiqu'il eût fait tout ce chemin en moins de deux heures. Il y avait longtemps qu'il ne descendait plus le cours du ruisseau et qu'il naviguait en pleine mer sans s'en apercevoir, car il lui semblait rêver et ne pas bien savoir ce qui se passait autour de lui. Il ne voyait plus la demoiselle bleue ; il est à croire qu'elle l'avait quitté lorsque le ruisseau s'était jeté dans une rivière, laquelle rivière s'était jetée dans un fleuve, lequel fleuve avait conduit Gribouille jusqu'à la mer.

Gribouille, revenant à lui-même, fit un effort pour se reconnaître, et ne se trouva plus figure humaine : il n'avait plus, en guise de pieds et de mains, que des feuilles vertes toutes mouillées; son corps était en bois couvert de mousse, sa tête était un gros gland d'Espagne sucré, du moins le Gribouille le pensait, car il sentait comme un goût de sucre dans la bouche qu'il n'avait plus. Il fut étonné de se voir dans cet état et de reconnaître que son voyage l'avait changé en une branche de chêne qui flottait sur l'eau. Les gros poissons qu'il rencontrait par milliers le flairaient en passant, puis détournaient la tête d'un air de dégoût. Les oiseaux de mer s'abattaient jusque sur lui pour l'avaler, mais dès qu'ils l'avaient regardé de près, ils s'en allaient plus loin, pensant que ce n'était point un plat de leur cuisine. Enfin il vint un grand aigle qui le prit assez délicatement dans son bec et qui l'emporta à travers les airs.

Gribouille eut un peu peur de se voir si haut, mais il sentit bientôt qu'en le séchant l'air lui donnait de la force et de la nourriture, car sa faim le quitta, et il se fût trouvé fort à l'aise si les projets de l'aigle à son égard ne lui eussent donné quelque inquiétude.

Cependant, comme il continuait à penser et à raisonner sous sa forme de branche, il se dit bientôt : Je suis près de terre, puisque l'aigle, qui n'est pas un oiseau marin, est venu me chercher dans les eaux ; il m'emporte, et ce n'est pas pour me manger, car il aime la chair et non pas

les glands ; il veut donc faire de moi une broussaille pour son nid, et bientôt sans doute je vais me trouver sur le faîte d'un arbre ou d'un rocher.

Gribouille raisonnait fort bien. Il vit bientôt le rivage et une grande île déserte où il n'y avait que des arbres, de l'herbe et des fleurs qui brillaient au soleil et embaumaient l'air à vingt lieues à la ronde.

L'aigle le déposa dans son aire et partit pour aller chercher quelque autre broussaille. Gribouille, se voyant

seul, avait bien envie de s'en aller; mais comment faire, puisqu'il n'avait plus ni pieds ni jambes? Au moins, disait-il, quand j'étais sur l'eau, l'eau me poussait et me faisait avancer; à présent, que deviendrai-je? je m'en vais certainement me faner, me dessécher et mourir, puisque je suis une branche coupée et jetée aux vents.

Gribouille versa quelques larmes, mais il reprit courage en songeant que les fées ou les bons génies l'avaient protégé contre les assauts de l'affreux bourdon, et que, sans doute, ils lui avaient fait subir cette métamorphose pour le préserver de ses poursuites. Il aurait bien voulu les invoquer encore, et surtout revoir près de lui la demoiselle bleue qui lui avait parlé sur le ruisseau; mais il était aussi muet qu'une souche, et il ne pouvait pas faire de lui-même le plus petit mouvement.

Mais voilà que tout d'un coup s'éleva un furieux coup de vent qui bouleversa le nid de l'aigle et transporta Gribouille au beau milieu de l'île.

Il n'eut pas plutôt touché la terre qu'il vit s'agiter autour de lui toutes les herbes et toutes les fleurs, et un beau narcisse blanc, au pied duquel il s'était trouvé retenu, se pencha, l'embrassa sur la joue, et lui dit :

« Te voilà donc enfin, mon cher Gribouille! il y a bien longtemps que nous t'attendons. »

Une marguerite se prit à rire et dit : « Vraiment, nous allons bien nous amuser, à présent que le bon Gribouille sera des nôtres. »

Et une folle-avoine s'écria : « Je suis d'avis que nous donnions un grand bal pour fêter l'arrivée de Gribouille.

— Patience! reprit le narcisse, qui avait l'air plus raisonnable que les autres; vous ne pourrez rien pour Gribouille tant que la reine ne l'aura pas embrassé.

— C'est juste, répondirent les autres plantes; faisons un somme en attendant; mais prenons garde que le vent, qui est en belle humeur aujourd'hui, ne nous enlève Gribouille. Enlaçons-nous autour de notre ami. »

Alors le narcisse étendit sur la tête de Gribouille une de ses grandes feuilles, en lui disant : « Dors, Gribouille, voilà un parasol que je te prête. » Cinq ou six primevères se couchèrent sur ses pieds, une troupe de jeunes muguets vint s'asseoir sur sa poitrine, et une douzaine d'aimables pervenches se roulèrent autour de lui et l'enlacèrent si adroitement, que le plus méchant vent du monde n'eût pu l'emporter.

Gribouille, ranimé par la bonne odeur de ces plantes affables, par la fraîcheur de l'herbe et le doux ombrage du narcisse, goûta un sommeil délicieux, tandis que les muguets lui faisaient tout doucement cent petits contes à dormir debout, et que les pâquerettes chantonnaient des chansonnettes qui n'avaient ni rime ni raison, mais qui procuraient des rêves fort agréables.

Enfin Gribouille fut réveillé par des voix plus hautes. On chantait et on dansait autour de lui : tout le monde paraissait ivre de joie; les liserons s'agitaient comme des cloches à toute volée, les graminées jouaient des castagnettes, les muguets faisaient mille courbettes et révé-

rences, et le grave narcisse lui-même chantait à tue-tête, tandis que les pâquerettes riaient à gorge déployée.

« Enfants sans cervelle, dit alors d'un ton maternel une très-douce voix, n'avez-vous pas une bonne nouvelle à m'apprendre, ce matin? »

Aussitôt des millions de voix crièrent ensemble : *Gribouille! Gribouille! Gribouille!* Et, s'écartant comme un

rideau, toutes les plantes découvrirent aux yeux charmés de Gribouille le doux visage de la reine.

C'était la Reine des prés, cette belle fleur élégante,

menue et embaumée qui vient au printemps et qui aime les endroits frais.

« Lève-toi, mon cher Gribouille, dit-elle, viens embrasser ta marraine. »

Aussitôt Gribouille sentit qu'il retrouvait ses pieds, ses bras, ses mains, son visage et toute sa personne. Il se leva bien lestement, et toute la prairie fit un cri de joie à l'apparition du véritable Gribouille. La reine daigna dépouiller son déguisement et elle se montra sous sa figure naturelle, qui était celle d'une fée plus belle que le jour, plus fraîche que le mois de mai, et plus blanche que la neige; seulement elle conservait sa couronne de fleurs de reine des prés, qui, en se mêlant à ses cheveux blonds, semblait plus belle qu'une couronne de grappes de perles fines.

« Allons, mes enfants, dit-elle, levez-vous aussi, et que les yeux dessillés de Gribouille vous voient tels que vous êtes. »

Il y eut un moment d'hésitation, et le Narcisse prenant la parole :

« Chère reine, dit-il, tu sais bien que, pour nous faire paraître dans toute notre beauté, il nous faut un de tes divins sourires, et tu es si occupée de l'arrivée de Gribouille, que tu ne songes pas à nous l'adresser. »

La reine sourit tout naturellement à ce reproche, et Gribouille, sur qui ce sourire passa aussi comme un éclair, éprouva un mouvement de joie mystérieuse si subit, qu'il en pensa mourir de joie. Toute la prairie en

ressentit l'effet; on eût dit que le rayon d'un soleil mille fois plus clair et plus doux que celui qui éclaire les hommes avait ranimé et transformé toutes les choses vivantes.

Toutes les fleurs, toutes les herbes, tous les arbustes de l'île devinrent autant de sylphes, de petites fées, de beaux génies qui parurent, les uns sous les traits d'enfants beaux comme les amours, de filles charmantes, de jeunes gens enjoués et raisonnables, les autres sous la figure de superbes dames, de nobles vieillards et d'hommes d'un aspect franc, libre, aimant et fort. Enfin tout ce monde-là était beau et agréable à voir, les vieux comme les jeunes, les petits comme les grands. Tous étaient vêtus des tissus les plus fins, les uns éclatants, les autres aussi doux à regarder que les couleurs des plantes dont ils avaient adopté le nom et les emblèmes. Les enfants faisaient mille charmantes folies, les gens graves les regardaient avec tendresse et protégeaient leurs ébats. Les jeunes personnes dansaient et chantaient, et charmaient par leur grâce et leur modestie. Tous et toutes s'appelaient frères et sœurs et se chérissaient comme les enfants de la même mère, et cette mère était la reine des prés, éternellement jeune et belle, qui ne commandait que par ses sourires et ne gouvernait que par sa tendresse.

Elle prit Gribouille par la main et le promena au milieu des groupes nombreux qui s'étaient formés dans la

prairie, puis, quand tout le monde l'eut choyé et caressé, elle lui dit :

« Va, et sois libre; amuse-toi, sois heureux : cette fête ne sera pas longue : car j'ai beaucoup d'affaires. Elle ne durera que cent ans, profites-en pour t'instruire de notre science magique. Ici l'on fait les choses vite et bien. Après la fête, je causerai avec toi et je te dirai ce que tu dois savoir pour être un magicien parfait.

— Soit, ma chère marraine, puisque vous l'êtes, dit Gribouille, je me sens en vous une telle confiance que je veux tout ce que vous voudrez. Mais qui fera mon éducation, ici?

— Tout le monde, dit la reine, tout le monde est aussi savant que moi, puisque j'ai donné à tous mes enfants ma sagesse et ma science.

— Est-ce donc que vous allez nous quitter pendant ces cent ans? dit Gribouille, j'en mourrais de regret, car je vous aime de tout l'amour que j'aurais eu pour ma mère si elle l'eût permis.

— Je ne te quitterai pas, pour un si court moment que j'ai à passer près de toi et de mes autres enfants, dit la reine. Je reste au milieu de vous; tu me verras toujours, tu pourras toujours venir près de moi pour me parler et me questionner; mais tu vois, tes frères et tes sœurs sont impatients de te réjouir et de te fêter. N'y sois pas insensible, car toute cette joie, tout ce bonheur dont tu les vois enivrés, se changeraient en tristesse et en larmes si tu ne les aimais pas comme ils t'aiment.

— A Dieu ne plaise! s'écria Gribouille. » Et il s'élança au milieu de la fête.

Gribouille ne se demanda pas pourquoi tout ce monde si bon, si beau et si heureux avait tant d'amitié pour un pauvre petit étranger comme lui, sorti du monde des méchants. Il ne se permit pas de douter que la chose fût vraie et certaine. Il sentit tout d'un coup que c'est si doux d'être aimé, qu'il faut vite en faire autant et ne point se tourmenter d'autre chose au monde.

La fête fut belle et le temps ne cessa pas d'être magnifique. Il y eut pourtant quelquefois de la pluie, mais

une pluie tiède qui sentait l'eau de rose, l'eau de violette, de tubéreuse, de réséda, enfin toutes les meilleures senteurs du monde, et on avait autant de plaisir à sentir tomber cette pluie qu'à la sentir sécher dans les cheveux aux rayons d'un bon soleil qui se dépêchait de la boire. Il y eut aussi de l'orage, du vent et du tonnerre, et c'était un bien beau spectacle auquel on assistait sans rien payer. Il y avait des grottes immenses où l'on se mettait à l'abri pour regarder la mer en fureur, le ciel en feu, et

pour entendre les chants extraordinaires et sublimes que le vent faisait dans les arbres et dans les rochers. Personne n'avait peur, pas même les petits sylphes et les jeunes farfadets. Ils savaient qu'aucun mal ne pouvait les atteindre. Quelquefois les ruisseaux gonflés par l'orage

devenaient des torrents; c'était une joie, un tumulte parmi les enfants et les jeunes filles à qui les franchirait: et quand on tombait dedans, on riait plus fort, car rien ne faisait mourir dans ce pays-là, on n'y était même jamais malade. Il arrivait pourtant quelquefois des accidents. Les sylphes étourdis tombaient du haut des arbres, ou les jeunes filles se piquaient les doigts aux rosiers et aux acacias. Les jeunes gens, en exerçant leurs forces, faisaient quelquefois, par mégarde, rouler un rocher sur de graves vieillards qui causaient sans méfiance

à quelques pas de là. Mais aussitôt qu'on voyait une bles-

sure, qu'elle fût grande ou petite, la moindre goutte de sang faisait accourir tout le monde; on s'empressait à qui verserait la première larme sur cette plaie, et aussitôt elle était guérie par enchantement. Mais cela causait un moment de douleur générale, car tout le monde souffrait à la fois du mal que ressentait le blessé. La reine alors arrivait bien vite, bien vite; elle souriait, et, comme le blessé était déjà guéri, tout le monde était consolé et transporté d'une joie nouvelle à cause du sourire de la reine.

On ne vivait, dans ce pays-là, que de fruits, de graines et du suc des fleurs; mais on les apprêtait si merveilleusement, leurs mélanges étaient si bien diversifiés, qu'on ne savait lequel de ces plats exquis préférer aux autres. Tout le monde préparait, servait et mangeait le repas. On ne choisissait point les convives: qu'ils fussent jeunes ou vieux, gais ou sérieux, ils étaient tous parfaitement agréables. On riait avec les uns à en mourir, on admirait la sagesse ou l'esprit des autres. Quand même on devenait grave avec les sages, on ne s'ennuyait jamais, parce qu'ils disaient gracieusement toutes choses, et c'était toujours par amitié pour les autres qu'ils parlaient. Les nuits étaient aussi belles que les jours; on dormait où l'on se trouvait, sur la mousse, sur le gazon, dans les grottes qui étaient illuminées par plus de cent milliards de vers luisants. Si on ne voulait pas dormir, à cause de la beauté de la lune, on se promenait sur l'eau, dans les

forêts, sur les montagnes, et on trouvait toujours à qui causer, car partout on pouvait rejoindre des groupes qui faisaient de la musique ou qui célébraient la beauté de la nature et le bonheur de s'aimer.

Enfin les cent ans s'écoulèrent comme un jour, et quand, à la fin de la centième journée, la reine vint prendre Gribouille par la main, il fut fort étonné, car il croyait être à la fin de la première.

« Mon cher enfant, lui dit-elle, j'ai à te parler ; la fête va finir, viens avec moi. »

Elle monta avec Gribouille sur le sommet le plus élevé de l'île et lui fit admirer la beauté de la contrée des fleurs, où dansait et chantait encore, aux premiers rayons des étoiles, cette race heureuse et charmante dont elle était la mère.

« Hélas ! dit Gribouille, saisi pour la première fois depuis cent ans d'une profonde tristesse, vais-je donc quitter tous ces amis? vais-je redevenir branche de chêne? vais-je donc retourner dans le pays où règnent les abeilles avares et les bourdons voleurs? Ma chère marraine, ne m'abandonnez pas, ne me renvoyez pas; je ne puis vivre ailleurs qu'ici, et je mourrai de chagrin loin de vous.

— Je ne t'abandonnerai jamais, Gribouille, dit la reine,

et tu resteras avec nous si tu veux; mais écoute ce que j'ai à te dire, et tu verras ce que tu as à faire :

« Le pays où tu es né, et qui aujourd'hui a pris définitivement le nom de royaume des bourdons, parce que M. Bourdon y a été nommé roi, était, avant ta naissance, un pays comme les autres, mêlé de bien et de mal, de bonnes et de mauvaises gens. Tes parents n'étaient pas des meilleurs, leurs enfants leur ressemblaient. Tu vins le dernier, et, par un bonheur extraordinaire, je vins à passer au moment de ta naissance dans la forêt où demeurait ton père. Ta mère était au lit, ton père t'examinait et te trouvait plus chétif que ses autres enfants : — Ma foi, disait-il d'une voix grondeuse sur le seuil de sa porte, voil àun marmot qui me coûtera plus qu'il ne me rapportera. Je ne sais à quoi a pensé ma femme de me donner un fils si petit et si vilain; si je ne craignais de la fâcher, je le ferais noyer comme un petit chat.

« Je passais alors sur le ruisseau, sous la forme d'une demoiselle bleue, déguisement que je suis forcé de prendre quand je crains la rencontre du roi des bourdons. Je savais bien que ton père ne te ferait pas mourir, mais je compris qu'il n'était point bon et qu'il ne t'aimerait guère. Je ne pouvais empêcher ce malheur, mais le besoin que j'ai de faire toujours du bien là où je passe, me donna l'idée de t'adopter pour mon filleul et de te douer de douceur et de bonté, ce qui, à mes yeux, était le plus beau présent que je pusse te faire.

« T'ayant donné un baiser en passant et en t'effleurant de mon aile, je poursuivis mon voyage, car j'étais en mis-

sion auprès de la reine des fées, et mon premier soin, en arrivant auprès d'elle, fut de lui demander la permission de te rendre heureux. Elle me l'accorda tout d'abord; mais bientôt nous vîmes arriver le roi des bourdons, qui se fâcha contre elle, contre moi, et fit beaucoup de menaces, disant que ton pays lui avait été promis, et que nul que lui n'avait droit et pouvoir sur le moindre de ses habitants.

« Il faut que tu saches que, d'après nos lois, une partie grande ou petite de la terre est assignée pour demeure à chacune des races d'esprits supérieurs, bons ou méchants, qui peuplent le monde des fées et des génies; mais ce droit est limité à un certain nombre de siècles ou d'an-

nées, et ensuite nous changeons de résidence, afin que la même portion de la terre ne reste pas éternellement méchante et malheureuse. De là vient qu'on voit des nations florissantes tomber dans la barbarie, et des nations barbares devenir florissantes, selon que nos bonnes ou mauvaises influences règnent sur elles.

« La reine des fées est aussi juste qu'elle peut l'être, ayant affaire à tant de méchants esprits contre lesquels les bons sont forcés d'être en guerre depuis le commencement du monde; mais il est écrit dans le grand livre des fées que les méchants esprits, enfants des ténèbres, finiront par se corriger, et que la reine ne doit ni les exterminer, ni les priver des moyens de s'amender. Elle est donc forcée d'écouter leurs promesses, de croire quelquefois à leur repentir, et de leur permettre de recommencer de nouvelles épreuves. Quand ils ont abusé de sa patience et de sa bonté, elle les châtie en les forçant de vivre, des années ou des centaines d'années, sous la forme de certaines plantes et de certains animaux. C'est une faculté que nous avons tous de nous transformer ainsi à volonté; mais, quand nous subissons cette métamorphose par punition, nous ne sommes plus libres de quitter la forme que l'on nous impose, tant que la reine ne révoque point son arrêt.

— Je suis bien sûr, dit Gribouille, que jamais vous n'avez été punie de la sorte.

— Il est vrai, répondit modestement la reine des prés;

mais, pour en revenir à ton histoire, tu sauras qu'à cette époque le roi des bourdons, qui avait gouverné ton pays environ quatre cents ans auparavant, et qui l'avait affreusement dévasté et maltraité, subissait depuis ce temps-là un châtiment infâme. Il était simple bourdon, une vraie bête brute, condamnée à ramper, à dérober, à bourdonner sur un vieux chêne de la forêt qu'il avait jadis planté de sa propre main, lorsqu'il était le maître et le tyran de la contrée.

— Comment, dit Gribouille, un génie peut-il exister sous cette forme vile, et vivre pendant des siècles de la vie des bêtes ?

— Cela arrive tous les jours, répondit la fée. Rien ne le distingue des autres bêtes, si ce n'est le sentiment de sa misère, de sa honte et de sa déplorable immortalité. Le roi des bourdons était ainsi transformé depuis trois cent quatre-vingt-huit ans lorsque tu vins au monde. Ces trois cent quatre-vingt-huit ans te paraissent bien longs ; mais, dans la vie des êtres immortels, c'est peu de chose, et la punition n'était pas bien dure.

— Comment se fait-il donc, demanda Gribouille, qui s'avisait de tout, que le roi des bourdons, devenu simple et stupide bourdon, se trouvait dans le palais de la reine des fées lorsque vous vîntes demander la permission de me rendre heureux ?

— C'est, répondit la reine des prés, que tous les cent ans, c'est comme qui dirait chez vous toutes les heures,

la reine assemble son conseil et permet à tous ses subordonnés, même à ceux qui subissent une transformation honteuse sur sa terre, de comparaître devant son tribunal

pour demander quelque grâce, rendre compte de quelque mission, ou manifester quelque repentir. Mais les mauvais génies sont orgueilleux, et ils viennent rarement faire sincèrement leur soumission. Le roi Bourdon venait plutôt là pour narguer la reine. Il le fit bien voir, car il lui rappela qu'elle-même avait prononcé que sa peine expirerait la quatre-centième année, et qu'il reprendrait l'empire de ton pays à ce moment-là : Par conséquent, disait-il, ce Gribouille m'appartient, et la reine des prés

(je passe les épithètes grossières dont il m'honora) n'a pas le droit de me l'enlever pour le douer et l'instruire à sa fantaisie.» La reine des fées, ayant réfléchi, prononça cette sentence : « La reine des prés, ma fille, a doué cet enfant des hommes de douceur et de bonté; nul ne peut détruire le don d'une fée, quand il est prononcé par elle sur un berceau. Gribouille sera donc doux et bon; mais il est bien vrai que Gribouille vous appartient. Eh bien! je vais prendre une mesure qui, si vous êtes raisonnable, vous empêchera de le tourmenter et de le faire souffrir. Vous ne serez délivré que de sa main. Le jour où il vous dira : — Va, et sois heureux, vous cesserez d'être un simple bourdon; vous pourrez quitter votre vieux chêne et régner sur le pays. Mais souvenez-vous de rendre Gribouille très-heureux; car, le jour où il voudra vous quitter, je permettrai à sa marraine de le protéger contre vous, et s'il revient ensuite pour vous punir de votre ingratitude, je ne vous prêterai aucun secours contre lui. »

« Là-dessus la reine prononça la clôture de son conseil : je revins à mon île, et le roi des bourdons retourna à son vieux chêne, où, douze ans après, jour pour jour, ta bonté te fit prononcer ces mots fatals : *Va, et sois heureux*.

« Aussitôt le méchant insecte qui t'avait piqué redevint le roi des bourdons et prit tout de suite le nom de M. Bourdon; car il lui avait été interdit par la reine de se présenter les armes à la main, et il ne pouvait ni déposséder le vieux roi, ni se rendre puissant par la force.

« Tu as vu, Gribouille, ce qu'a fait ce méchant génie. Il a séduit et corrompu les hommes de ton pays par ses richesses. Il a augmenté son pouvoir en épousant la princesse des abeilles qui est, en réalité, la princesse des thésauriseurs. Il a rendu beaucoup de gens très-riches et le pays florissant en apparence; mais, sans persécuter les pauvres, il s'est arrangé de manière à les laisser mourir de faim, parce qu'il a su rendre les riches égoïstes et durs. Les pauvres sont devenus de plus en plus ignorants et méchants à force de colère et de souffrance; si bien que tout le monde se déteste dans ce malheureux pays, et qu'on voit des personnes mourir de chagrin et d'ennui,

quelquefois même se tuer par dégoût de la vie, bien qu'elles soient assez riches pour ne rien désirer sur la terre.

« Or donc, Gribouille, continua la reine, voilà cent ans que tu as quitté ton pays de la manière que l'avait prévu la reine des fées. Ton bon cœur n'a pu supporter l'horreur naturelle que t'inspirait le roi des bourdons. Il a voulu te retenir de force, je t'ai sauvé de ses griffes; il règne à présent et il vit toujours, puisqu'il est immortel, quoiqu'il fasse le vieux et parle toujours de sa fin prochaine pour ne pas inquiéter ses sujets. Tes parents ne sont plus. De toutes les personnes que tu as connues, il n'en existe pas une seule. La richesse n'a fait qu'augmenter avec la méchanceté dans ce pays-là; les hommes en sont venus à s'égorger les uns les autres. Ils se volent, ils se ruinent, ils se haïssent, ils se tuent. Les pauvres font comme les

riches, ils se tuent entre eux et ils pillent les riches tant qu'ils peuvent : c'est une guerre continuelle. Les abeilles,

les frelons et les fourmis sont dans un travail effroyable pour s'entre-nuire et s'entre-dévorer. Tout cela est venu de ce que l'esprit d'avarice et de pillarderie a étouffé l'esprit de bonté et de complaisance dans tous les cœurs, et de ce qu'on a oublié une grande science dont, seul de tous les hommes nés sur cette terre malheureuse, tu es aujourd'hui possesseur. »

Gribouille commença par pleurer la mort de ses parents comme s'ils eussent été bien regrettables, et il les eût pleurés longtemps si la reine des prés, qui voulait le rendre attentif à ses discours, ne l'eût forcé, par un de ses sourires magiques, à redevenir tranquille et satisfait. Alors, se sentant réveillé comme d'un rêve, il ne vit plus le passé et ne songea qu'à l'avenir.

« Ma chère marraine, dit-il, vous dites que seul, parmi les hommes de mon pays, je possède une grande science. On m'a toujours dit autrefois que j'étais né fort simple. Le roi des bourdons a essayé de me rendre habile. J'ai étudié pendant trois ans, chez lui, la science des nombres, et cela ne m'a rien appris dont je sache me servir. Vous m'avez amené ici et vous m'y avez donné cent ans d'un plaisir et d'un bonheur dont je n'avais pas l'idée; mais on n'a songé qu'à me divertir, à me caresser, à me rendre content, et véritablement j'ai été si content, si heureux, si gai, si fou peut-être, que je n'ai pas songé à faire la plus petite question, et que je ne me sens pas plus magicien que le premier jour. Vous voyez donc que je suis un

grand niais ou un grand étourdi, et vraiment j'en suis tout honteux, car il me semble que, dans l'espace de cent ans, j'aurais pu et j'aurais dû apprendre tout ce qu'un mortel peut savoir, lorsqu'il vit au milieu des fées et des génies.

— Gribouille, dit la reine, tu t'accuses à tort et tu te trompes si tu crois ne rien avoir appris. Voyons, interroge ton propre cœur, et dis-moi s'il n'est pas en possession du secret le plus merveilleux qu'un mortel ait jamais pressenti?

— Hélas! ma marraine, répondit Gribouille, je n'ai appris qu'une chose chez vous, c'est à aimer de tout mon cœur.

— Fort bien, reprit la reine des prés, et quelle autre chose est-ce que mes autres enfants t'ont fait connaître?

— Ils m'ont fait connaître le bonheur d'être aimé, dit Gribouille, bonheur que j'avais toujours rêvé et que je ne connaissais point.

— Eh bien, dit la reine, que veux-tu donc savoir de plus beau et de plus vrai? Tu sais ce que les hommes de ton pays ne savent pas, ce qu'ils ont absolument oublié, ce dont ils ne se doutent même plus. Tu es magicien, Gribouille, tu es un bon génie, tu as plus de science et plus d'esprit que tous les docteurs du royaume des bourdons.

— Ainsi, dit Gribouille, qui commençait à voir clair en lui-même et à ne plus se croire trop bête, c'est la science

que vous m'avez donnée qui guérirait les habitants de mon pays de leur malice et de leurs souffrances?

— Sans doute, répondit la reine, mais que t'importe, mon cher enfant? Tu n'as plus rien à craindre des méchants; tu es ici à l'abri de la rancune du roi des bourdons. Tu seras immortel tant que tu habiteras mon île, aucun chagrin ne viendra te visiter, tes jours passeront en siècles de fêtes. Oublie la malice des hommes, abandonne-les à leurs souffrances. Viens, retournons au concert et au bal. Je veux bien les prolonger encore pour toi d'une journée de cent ans. »

Gribouille interrogea son cœur avant de répondre, et, tout d'un coup, il y trouva ce raisonnement-ci : « Ma marraine ne me dit cela que pour m'éprouver; si j'acceptais, elle ne m'estimerait plus et je ne m'estimerais plus moi-même. » Alors il se jeta au cou de sa marraine et lui dit :

« Faites-moi un beau sourire, ma marraine, afin que je ne meure pas de chagrin en vous quittant, car il faut que je vous quitte. J'ai beau n'avoir ni parents ni amis dans mon pays à l'heure qu'il est, je sens que je suis l'enfant de ce pays et que je lui dois mes services. Puisque me voilà riche du plus beau secret du monde, il faut que j'en fasse

profiter ces pauvres gens qui se détestent et qui sont pour cela si à plaindre. J'ai beau être heureux comme un génie, grâce à vos bontés, je n'en suis pas moins un simple mortel, et je veux faire part de ma science aux autres mortels. Vous m'avez appris à aimer; eh bien! je sens que j'aime ces méchants et ces fous qui vont me haïr peut-être, et je vous demande de me reconduire parmi eux. »

La reine embrassa Gribouille, mais elle ne put sourire malgré toute son envie. « Va, mon fils, dit-elle, mon cœur se déchire en te quittant; mais je t'en aime davantage, parce que tu as compris ton devoir et que ma science a porté ses fruits dans ton âme. Je ne te donne ni talisman, ni baguette pour protéger tes jours contre les entreprises des méchants bourdons, car il est écrit au livre du destin que tout mortel qui se dévoue doit risquer tout, jusqu'à sa vie. Seulement je veux t'aider à rendre les hommes de ton pays meilleurs; je te permets donc de cueillir dans mes prés autant de fleurs que tu en voudras emporter, et chaque fois que tu feras respirer la moindre de ces fleurs à un mortel, tu le verras s'adoucir et devenir plus traitable : c'est à ton esprit de faire le reste. Quant au roi des bourdons et à ceux de sa famille, il y a longtemps qu'ils seraient corrigés, si cela dépendait de mes fleurs; car, depuis le commencement du monde, ils se nourrissent de leurs sucs les plus doux ; mais cela n'a rien changé à leur caractère brutal, cruel et avide. Préserve-toi donc

tant que tu pourras de ces tyrans; je tâcherai de te secourir; mais je ne te cache pas que ce sera une lutte bien terrible et bien dangereuse, et que je n'en connais pas l'issue. »

Gribouille alla cueillir un gros bouquet tout en pleu-

rant et soupirant. Tous les habitants de l'île heureuse avaient disparu. La fête était finie; seulement, chaque fois que Gribouille se baissait pour ramasser une plante, il entendait une petite voix gémissante qui lui disait :

« Prends, prends, mon cher Gribouille, prends mes

feuilles, prends mes fleurs, prends mes branches; puissent-elles te porter bonheur! puisses-tu revenir bientôt! »

Gribouille avait le cœur bien gros; il eût voulu embrasser toutes les herbes, tous les arbres, toutes les fleurs de la prairie; enfin il se rendit au rivage où l'attendait sa marraine. Elle tenait à la main une rose dont elle détacha une feuille qu'elle laissa tomber dans l'eau, puis elle dit à Gribouille :

« Voilà ton navire; pars, et sois heureux dans la traversée. »

Elle l'embrassa tendrement, et Gribouille, sautant dans

la feuille de rose, arriva en moins de deux heures dans son pays.

A peine eut-il touché le rivage, qu'une foule de marins

accourut, émerveillée de voir aborder un enfant dans une feuille de rose; car il faut vous dire que Gribouille n'avait pas vieilli d'un jour pendant les cent années qu'il avait passées dans l'île des Fleurs; il n'avait toujours que quinze ans, et, comme il était petit et menu pour son âge, on ne lui en eût pas donné plus de douze. Mais les mariniers ne s'amusèrent pas longtemps à admirer Gribouille et sa manière de voyager; ils ne songèrent qu'à avoir la feuille de rose, qui véritablement était une chose fort belle, étant grande comme un batelet, et si solide qu'elle ne laissait pas pénétrer dans son creux la plus petite goutte d'eau.

« Voilà, disaient les mariniers, une nouvelle invention qui se vendrait bien cher. Combien, petit garçon, veux-tu vendre ton invention? »

Car ces mariniers étaient riches, et ils s'empressaient tous d'offrir leur bourse à Gribouille, enchérissant les uns sur les autres, et se menaçant les uns les autres.

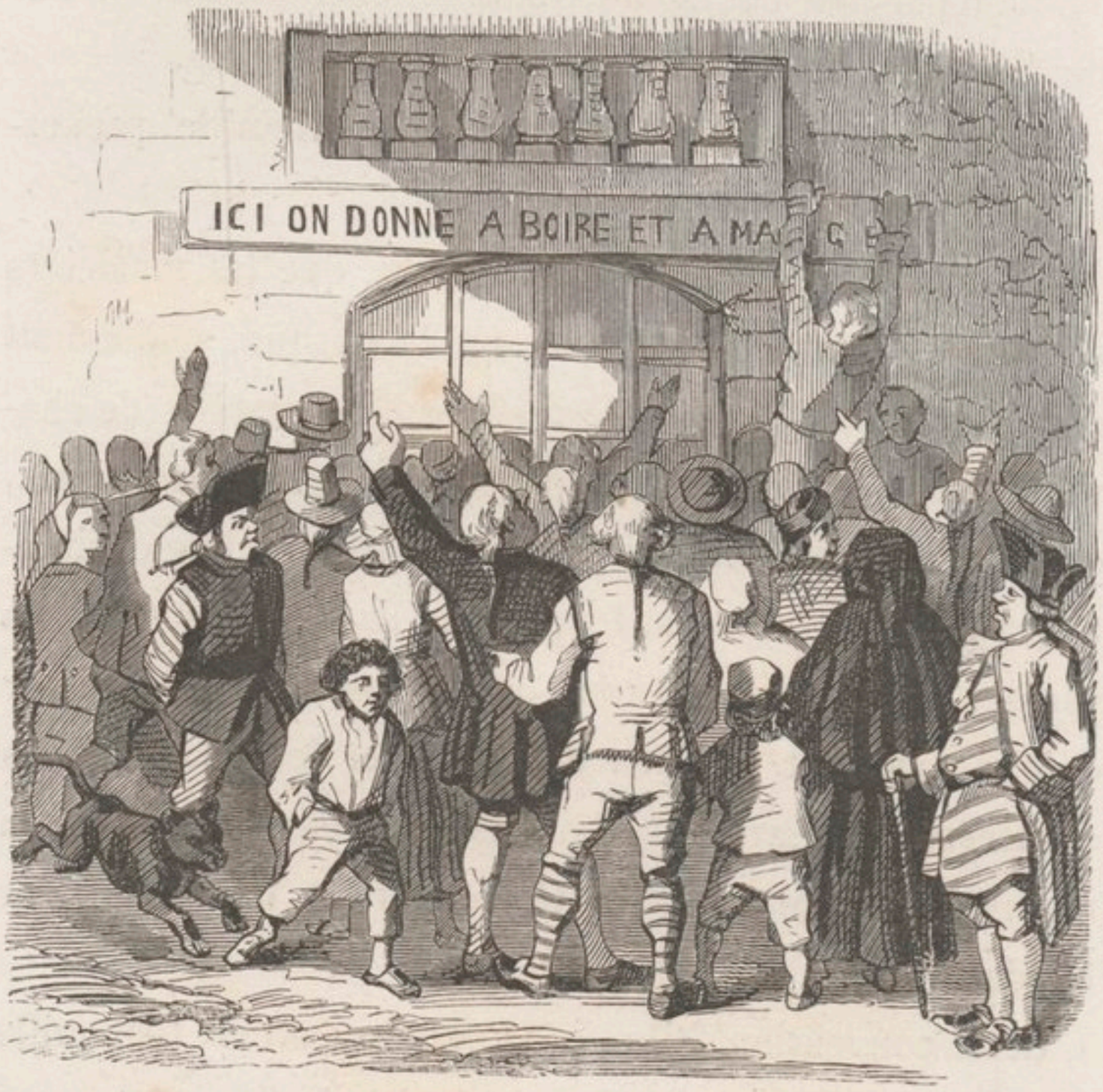
« Si ma barque vous fait plaisir, dit Gribouille, prenez-la, messieurs. »

Il n'eut pas plutôt dit cette parole, que les mariniers se jetèrent comme des furieux sur la barque, se donnant des coups à qui l'aurait, s'arrachant des poignées de cheveux et se jetant dans la mer à force de se battre. Mais, comme la barque était une feuille de rose de l'île enchantée, à peine l'eurent-ils touchée qu'ils en éprouvèrent la vertu : ils se sentirent tout calmés par la bonne odeur qu'elle avait, et, au lieu de continuer leur bataille, ils convinrent de garder la barque pour eux tous et de la montrer comme une rareté au profit de toute leur bande.

Cette convention faite, ils vinrent remercier Gribouille de son généreux présent, et, quoiqu'ils fussent encore assez grossiers dans leurs manières, ils l'invitèrent de bon cœur à venir dîner avec eux et à demeurer dans celle de leurs maisons qu'il lui plairait de choisir.

Gribouille accepta le repas, et, comme il portait les habits avec lesquels il avait quitté la contrée cent ans auparavant, il fut bientôt un objet de curiosité pour toute la

ville, qui était un port de mer. On vint à la porte du cabaret où il dînait avec les marins, et la nouvelle de son



arrivée en feuille de rose s'étant répandue, la foule s'ameuta et commença à crier qu'il fallait prendre l'enfant, le renfermer dans une cage, et le montrer dans tout le pays pour de l'argent.

Les mariniers qui régalaient Gribouille essayèrent de repousser cette foule; mais quand ils virent qu'elle augmentait toujours, ils lui conseillèrent de se sauver par une porte de derrière et de se bien cacher : « Car vous avez affaire à de méchantes gens, lui dirent-ils, et ils sont capables de vous tuer en se battant à qui vous aura.

— J'irai au-devant d'eux, répondit Gribouille en se levant, et je tâcherai de les apaiser.

— Ne le faites point, dit une vieille femme qui servait le repas, vous feriez comme défunt Gribouille, qui, à ce

que m'a conté ma grand'mère, se noya dans la rivière pour se sauver de la pluie. »

Gribouille eut bien envie de rire : il quitta la table et, ouvrant la porte, il alla au milieu de la foule, tenant de-

vant lui son bouquet qu'il fourrait vitement dans le nez de ceux qui venaient se jeter sur lui. Il n'eut pas plutôt fait cette expérience sur une centaine de personnes, qu'elles l'entourèrent pour le protéger contre les autres; et peu à peu, comme les fleurs de l'île enchantée ne se flétrissaient point et qu'elles répandaient un parfum que n'eût pas épuisé la respiration de cent mille personnes, toute la population de cet endroit-là se trouva calmée comme par miracle. Alors, au lieu de vouloir enfermer Gribouille, chacun voulut lui faire fête, ou tout au moins l'interroger sur son pays, sur ses voyages, sur l'âge qu'il avait, et sur sa fantaisie de naviguer en feuille de rose.

Gribouille raconta à tout le monde qu'il arrivait d'une île où tout le monde pouvait aller, à la seule condition d'être bon et capable d'aimer; il raconta le bonheur dont on y jouissait, la beauté, la tranquillité, la liberté et la bonté des habitants; enfin, sans rien dire qui pût le faire reconnaître pour ce Gribouille dont le nom était passé en proverbe, et sans compromettre la reine des prés dans le royaume des bourdons, il apprit à ces gens-là la chose merveilleuse qu'on lui avait enseignée, la science d'aimer et d'être aimé.

D'abord on l'écouta en riant et en le traitant de fou; car les sujets du roi Bourdon étaient fort railleurs, et ne croyaient plus à rien ni à personne. Cependant les récits de Gribouille les divertirent : sa simplicité, son vieux lan-

gage et son habillement, qui, à force d'être vieux, leur paraissaient nouveaux, sa manière gentille et claire de dire les choses, et une quantité de jolies chansons, fables, contes et apologues que les sylphes lui avaient appris en jouant et en riant dans l'île des Fleurs, tout plaisait en lui. Les dames et les beaux esprits de la ville se l'arrachaient, et prisaient d'autant plus sa naïveté que leur langage était devenu prétentieux et quintessencié; il ne tint pas à eux que Gribouille ne passât pour un prodige d'esprit, pour un savant précoce qui avait étudié les vieux auteurs, pour un poëte qui allait bouleverser la république des lettres. Les ignorants n'en cherchaient pas si long : ces pauvres gens l'écoutaient sans se lasser, ne comprenant pas encore où il en voulait venir avec ses contes et ses chansons, mais se sentant devenir plus heureux ou meilleurs quand il avait parlé ou chanté.

Quand Gribouille eut passé huit jours dans cette ville, il alla dans une autre. Partout, grâce à ses fleurs et à son doux parler, il fut bien reçu, et en peu de temps il devint si célèbre, que tout le monde parlait de lui, et que les gens riches faisaient de grands voyages pour le voir. On s'étonnait de son caractère confiant, et qu'il courût au-devant de tous les dangers; aussi, sans le connaître pour le véritable Gribouille, lui donna-t-on pour sobriquet son véritable nom, chacun disant qu'il justifiait le proverbe, mais chacun remarquant aussi que le danger semblait le fuir à mesure qu'il s'y jetait.

Le roi des bourdons apprit enfin la nouvelle de l'arrivée de Gribouille, et les miracles qu'il faisait; car Gribouille avait déjà parcouru la moitié du royaume, et s'était fait un gros parti de gens qui prétendaient que le moyen

d'être heureux, ce n'est pas d'être riche, mais d'être bon. Et on voyait des riches qui donnaient tout leur argent, et même qui se ruinaient pour les autres, afin, disaient-ils, de se procurer la véritable félicité. Ceux qui n'avaient

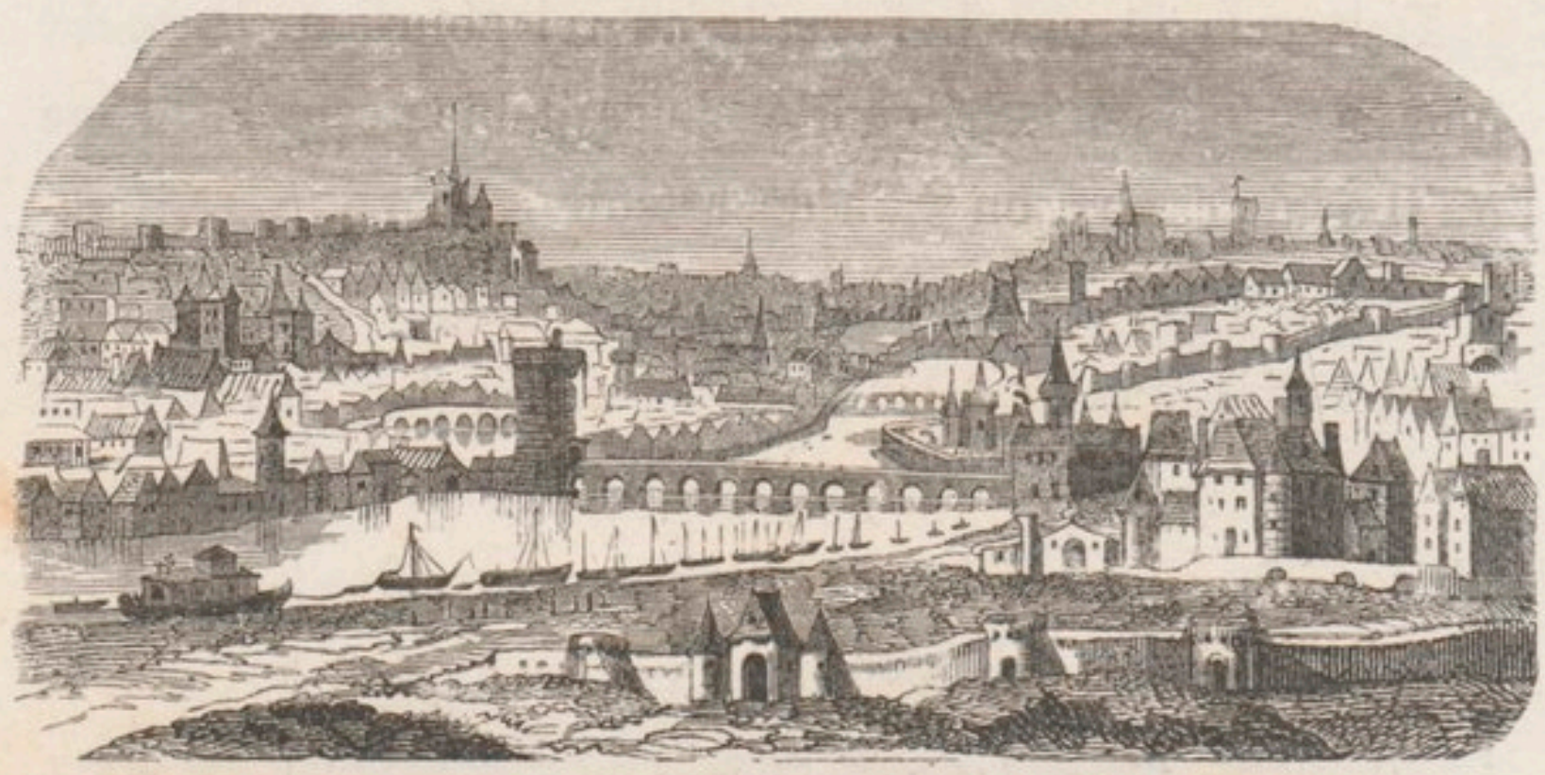
pas encore vu Gribouille se moquaient de cette nouvelle mode; mais, aussitôt qu'ils le voyaient, ils commençaient à dire et à faire comme les autres.

Tout cela fit ouvrir l'oreille au roi Bourdon. Il se dit que ce surnommé Gribouille pourrait bien être le même qu'il avait essayé en vain de retenir à sa cour, et il reconnaissait bien que, depuis le départ de Gribouille, il avait toujours été malheureux au milieu de sa richesse et de sa puissance, parce qu'il s'était toujours senti devenir plus avide, plus méchant, plus redouté et plus haï. L'idée lui vint donc de rappeler Gribouille auprès de lui, de l'amadouer, et, au besoin, de l'enfermer dans une tour, afin de le garder comme un talisman contre le malheur.

Il lui envoya donc une ambassade pour le prier de venir résider à sa cour.

Gribouille accepta et partit pour Bourdonopolis, en dépit des prières de ses nouveaux amis, qui craignaient les

méchants desseins du roi. Mais Gribouille voulait donner son secret à la capitale du royaume, et il se disait :



« Pourvu que je fasse du bien, qu'importe le mal qui pourra m'arriver! »

Il fut très-bien reçu par le roi, qui fit semblant de ne pas le reconnaître, et qui parut avoir oublié le passé. Mais Gribouille vit bien qu'il n'avait pas changé, et qu'il ne songeait guère à s'amender. Il ne songea lui-même qu'à se dépêcher de plaire aux habitants de la capitale et de leur donner sa science.

Quand le roi vit que cette science s'apprenait si vite, et plaisait si fort que l'on commençait à ouvrir les yeux sur son compte, à lui désobéir, et même à le menacer de prendre Gribouille pour roi à sa place, il entra en fureur, mais il se contint encore, et, poussant la ruse jusqu'au bout, il manda Gribouille dans son cabinet, et lui dit :

« On m'assure, mon cher Gribouille, que vous avez un bouquet de fleurs souveraines pour toutes sortes de maux; or, comme j'ai un grand mal de tête, je vous prie de me le faire sentir; peut-être que cela me soulagera. »

En ce moment, Gribouille oublia que sa marraine lui avait dit : « Tu ne pourras rien sur le roi des bourdons ni sur ceux de sa famille; mes fleurs elles-mêmes sont sans vertu sur ces méchants esprits. « Le pauvre enfant pensa, au contraire, que des plantes si rares auraient le don d'adoucir la méchante humeur du roi. Il tira de son sein le précieux bouquet, qui était toujours aussi frais que le jour où il l'avait cueilli, et que nul pouvoir humain n'eût pu lui arracher, puisque tous ceux qui le respiraient en subissaient le charme. Il le présenta au roi, et aussitôt celui-ci enfonça son dard empoisonné dans le cœur de la

plus belle rose. Un cri perçant et une grosse larme s'échappèrent du sein de la rose, et Gribouille, saisi d'horreur et de désespoir, laissa tomber le bouquet.

Le roi des bourdons s'en empara, le mit en pièces, le foula aux pieds, puis, éclatant de rire :

« Mon mignon, dit-il à Gribouille, voilà le cas que je fais de votre talisman ; à présent nous allons voir lequel est le plus fort de nous deux, et si vous resterez libre d'exciter des séditions contre moi.

— Hélas! dit Gribouille, vous savez bien que je n'ai jamais dit un seul mot contre vous, que je ne suis pas jaloux de votre couronne, et que si j'ai enseigné la douceur et la patience, cela ne vous met point en danger. Vous n'avez qu'à faire de même et à donner le bon exemple, on vous aimera, et on ne songera pas à être gouverné par un autre que par vous.

— Bien, bien, dit le roi, j'aime vos jolis vers et vos joyeuses chansons, et comme je n'en veux rien perdre, vous irez en un lieu où tout cela sera fort bien gardé. »

Là-dessus il appela ses gardes, et, comme Gribouille n'avait plus son bouquet, il fut pris, garrotté et jeté au fond d'un cachot, noir comme un four, où il y avait des crapauds, des salamandres, des lézards, des chauves-souris, des araignées et toutes sortes de vilaines bêtes ; mais elles ne firent aucun mal à Gribouille, qui en peu de temps les apprivoisa et conquit même l'amitié des araignées, en leur chantant de jolis airs auxquels elles parurent fort sensibles.

Mais Gribouille n'en était pas moins malheureux : on le faisait mourir de faim et de soif, il n'avait pas un brin

de paille pour se coucher; il était couvert de chaînes si lourdes, qu'il ne pouvait pas faire un mouvement, et, quoiqu'il ne fît entendre aucune plainte, ses geôliers l'accablaient d'injures grossières et de coups.

Cependant la disparition de Gribouille fut bientôt remarquée. Le roi fit croire, pendant quelque temps, qu'il l'avait envoyé en ambassade chez un de ses voisins; mais on vint à découvrir qu'il était prisonnier. Les méchants,

qui étaient encore en grand nombre, dirent que le roi avait bien fait, et qu'il ferait sagement de traiter de même tous ceux qui osaient mépriser la richesse et vanter la bonté.

Ceux qui étaient devenus bons pleurèrent Gribouille, et souffrirent pendant quelque temps les menaces et les injures; mais Gribouille n'étant plus là pour les retenir et pour leur prêcher le pardon, ils se révoltèrent, et l'on vit commencer une guerre terrible qui mit bientôt tout le pays à feu et à sang.

Le roi fit des prodiges de cruauté : tous les jours on

pendait, on brûlait et on écorchait les révoltés par cen-

taines. De leur côté, les révoltés, poussés à bout, ne traitaient pas beaucoup mieux les ennemis qui tombaient dans leurs mains. Du fond de sa prison, Gribouille, navré de douleur, entendait les cris et les plaintes, et ses geôliers, qui commençaient à craindre pour le gouvernement, lui disaient :

« Voilà ton ouvrage, Gribouille; tu prétendais enseigner le secret d'être heureux, et, à présent, vois comme on l'est, vois comme on s'aime, vois comme vont les choses! »

Peu s'en fallait que Gribouille ne perdît courage et qu'il ne doutât de la reine des prés; mais il se défendait de son mieux contre le désespoir, et il se disait toujours : Ma marraine viendra au secours de ce pauvre pays, et si j'ai fait du mal, elle le réparera.

Une nuit que Gribouille ne dormait pas, car il ne dormait guère, et qu'il regardait un rayon de la lune qui perçait à travers une petite fente de la muraille, il vit quelque chose s'agiter dans ce rayon, et il reconnut sa chère marraine sous la forme de la demoiselle bleue :

« Gribouille, lui dit-elle, voici le moment d'être décidé à tout : j'ai enfin obtenu de la reine des fées la permission de vaincre le roi des bourdons et de le chasser de ce pays, mais c'est à une condition épouvantable, et que je n'ose pas te dire.

— Parlez, ma chère marraine, s'écria Gribouille; pour

vous assurer la victoire et pour sauver ce malheureux pays, il n'y a rien que je ne sois capable de souffrir.

— Et si c'était la mort? dit la reine des prés d'une voix si triste que les chauves-souris, les lézards et les araignées du cachot de Gribouille en furent réveillées tout en sueur.

— Si c'est la mort, répondit Gribouille, que la volonté des puissances célestes soit faite! Pourvu que vous vous souveniez de moi avec affection, ma chère marraine, et que, dans l'île des Fleurs, on chante quelquefois un petit couplet à la mémoire du pauvre Gribouille, je serai content.

— Eh bien, dit la fée, apprête-toi à mourir, Gribouille, car demain éclatera une nouvelle guerre plus terrible que celle qui existe aujourd'hui. Demain tu périras dans les tourments, sans un seul ami auprès de toi, et sans avoir même la consolation de voir le triomphe de mes armes, car tu seras une des premières victimes de la fureur du roi des bourdons. T'en sens-tu le courage?

— Oui, ma marraine, » dit Gribouille.

La fée l'embrassa et disparut.

Jusqu'au jour, qui fut bien long à venir, le pauvre Gribouille, pour combattre l'effroi de la mort, chanta, dans son cachot, d'une voix suave et touchante, les belles chansons qu'il avait apprises dans l'île des Fleurs.

Les lézards, les salamandres, les araignées et les rats qui lui tenaient compagnie, en furent si attendris,

qu'ils vinrent tous se mettre en rond autour de Gribouille et à chanter à leur tour son chant de mort dans leur lan-

gue, en répandant des pleurs et en se frappant la tête contre les murs.

« Mes amis leur dit Gribouille, bien que je ne comprenne pas beaucoup votre langage, je vois que vous me regrettez et que vous me plaignez. J'y suis sensible ; car, loin de vous mépriser pour votre laideur et la tristesse de votre condition, je vous estime autant que si vous étiez des papillons

couverts de pierreries ou des oiseaux superbes. Il me suffit de voir que vous avez un bon cœur pour faire grand cas de vous. Je vous prie, quand je ne serai plus, s'il vient à ma place quelque pauvre prisonnier, soyez aussi doux et aussi affectueux pour lui que vous l'avez été pour moi.

— Cher Gribouille, répondit en bon français un gros rat à barbe blanche, nous sommes des hommes comme toi. Tu vois en nous les derniers mortels qui, après ton départ de ce pays, il y a cent ans et plus, conservèrent l'amour du bien et le respect de la justice. L'affreux roi des bourdons, ne pouvant nous faire périr, nous jeta dans ce cachot et nous condamna à ces hideuses métamorphoses; mais nous avons entendu les paroles de la fée et nous voyons que l'heure de notre délivrance est venue. C'est à ta mort que nous la devrons; voilà pourquoi, au lieu de nous réjouir, nous versons des larmes. »

En ce moment, le jour parut et l'on entendit un son de cloches funèbres, et puis un vacarme épouvantable : des cris, des rires, des menaces, des chants, des injures; et puis les trompettes, le tambours, les fifres, la fusillade, la canonnade, enfin l'enfer déchaîné.

C'était la grande bataille qui commençait.

La reine des prés, à la tête d'une innombrable armée d'oiseaux qu'elle avait amenés de son île, parut dans les airs, d'abord comme un gros nuage noir, et puis bientôt comme une multitude de guerriers ailés et

emplumés qui s'abattaient sur le royaume des frelons et des abeilles.

A la vue de ce renfort, les habitants révoltés du pays reprirent les armes; ceux qui tenaient pour le roi en firent

autant, et l'on se rangea en bataille dans une grande plaine qui entourait le palais.

Le roi des bourdons, qui n'avait pas l'habitude de regarder en l'air, et qui voyait toujours à ras de terre, ne s'inquiéta pas d'abord de la sédition. Il mit sur pied son armée, qui était composée, en grande partie, de membres de sa famille ; car il avait équipé plus de quarante millions de jeunes bourdons qui étaient les enfants de son premier mariage, et, de son côté, la princesse des abeilles, sa femme, avait tout autant de sœurs dont elle s'était fait un régiment d'amazones fort redoutables.

Mais quelqu'un de la cour ayant levé les yeux et voyant l'armée de la reine des prés dans les airs, avertit le roi qui, tout aussitôt, devint sombre et commença à bourdonner d'une manière épouvantable.

« Or donc, dit-il, le danger est fort grand. Que ces misérables mortels se battent entre eux, laissons-les faire; nous ne sommes pas trop pour nous défendre contre l'armée des oiseaux qui nous menace. »

La princesse des abeilles, sa femme, lui dit alors :

« Sire, vous perdez la tête; jamais nous ne pourrons nous défendre des oiseaux; ils sont aussi agiles et mieux armés que nous. Nous en blesserons quelques-uns et ils nous dévoreront par centaines. Nous n'avons qu'un moyen de transiger, c'est de tirer de prison ce Gribouille, le filleul bien-aimé de la reine des prés. Nous le mettrons sur un bûcher tout rempli de soufre et d'amadou, et nous mena-

cerons cette reine ennemie d'y mettre le feu si elle ne se retire aussitôt.

— Cette fois, ma femme, vous avez raison, » dit le roi; et, aussitôt fait que dit, Gribouille fut placé sur le bûcher, au beau milieu de l'armée des bourdons. Un cerf-volant fort éloquent fut envoyé en parlementaire à la reine des

prés pour l'avertir de la résolution où était le roi de faire brûler vif le pauvre Gribouille si elle livrait la bataille.

A la vue de Gribouille sur son bûcher, la reine des prés sentit son cœur se fendre, et, le courage lui manquant, elle allait donner le signal de la retraite, lorsque Gribouille, voyant et comprenant ce qui se passait dans le cœur et dans l'armée de la reine, arracha la torche des mains du bourreau, la lança au milieu du bûcher, et se précipita lui-même à travers les flammes où, en moins d'un instant, il fut consumé.

Les partisans du roi se mirent à rire en disant : « Ce Gribouille-là est aussi fin que l'ancien, qui se jeta dans

l'eau par crainte de la pluie, puisqu'il se jette dans le feu par crainte d'être brûlé. Vous voyez bien que cet enseigneur de félicités suprêmes est un imbécile et un maniaque.

Mais ces gens-là ne purent pas rire bien longtemps, car la mort de Gribouille fut le signal du combat général. Les deux partis se ruèrent l'un sur l'autre ; mais quand les partisans du roi virent que les troupes royales

ne venaient pas les appuyer, ils se débandèrent et perdirent la bataille.

Pendant ce temps-là, l'armée des bourdons et celle des

abeilles combattaient l'armée des oiseaux. Tous avaient repris leurs formes magiques, et les hommes virent avec horreur une bataille dont ils n'avaient jamais eu l'idée. Des insectes aussi grands que des hommes luttaient avec rage contre des oiseaux dont le moindre était aussi gros qu'un éléphant. Les terribles dards des bêtes piquantes atteignaient parfois les flancs sensibles des alouettes, des fauvettes et des colombes; mais les mésanges adroites dévoraient les abeilles par milliers, les aigles en abattaient cent d'un coup d'aile, les casoars présentaient leurs casques impénétrables à leurs traits empoisonnés, et l'*oiseau armé*, qui a un grand éperon acéré à chaque épaule, embrochait vingt ennemis à la minute.

Enfin, après une heure de mêlée confuse et d'effroyables clameurs, on vit l'armée des bourdons et de leurs alliés joncher la terre. Les oiseaux blessés se perchèrent sur les arbres, où, grâce au sourire de la reine des prés, ils furent d'abord guéris. Cette reine victorieuse, qui avait repris la figure d'une femme de la plus merveilleuse beauté, avec quatre grandes ailes de gaze bleue, vint s'abattre avec sa cour sur le bûcher de Gribouille.

« Mortels, dit-elle aux habitants du royaume, déposez vos armes et dépouillez vos haines. Embrassez-vous, aimez-vous, pardonnez-vous, et soyez heureux. C'est la reine des fées qui, par ma bouche, vous le commande. »

En parlant ainsi, la reine des prés sourit, et, à l'instant

même, la paix fut faite de meilleur cœur et de meilleure foi que si un congrès de souverains l'eût jurée et signée.

« Ne craignez plus ces frelons et ces abeilles qui vous ont gouvernés, dit alors la reine. Leurs méchants esprits vont comparaître devant le conseil souverain des fées, qui ordonnera de leur sort. Quant à leur dépouille, voyez ce qu'elle va devenir. »

Aussitôt l'on vit sortir de terre une armée effroyable de fourmis noires et monstrueuses qui ramassèrent avec empressement les cadavres des insectes morts et mourants, et qui les emportèrent dans leurs cavernes avec

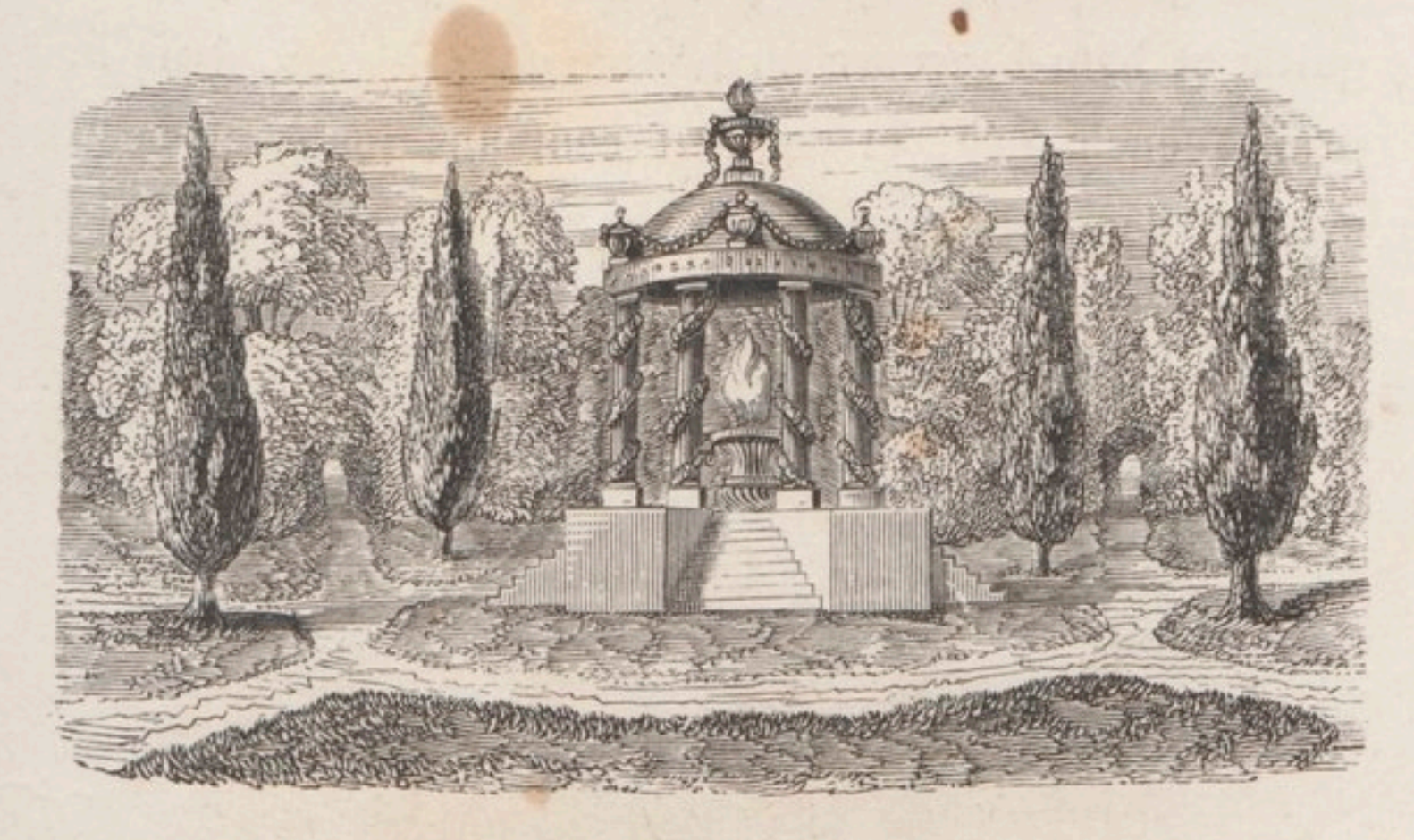
des démonstrations de joie et de gourmandise qui soulevaient le cœur de dégoût et d'horreur.

Après avoir contemplé ce hideux spectacle, la foule se retourna vers le bûcher de Gribouille, qui n'offrait plus qu'une montagne de cendres; mais, au faîte de cette montagne, on vit s'épanouir une belle fleur que l'on

nomme *souvenez-vous de moi*. La reine des prés cueillit cette fleur et la mit dans son sein; puis elle et son armée,

prenant les cendres du bûcher, s'envolèrent vers les cieux, et, en partant, ils semaient les cendres de ce bûcher sur toute la contrée. Aussitôt poussaient des fleurs, des moissons, des arbres chargés de fruits, mille richesses qui réparèrent au centuple les pertes occasionnées par la guerre.

Depuis ce jour-là, les habitants du pays de Gribouille vécurent fort heureux sous la protection de la reine des prés, et un temple fut élevé à la mémoire de Gribouille.



Tous les ans, à l'anniversaire de sa mort, tous les habitants de la contrée venaient avec des bouquets de fleurs de *souvenez-vous de moi* chanter les chansons que Gribouille leur avait enseignées. Ce jour-là, il était ordonné par les lois du royaume de terminer tous les différends et de pardonner toutes les fautes et toutes les injures.

Cela fit du tort aux procureurs et aux avocats qui avaient pullulé dans le pays au temps du roi Bourdon. Mais ils prirent d'autres métiers, puisque aussi bien un temps arriva où il n'y eut plus de procès, et où sur toutes choses tout le monde fut d'accord.

Quant à Gribouille, devenu petite fleur bleue, son sort ne fut point regrettable. Sa marraine l'emporta dans son île, où, pour tout le reste de l'existence des fées, existence dont personne ne connaît le terme, il fut alternativement pendant cent ans petite fleur bleue, bien tranquille et bien heureuse au bord d'un ruisseau, dans la prairie enchantée, et pendant cent ans jeune et beau sylphe, dansant, chantant, riant, aimant et faisant fête à sa marraine.

GEORGE SAND.

TRÉSOR DES FÈVES

ET

FLEUR DES POIS

Il y avait une fois un pauvre homme et une pauvre

femme qui étaient bien vieux, et qui n'avaient jamais eu d'enfants : c'était un grand chagrin pour eux, parce qu'ils

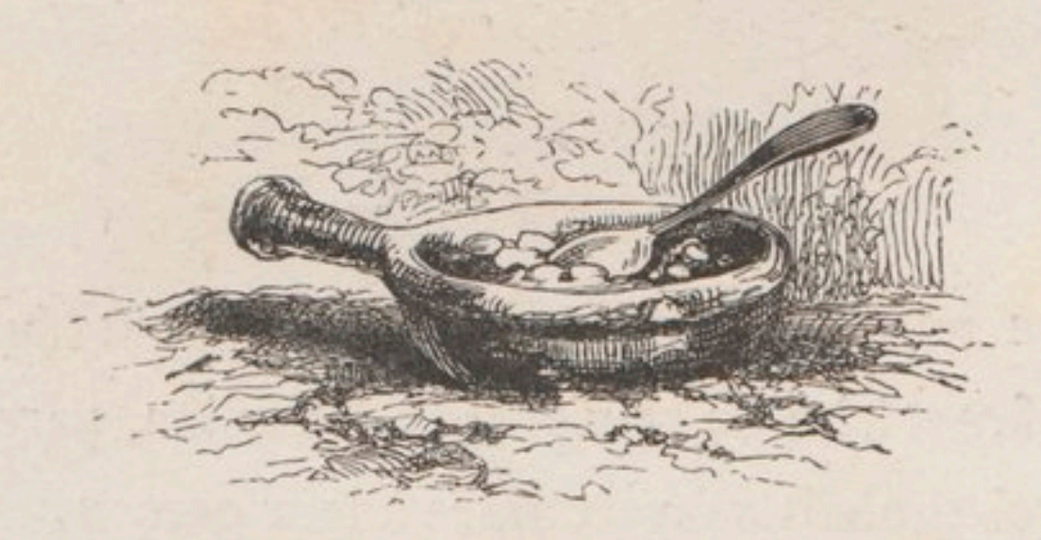
prévoyaient que dans quelques années ils ne pourraient plus cultiver leurs fèves et les aller vendre au marché.

Un jour qu'ils sarclaient leur champ (c'était tout ce qu'ils possédaient avec une petite chaumière; je voudrais bien

en avoir autant); un jour, dis-je, qu'ils sarclaient pour ôter les mauvaises herbes, la vieille découvrit dans un

coin, sous les touffes les plus drues, un petit paquet fort bien troussé, qui contenait un superbe garçon de huit à

dix mois, comme il paraissait à son air, mais qui avait bien deux ans pour la raison, car il était déjà sevré. Tant y a qu'il ne fit point de façon pour accepter des fèves



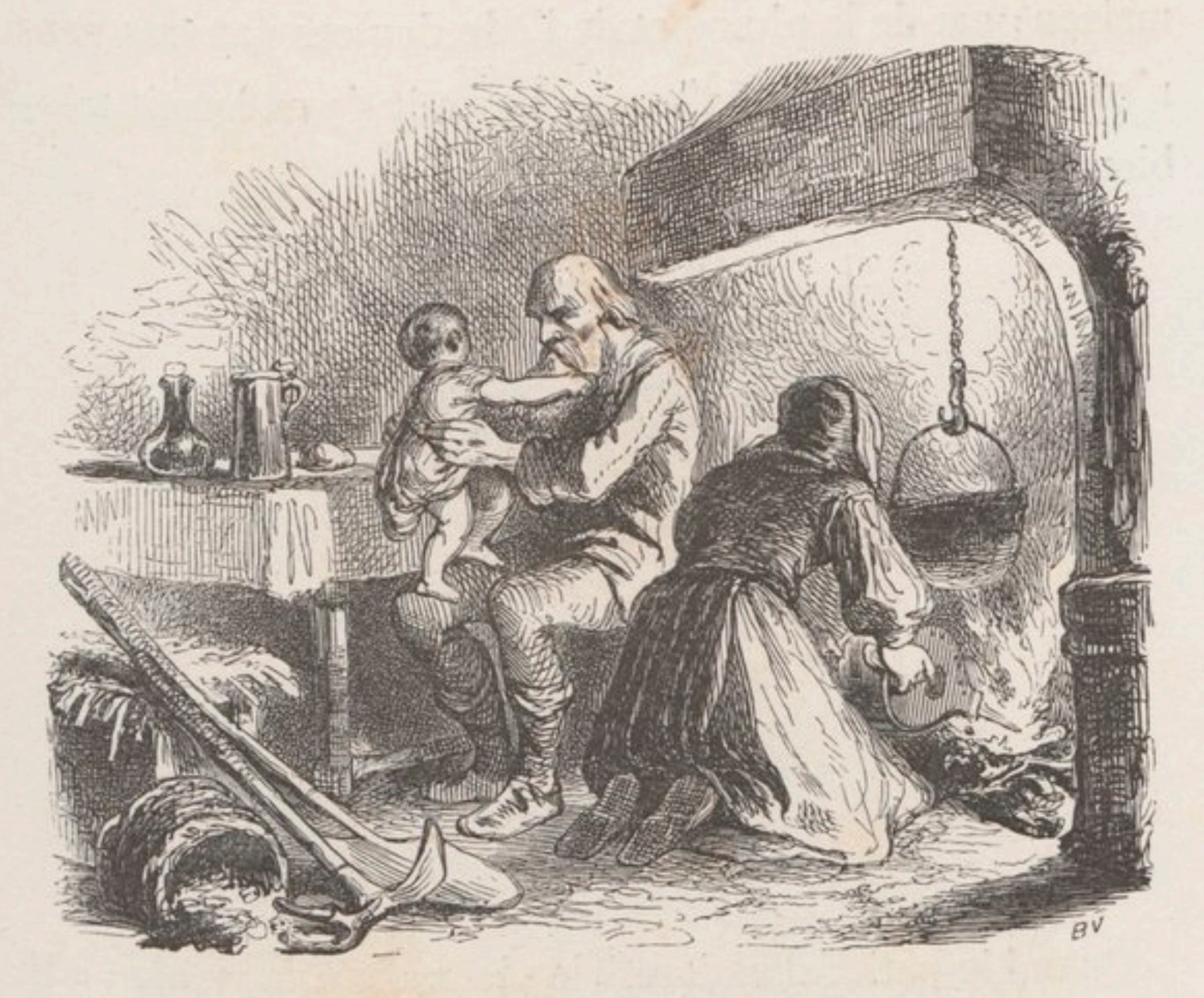
bouillies, qu'il porta aussitôt à sa bouche d'une manière fort délicate.

Quand le vieux fut arrivé du bout de son champ aux acclamations de la vieille, et qu'il eut regardé à son tour le bel enfant que le bon Dieu leur donnait, le vieux et la

vieille se mirent à s'embrasser en pleurant de joie; et puis ils firent hâte de regagner la chaumine, parce que le serein qui tombait pouvait nuire à leur garçon.

Une fois qu'ils furent rendus au coin de l'âtre, ce fut bien un autre contentement, car le petit leur tendait les bras avec des rires charmants, et les appelait *maman* et

papa, comme s'il ne s'en était jamais connu d'autres. Le vieux le prit donc sur son genou, et l'y fit sauter douce-



ment, comme les demoiselles qui se promènent à cheval, en lui adressant mille paroles agréables, auxquelles l'enfant répondait à sa manière, pour ne pas être en reste avec le vieux dans une conversation si honnête. Et, pendant ce temps, la vieille allumait un joli feu clair de gousses de fèves sèches qui éclairait toute la maison, afin de réjouir les petits membres du nouveau venu par une douce chaleur, et de lui préparer une excellente bouillie de fèves, où elle délaya une cuillerée de miel qui

en fit un manger délicieux. Ensuite elle le coucha dans ses beaux langes de fine toile qui étaient fort propres, sur la meilleure couchette de paille de fèves qu'il y eût à la maison ; car de la plume et de l'édredon ces pauvres gens n'en connaissaient pas l'usage. Le petit s'y endormit très-bien.

Quand le petit fut endormi, le vieux dit à la vieille : « Il y a une chose qui m'inquiète, c'est de savoir comment nous appellerons ce bel enfant, car nous ne connaissons pas ses parents, et nous ne savons pas d'où il vient. » La vieille, qui avait de l'esprit, quoique ce ne fût qu'une simple femme de campagne, lui répondit sur-le-champ : « Il faut l'appeler Trésor des Fèves, parce que c'est dans notre champ de fèves qu'il nous est venu, et que c'est un véritable trésor pour la consolation de nos vieux jours. » Le vieux convint qu'on ne pouvait rien imaginer de mieux.

Je ne vous dirai pas en détail comment se passèrent tous les jours suivants et toutes les années suivantes, ce qui allongerait beaucoup l'histoire. Il suffit que vous sachiez que les vieux vieillirent toujours, tandis que Trésor des Fèves devenait à vue d'œil plus fort et plus beau. Ce n'est pas qu'il eût beaucoup grandi, car il n'avait que

deux pieds et demi à douze ans; et quand il travaillait dans son champ de fèves, qu'il tenait en grande affection,

vous l'auriez à grand'peine aperçu de la route; mais il était si bien pris dans sa petite taille, si avenant de figure et de façons, si doux et cependant si résolu en paroles, si brave dans son sarrau bleu de ciel à rouge ceinture, et sous sa fine toque des dimanches au panache de fleurs de fèves, qu'on ne pouvait s'empêcher de l'admirer comme un vrai miracle de nature, en sorte qu'il y avait nombre de gens qui le croyaient génie ou fée.

Il faut avouer que bien des choses donnaient crédit à cette supposition du moyen peuple. D'abord, la chaumine et son champ de fèves, où une vache n'eût trouvé que brouter quelques années auparavant, étaient devenus un des bons domaines de la contrée, sans que l'on pût dire comment; car de voir des pieds de fèves qui poussent, qui fleurissent, qui passent fleur, et des fèves qui mûrissent dans leur gousse, il n'y a vraiment rien de plus ordinaire; mais de voir un champ de fèves qui grandit sans qu'on y ait rien ajouté par acquisition ou par empiétement méchamment fait sur le terrain d'autrui, c'est ce qui passe la portée de l'entendement.

Cependant le champ de fèves allait toujours grandissant et grandissant, grandissant à vent, grandissant à bise, grandissant à matin, grandissant à ponant; et les voisins avaient beau mesurer leurs terres, leur compte s'y trouvait toujours avec le bénéfice d'une sexterée ou deux, de manière qu'ils en vinrent à penser naturellement que tout le pays était en croissance. D'un autre côté, les

fèves donnaient si fort, que la chaumine n'aurait pu contenir sa récolte, si elle ne s'était notablement élargie; et cependant elles avaient manqué partout à plus de cinq lieues à la ronde, ce qui les rendait hors de prix, à cause du grand usage qu'on en faisait à la table des rois

et des seigneurs. Au milieu de cette abondance, Trésor des Fèves suffisait à toutes choses, retournant la terre, triant les semences, mondant les plants, sarclant, fouissant, serfouant, moissonnant, écossant, et, de surcroît, entretenant soigneusement les haies et les échaliers; après quoi

il employait le temps qui lui restait à recevoir les acheteurs et à régler les marchés, car il savait lire, écrire et

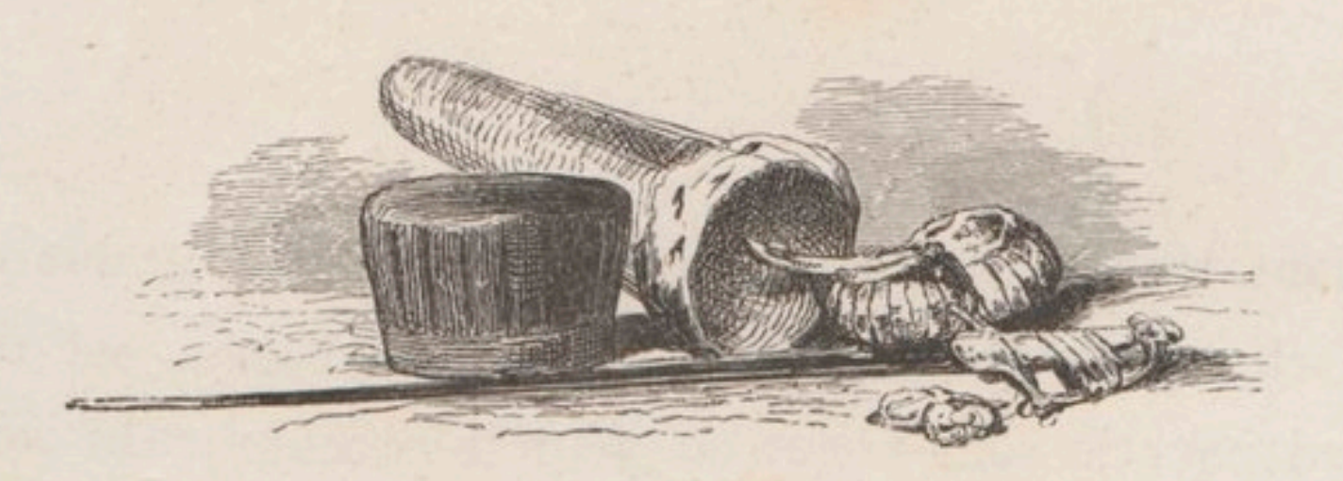
calculer sans avoir appris : c'était une véritable bénédiction.

Une nuit que Trésor des Fèves dormait, le vieux dit à la vieille : « Voilà Trésor des Fèves qui a porté un grand avantage à notre bien, puisqu'il nous a mis en état de passer doucement, sans rien faire, quelques années qui nous restent à vivre encore. En lui donnant par testament

l'héritage de tout ceci, nous n'avons fait que lui rendre ce qui lui appartient; mais nous serions ingrats envers cet enfant si nous n'avisions à lui procurer un rang plus convenable dans le monde que celui de marchand de fèves. C'est bien dommage qu'il soit trop modeste pour avoir brevet de savant dans les universités, et un tantet trop petit pour être général.

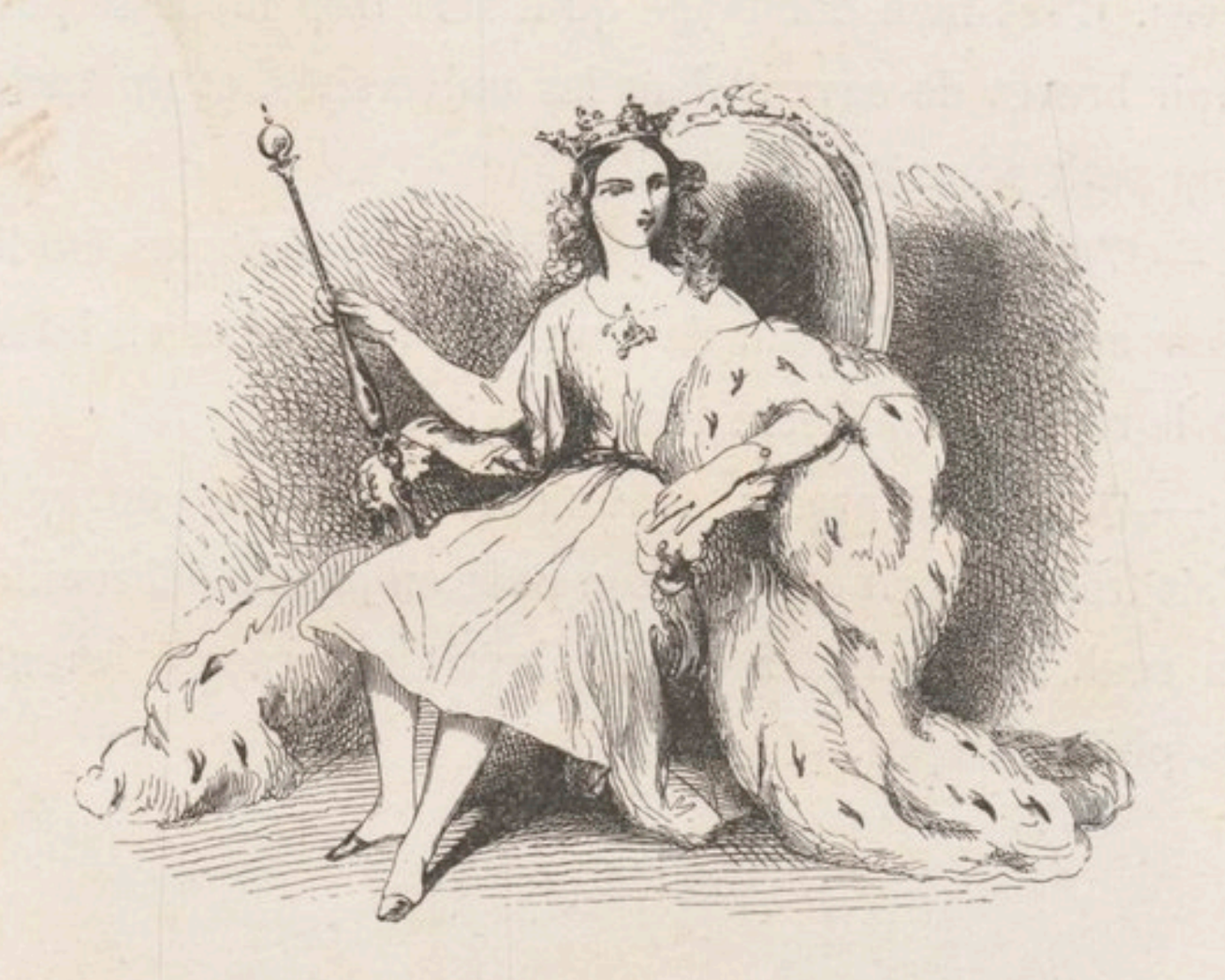
— C'est dommage, dit la vieille, qu'il n'ait pas étudié pour apprendre le nom de cinq ou six maladies en latin; on le recevrait médecin tout de suite.

— Quant aux procès, continua le vieux, j'ai peur qu'il n'ait trop d'esprit et de raison pour en jamais débrouiller un seul. » Remarquez qu'on n'avait pas encore inventé les philanthropes.



« J'ai toujours eu une idée, reprit la vieille, qu'il épouserait Fleur des Pois quand il en serait d'âge.

— Fleur des Pois, dit le vieillard en hochant la tête, est bien trop grande princesse pour épouser un pauvre



enfant trouvé, qui n'aura vaillant qu'une chaumine et un champ de fèves. Fleur des Pois, ma mie, est un parti pour le sous-préfet ou pour le procureur du roi, et peut-être pour le roi lui-même, s'il devenait veuf. Nous parlons ici de choses sérieuses, et vous n'êtes pas raisonnable.

— Trésor des Fèves l'est plus que nous deux ensemble, répondit la vieille, après avoir un brin réfléchi. C'est

d'ailleurs lui que l'affaire concerne, et il serait de mauvaise grâce de la pousser plus avant sans le consulter. »

Là-dessus, le vieux et la vieille s'endormirent profondément.

Le jour commençait à poindre quand Trésor des Fèves sauta de son lit pour aller aux champs selon sa coutume. Qui fut étonné? ce fut lui, de ne trouver que ses habits de fête au bahut où il avait rangé les autres en se couchant. « C'est cependant jour ouvrable ou jamais, si le calendrier n'est en défaut, dit-il à part lui, et il faut que ma mère ait quelque saint à chômer, dont je n'ouïs parler de ma vie, pour m'avoir préparé durant la nuit mon beau

sarrau et ma toque de cérémonie. Qu'il soit fait pourtant comme elle l'entend, car je ne voudrais pas la contrarier en rien dans son grand âge, et quelques heures perdues se retrouveront aisément sur ma semaine, en me levant plus tôt et en rentrant plus tard. » Sur quoi Trésor des Fèves s'habilla aussi galamment qu'il le put, après avoir prié Dieu pour la santé de ses parents et la prospérité de ses fèves.

Comme il se disposait à sortir, afin d'avoir au moins un coup d'œil à donner à ses échaliers avant le réveil de la vieille et du vieux, il rencontra la vieille sur l'huis, qui apportait un bon brouet tout fumant, et le plaça sur sa

petite table avec une cuiller de bois : « Mange, mange,

lui dit-elle, et ne te fais pas faute de ce brouet au miel avec une pointe d'anis vert, comme tu l'aimais quand tu étais encore enfant; car tu as du chemin, mon mignon, et beaucoup de chemin à faire aujourd'hui.

— Voilà qui est bien, dit Trésor des Fèves en la regardant d'un air étonné; mais où donc m'envoyez-vous? »

La vieille s'assit sur une escabelle qui était là, et, les deux mains sur ses genoux : « Dans le monde, répondit-elle en riant, dans le monde, mon petit trésor! tu n'as jamais vu que nous, et deux ou trois méchants regrattiers

auxquels tu vends tes fèves pour fournir aux dépenses de la maisonnée, digne garçon que tu es; et comme tu dois être un jour un grand monsieur, si le prix des fèves se soutient, il est bon, mon mignon, que tu fasses des connaissances dans la belle société. Il faut te dire qu'il y a une grande ville, à trois quarts de lieues d'ici, où l'on rencontre à chaque pas des seigneurs en habit d'or et des dames en robes d'argent, avec des bouquets de roses tout

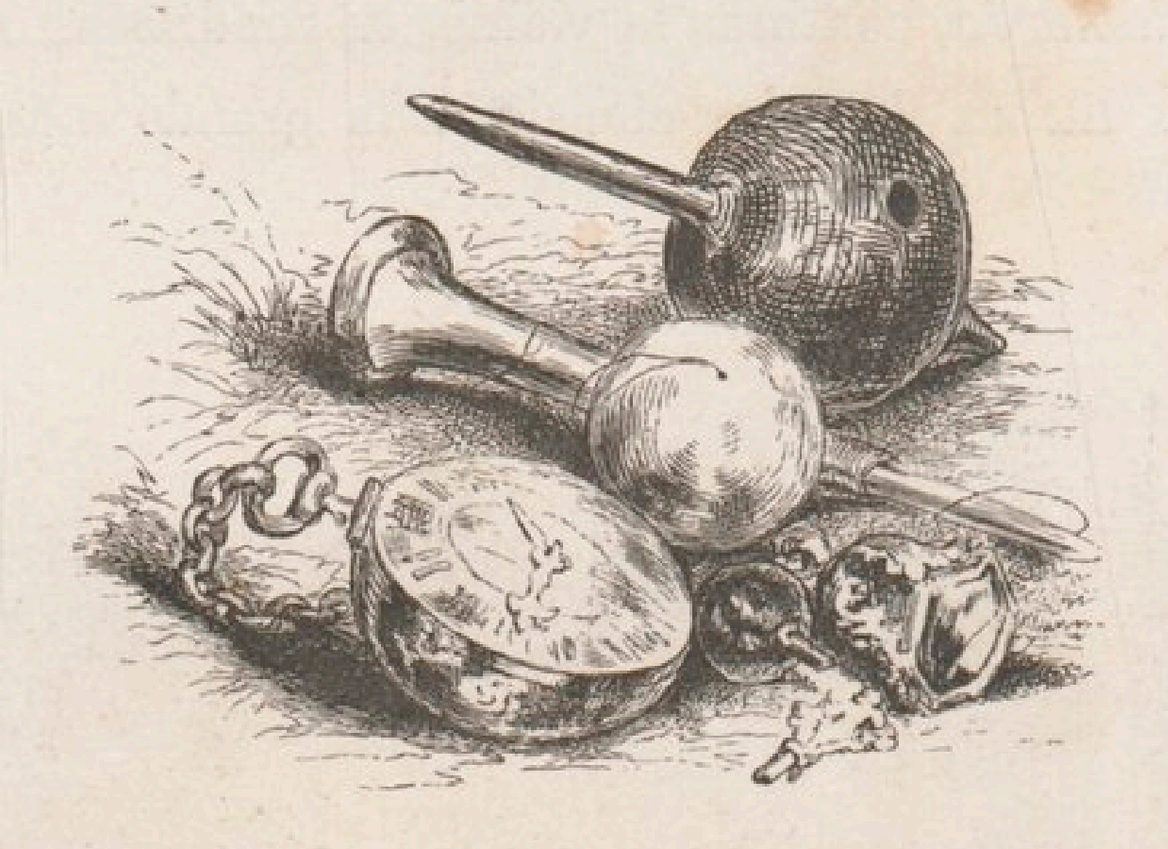
autour. Ta jolie petite mine si gracieuse et si éveillée ne manquera pas de les frapper d'admiration, et je serai bien trompée si tu passes le jour sans obtenir quelque

profession honorable où l'on gagne beaucoup d'argent sans travailler, à la cour ou dans les bureaux. Mange donc, mange, mignon, et ne te fais pas faute de ce brouet au miel avec une pointe d'anis vert.

« Comme tu connais mieux la valeur des fèves que celle de la monnaie, continua la vieille, tu vendras au marché ces six litrons de fèves choisies à la grande mesure. Je

n'en ai pas mis davantage pour ne pas te charger; avec cela, les fèves sont si chères au temps présent, que tu serais bien empêché d'en rapporter le prix, quand on te paierait tout en or. Aussi nous entendons, ton père et moi, que tu en emploieras moitié à t'ébaudir honnêtement, comme il convient à ton âge, ou en achat de quel-

ques joyaux bien ouvrés, propres à te récréer le dimanche, tels que montres d'argent à breloques de rubis ou d'émeraudes, bilboquets d'ivoire et toupies de Nurem-



berg. Le reste du montant, tu le verseras à la caisse.

« Pars donc, mon petit Trésor, puisque tu as fini ton brouet, et avise de ne pas t'attarder en courant après les papillons, car nous mourrions de douleur si tu ne rentrais avant la nuit. — Garde aussi les chemins battus, crainte des loups.

— Vous serez obéie, ma mère, dit Trésor des Fèves en embrassant la vieille, quoique j'aimasse mieux pour mon plaisir passer la journée au champ. Quant aux loups, je n'en ai cure avec ma serfouette. »

Disant cela, il pendit hardiment sa serfouette à sa ceinture, et partit d'un pas délibéré.

« Reviens de bonne heure, » lui cria longtemps la vieille, qui regrettait déjà de l'avoir laissé partir.

Trésor des Fèves marcha, marcha, faisant des enjambées terribles comme un homme de cinq pieds, et regardant deci, delà, les choses d'apparence inconnue qui se trouvaient sur sa route; car il n'avait jamais pensé que la terre fût si grande et si curieuse. Cependant, quand il eut marché plus d'une heure, ce qu'il jugeait à la hauteur du soleil, et comme il s'étonnait de n'être pas encore

rendu à la ville au train qu'il était allé, il lui sembla qu'on lui criait :

« Bou, bou, bou, bou, bou, bou, tui ! arrêtez, monsieur Trésor des Fèves, on vous en prie !

— Qui m'appelle ? dit Trésor des Fèves, en mettant fièrement la main sur sa serfouette.

— De grâce, arrêtez-ci, monsieur Trésor des Fèves ! Bou, bou, bou, bou, bou, bou, tui ! c'est moi qui vous parle.

— Est-il vrai ? dit Trésor des Fèves en dressant son

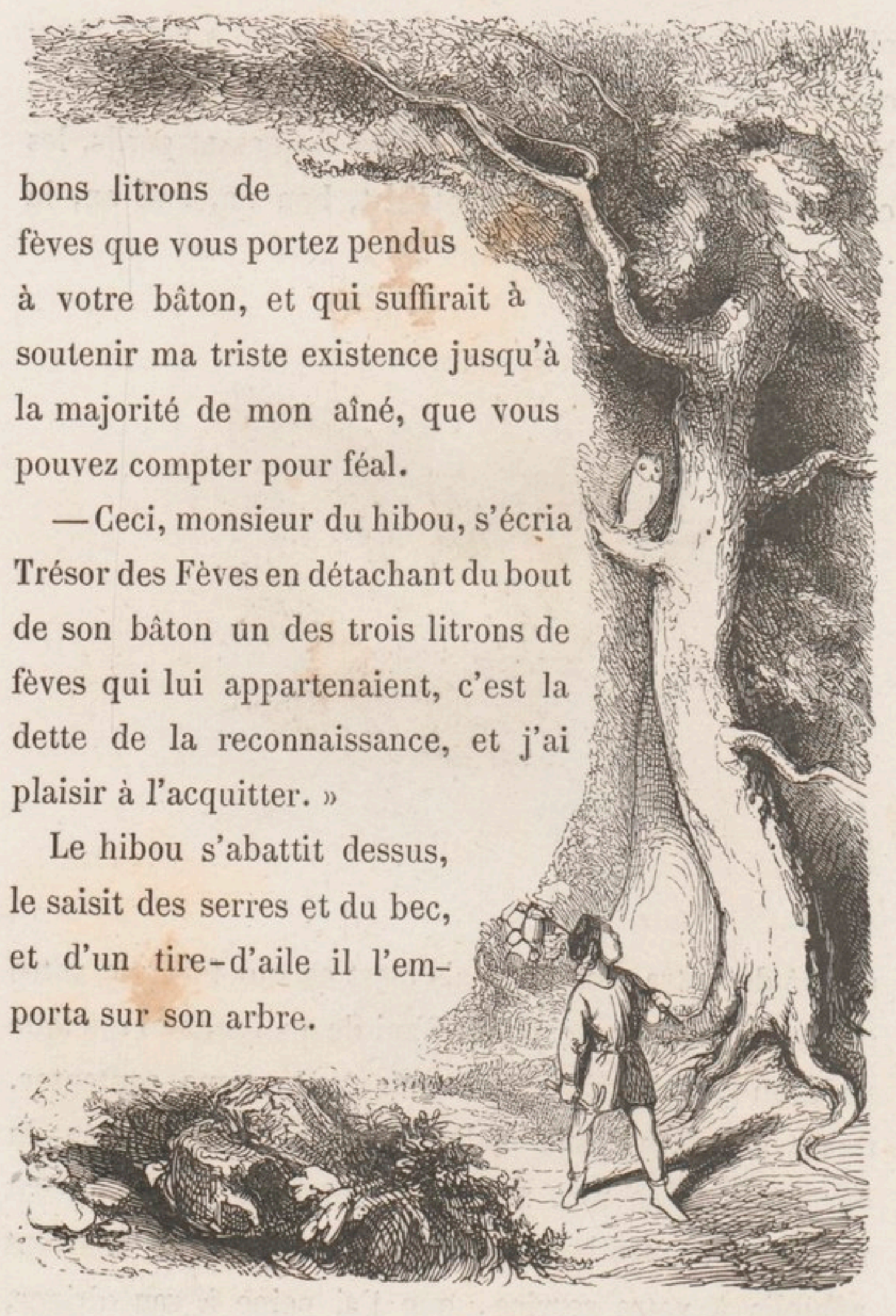
regard jusqu'au sommet d'un vieux pin caverneux et demi-mort, sur lequel un maître hibou se berçait lourde-

ment au souffle du vent; et qu'avons-nous à démêler ensemble, mon bel oiseau?

— Ce serait merveille que vous me reconnussiez, répliqua le hibou, car je ne vous ai obligé qu'à votre insu, comme doit faire un hibou délicat, modeste et homme de bien, en mangeant, un à un, à mes risques et périls, les canailles de rats qui grignotaient, bon an, mal an, la

moitié de votre récolte; mais c'est ce qui fait que votre champ vous rapporte aujourd'hui de quoi acheter quelque part un joli royaume, si vous savez vous contenter. Quant à moi, victime malheureuse et désintéressée du dévouement, je n'ai pas au crochet un misérable rat maigre pour mes bons jours, mes yeux s'étant tellement affaiblis à votre service, que j'ai peine à me diriger,

même de nuit. Je vous appelais donc, généreux Trésor des Fèves, pour vous prier de m'octroyer un de ces bons litrons de fèves que vous portez pendus à votre bâton, et qui suffirait à soutenir ma triste existence jusqu'à la majorité de mon aîné, que vous pouvez compter pour féal.



— Ceci, monsieur du hibou, s'écria Trésor des Fèves en détachant du bout de son bâton un des trois litrons de fèves qui lui appartenaient, c'est la dette de la reconnaissance, et j'ai plaisir à l'acquitter. »

Le hibou s'abattit dessus, le saisit des serres et du bec, et d'un tire-d'aile il l'emporta sur son arbre.

H! que vous partez donc vite! reprit Trésor des Fèves. Oserais-je vous demander, monsieur du hibou, si je suis encore loin du monde où ma mère m'envoie?

— Vous y entrez, mon ami, dit le hibou; » et il alla se percher ailleurs.

Trésor des Fèves se remit donc en chemin, allégé d'un de ses litrons, et comme sûr qu'il ne tarderait pas d'arriver; mais il n'avait pas fait cent pas qu'il s'entendit appeler encore.

« Béé-é, béé-é, béé-é, bekki! Arrêtez-ci, monsieur Trésor des Fèves, on vous en prie.

— Je crois connaître cette voix, dit Trésor des Fèves en se retournant. Eh! oui, vraiment, c'est cette mièvre effrontée de chevrette de montagne, qui rôdait toujours

avec ses petits autour de mon champ pour me rafler

quelque bonne lippée. Vous voilà donc, madame la maraudeuse?

— Que dites-vous de marauder, joli Trésor! Ah! vos haies étaient trop bien frondues, vos fossés trop profonds, et vos échaliers trop serrés pour cela! Tout ce qu'on pouvait faire était de tondre le bout de quelques feuilles qui for-issaient entre les joints de la claie, et c'est au grand bénéfice des pieds que nous émondons, comme dit le commun proverbe :

— Voilà qui suffit, dit Trésor des Fèves, et le mal que je vous ai souhaité puisse-t-il m'advenir incontinent! Mais qu'aviez-vous à m'arrêter, et que saurais-je faire qui vous fût à gré, dame chevrette?

— Hélas! répondit-elle en versant de grosses larmes... béé-é, béé-é,bekki... c'est pour vous dire qu'un méchant loup a mangé mon mari le chevret, et que nous sommes

en grande misère, l'orpheline et moi, depuis qu'il ne va plus fourrager pour nous; de sorte qu'elle est en danger de mourir de male-faim, si vous ne lui portez aide, la malheureuse biquette! Je vous appelais donc, noble Trésor, pour vous prier de nous faire la charité d'un de ces bons litrons de fèves que vous portez pendus à votre

bâton, et qui nous serait un suffisant réconfort, en attendant que nous ayons reçu des secours de nos parents.

— Ceci, dame chevrette, s'écria Trésor des Fèves, en détachant du bout de son bâton un des deux litrons de fèves qui lui appartenaient encore, c'est œuvre de bienfaisance et de compassion que je me tiens heureux d'accomplir. »

La chevrette le happa du bout des lèvres, et d'un bond disparut dans le hallier.

« Oh! que vous partez donc vite! reprit Trésor des Fèves. Oserais-je vous demander, ma voisine, si je suis encore loin du monde où ma mère m'envoie?

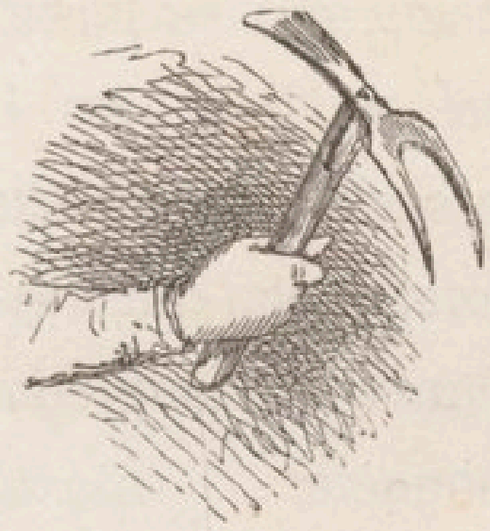
— Vous y êtes déjà, » cria la chevrette en s'enfonçant parmi les broussailles.

Et Trésor des Fèves se remit en chemin, allégé de deux

de ses litrons, et cherchant du regard les murailles de la ville, quand il s'aperçut, à quelque bruit qui se faisait sur la lisière du bois, qu'il devait être suivi de près. Il s'avança soudainement de ce côté, sa serfouette ouverte à la main; et bien lui en prit, car le compagnon qui l'escortait à pas de loup n'était autre qu'un vieux loup dont la physionomie ne promettait rien d'honnête.

« C'est donc vous, maligne bête, dit Trésor des Fèves, qui me réserviez l'honneur de figurer chez vous au ban-

quet de la vesprée? Heureusement ma serfouette a deux



dents qui valent bien toutes les vôtres, sans vous faire tort; et il faut vous tenir pour dit, mon compère, que vous souperez aujourd'hui sans moi. Regardez-vous de plus comme bien chanceux, s'il vous plaît, que je ne venge pas sur votre vilaine personne le mari de la chevrette, qui était le père de la biquette, et dont la famille est réduite par votre cruauté à une piteuse misère. Je le devrais peut-être, et je le ferais justement, si je n'avais été nourri dans l'horreur du sang, jusqu'au point de ménager celui des loups! »

Le loup, qui avait écouté jusqu'alors en toute humilité,

partit subitement d'une longue et plaintive exclamation

en élevant les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin.

« Puissance divine qui m'avez donné la robe des loups, dit-il en sanglotant, vous savez si j'en ai jamais senti dans mon cœur les mauvaises inclinations! Vous êtes maître cependant, monseigneur, ajouta-t-il avec abandon, la tête respectueusement penchée vers Trésor des Fèves, de disposer de ma triste vie, que je remets à votre merci, sans crainte et sans remords. Je périrai content de vos mains, s'il vous convient de m'immoler en expiation des crimes trop avérés de ma race; car je vous ai toujours aimé tendrement, et parfaitement honoré, depuis le temps où je prenais un innocent plaisir à vous caresser au berceau, quand madame votre mère n'y était pas. Vous étiez dès lors de si bonne mine, et si imposante, qu'on aurait deviné, rien qu'à vous voir, que vous deviendriez un prince puissant et magnanime comme vous êtes. Je vous prie seulement de croire, avant de me condamner, que je n'ai pas trempé mes pattes sanglantes à l'assassinat perpétré sur l'époux infortuné de la chevrette.

« Élevé dans les principes d'abstinence et de modération auxquels je n'ai failli de toute ma vie de loup, j'étais alors en mission pour répandre les saines doctrines de la morale parmi les tribus lupines qui relèvent de ma communauté, et pour les amener graduellement, par l'enseignement et par l'exemple, à la pratique d'un régime

frugal, qui est le but essentiel de la perfectibilité des loups. Je vous dirai mieux, monseigneur, l'époux de la

chevrette fut mon ami ; je chérissais en lui d'heureuses dispositions, et nous voyageâmes souvent ensemble en devisant, parce qu'il avait beaucoup d'esprit naturel et de goût pour apprendre. Une malheureuse rixe de préséance (vous savez combien le caractère de sa nation est chatouilleux sur ce chapitre) occasionna sa mort en mon absence, et je ne m'en suis pas consolé. »

Et le loup pleura, ce semblait, du profond de son cœur, ni plus ni moins que la chevrette.

« Vous me suiviez pourtant, dit Trésor des Fèves, sans remboîter le double fer de sa serfouette.

— Il est vrai, monseigneur, répondit le loup en câlinant; je vous suivais dans l'espérance de vous intéresser à mes vues bénévoles et philosophiques en quelque endroit plus propre à la conversation. Las! me disais-je, si monseigneur Trésor des Fèves, dont la réputation est si étendue et si accréditée dans le pays, voulait contribuer de sa part au plan de réforme que j'ai fait, il en aurait une belle occasion aujourd'hui; je suis caution qu'il ne lui en coûterait qu'un des litrons de bonnes fèves qu'il porte pendus à son bâton, pour affriander une table d'hôte de loups, de louvats et de louveteaux à la vie gra-

nivore, et pour sauver des générations innombrables de chevrettes et de chevrets, de biquettes et de biquets.

— C'est le dernier de mes litrons, pensa Trésor des Fèves; mais qu'ai-je affaire de bilboquets, de rubis et de toupies? Et qu'est-ce qu'un plaisir d'enfant au prix d'une action utile?

— Voilà ton litron de fèves! s'écria-t-il en détachant du bout de son bâton le dernier des litrons que sa mère lui avait donnés pour ses menus plaisirs, mais sans fermer sa serfouette.

— C'est le reste de ma fortune, ajouta-t-il; mais je n'y ai point de regret, et je te serai reconnaissant, ami loup, si tu en fais le bon usage que tu m'as dit. »

Le loup y enfonça ses crocs, et l'emporta d'un trait vers sa tanière.

« Oh! que vous partez donc vite! reprit Trésor des Fèves. Oserais-je vous demander, messire loup, si je suis encore loin du monde où ma mère m'envoie?

— Tu y es depuis longtemps, répondit le loup en riant de travers, et tu y resterais bien mille ans sans voir autre chose que ce que tu as vu. »

Trésor des Fèves se remit alors en chemin, allégé de ses trois litrons, et cherchant toujours du regard les murailles de la ville, qui ne se montraient jamais. Il commençait à céder à la lassitude et à l'ennui, quand

des cris perçants, qui partaient d'un petit sentier détourné, réveillèrent son attention. Il courut au bruit.

« Qu'est-ce? dit-il la serfouette à la main, et qui a besoin de secours? Parlez, car je ne vous vois pas.

— C'est moi, monsieur Trésor des Fèves; c'est Fleur des Pois, répondit une petite voix pleine de douceur, qui vous prie de la délivrer de l'embarras où elle se trouve; il ne faut que vouloir, et il ne vous en coûtera guère.

— Eh! vraiment, madame, je n'ai point coutume de regarder à ce qu'il m'en coûtera pour obliger! Vous pouvez disposer de ma fortune et de mon bien, continua-t-il, à l'exception de ces trois litrons de fèves que je porte pendus à mon bâton, parce qu'ils ne m'appartiennent pas, mais à mon père et à ma mère, et que j'ai donné tout à l'heure ceux qui étaient miens à un vénérable hibou, à un saint homme de loup qui prêche comme un ermite, et à la plus intéressante des chevrettes de montagne. Il ne me reste pas une seule fève que j'aie licence de vous offrir.

— Vous vous moquez, reprit Fleur des Pois, un peu piquée. Qui vous parle de vos fèves, seigneur? Je n'ai que faire de vos fèves, grâce à Dieu; et on ne sait ce que

c'est dans mon office. Le service que je vous demande, c'est de mettre le doigt sur le bouton de ma calèche pour en relever la capote, sous laquelle je suis près d'étouffer.

— Je ne demanderais pas mieux, madame, s'écria Trésor des Fèves, si j'avais l'honneur de voir votre calèche; mais il n'y a pas ombre de calèche dans ce sentier,

qui me paraît d'ailleurs peu voyable aux équipages. Cependant je ne mettrai pas longtemps meshuy à la découvrir, car je vous entends de bien près.

— Eh quoi! dit-elle en s'éclatant de rire, vous ne voyez pas ma calèche! vous avez failli l'écraser en courant comme un étourdi! Elle est devant vous, aimable Trésor des Fèves, et il est facile de la reconnaître à son apparence élégante, qui a quelque chose de celle d'un pois chiche.

— Tellement l'apparence d'un pois chiche, rumina Trésor des Fèves en s'accroupetonnant, que je me serais

laissé prendre avant d'y voir autre chose qu'un pois chiche. »

Un coup d'œil suffit pourtant à Trésor des Fèves pour remarquer que c'était un fort gros pois chiche, plus rond qu'orange et plus jaune que citron, porté sur quatre petites roues d'or, et muni d'un joli portemanteau qui était fait d'une petite gousse de pois, verte et lustrée comme maroquin.

Il se hâta de mettre la main sur le bouton, et la porte s'ouvrit.

Fleur des Pois en jaillit comme une graine de balsamine, et tomba leste et joyeuse sur ses talons. Trésor des Fèves se releva émerveillé, car il n'avait jamais rien imaginé d'aussi beau que Fleur des Pois. C'était en effet le minois le plus accompli qu'un peintre puisse inventer : des yeux longs comme des amandes, violets comme des betteraves, aux regards pointus comme des alênes, et une bouche fine et moqueuse qui ne s'entr'ouvrait à demi que pour laisser voir des dents blanches comme albâtre et

luisantes comme émail. Sa robe courte, un peu bouffante, panachée de flammes roses, comme les fleurs qui viennent aux pois, parvenait à peine à moitié de ses jambes faites au tour, chaussées d'un bas de soie blanc aussi tendu que

si on y avait employé le cabestan, et terminées par des pieds si mignons, qu'on ne pouvait les voir sans envier le bonheur du cordonnier qui les avait de sa main emprisonnés dans le satin.

« De quoi t'étonnes-tu? » dit Fleur des Pois. — Ce qui prouve, par parenthèse, que Trésor-des Fèves n'avait pas l'air extrêmement spirituel dans ce moment-là.

Trésor des Fèves rougit, mais il se remit bientôt. « Je m'étonne, répondit-il modestement, qu'une aussi belle princesse, qui est à peu près de ma taille, ait pu tenir dans un pois chiche.

— Vous déprisez mal à propos ma calèche, Trésor des Fèves, reprit Fleur des Pois. On y voyage très-commodément quand elle est ouverte, et c'est par hasard que je n'y ai pas mon grand écuyer, mon aumônier, mon gouverneur, mon secrétaire des commandements, et deux ou

trois de mes femmes. J'aime à me promener seule, et ce caprice m'a valu l'accident qui m'est arrivé. Je ne sais si vous avez jamais rencontré en société le roi des Grillons, qui est fort reconnaissable à son masque noir et poli comme celui d'Arlequin, à deux cornes droites et mobiles,

et à certaine symphonie de mauvais goût dont il a coutume d'accompagner ses moindres paroles. Le roi des Grillons me faisait la grâce de m'aimer; il n'ignorait pas que ma minorité expire aujourd'hui, et qu'il est de l'usage des princesses de ma maison de prendre un mari à dix ans. Il s'est donc trouvé sur ma route, suivant l'usage, pour m'obséder du tintamarre infernal de ses carillonnantes déclarations, et je lui ai répondu, comme à l'ordinaire, en me bouchant les oreilles!

— O bonheur! dit Trésor des Fèves enchanté; vous n'épouserez pas le roi des Grillons?

— Je ne l'épouserai pas, répondit Fleur des Pois avec dignité. Mon choix était fait. — Je ne lui eus pas plutôt signifié ma résolution, que l'odieux Cri-Cri (c'est le nom de ce monarque) s'élança d'un bond sur ma voiture, comme s'il avait voulu la dévorer, et qu'il en fit brutalement tomber la capote. — Marie-toi maintenant, me dit-il, impertinente mijaurée! marie-toi, si tu peux, et si jamais mari vient te chercher dans cet équipage! Quant à moi, je ne fais pas plus de cas de ton royaume et de ta main que d'un pois chiche!

— Si vous pouviez me dire en quel trou le roi des Grillons s'est caché, s'écria Trésor des Fèves furieux, je l'aurais bientôt déterré avec ma serfouette, et je l'amènerais pieds et poings liés, princesse, à votre discrétion. — Je comprends cependant son désespoir, ajouta-t-il en laissant tomber son front sur sa main. — Mais ne pensez-

vous pas qu'il faut que je vous accompagne jusque dans vos États, pour vous mettre à l'abri de ses poursuites?

— Il le faudrait en effet, magnanime Trésor des Fèves, si j'étais loin de ma frontière; mais voilà un champ de pois musqué où je ne compte que des sujets fidèles, et dont l'approche est interdite à mon ennemi. » Ainsi parlant, elle frappa la terre du pied, et tomba suspendue des deux bras à deux tiges penchantes qui s'inclinèrent et se relevèrent sous elle, en semant ses cheveux des débris de leurs fleurs parfumées.

Pendant que Trésor des Fèves se complaisait à la regarder, et je vous réponds que j'y aurais pris plaisir

moi-même, elle le fixait des traits acérés de ses yeux, et le liait des petits plis de son sourire, tellement qu'il aurait voulu mourir dans la joie de la voir ainsi, et qu'il y serait peut-être encore si elle ne l'avait averti.

« C'est trop vous avoir retenu, lui dit-elle, car je sais que le commerce des fèves est fort affaireux par le temps qui court; mais ma calèche, ou plutôt la vôtre, vous fera regagner les moments perdus. Ne m'offensez pas, je vous prie, du refus d'un si mince cadeau. J'ai des millions de calèches pareilles dans les greniers du château; et quand j'en veux une nouvelle, je la trie sur le volet au milieu d'une poignée, et je donne le reste aux souris.

— Le moindre des bienfaits de Votre Altesse ferait la gloire et le bonheur de ma vie, répondit Trésor des Fèves; mais elle ne pense pas que je suis encore chargé de provisions. Or, je conçois à merveille, si bien mesurées que soient mes fèves, qu'il y aurait moyen de faire entrer assez commodément votre calèche dans un de mes litrons; mais mes litrons dans votre calèche, c'est une chose impossible.

— Essaie, dit Fleur des Pois en riant et en se balançant à ses fleurs; essaie, et ne t'émerveilles pas de tout, comme un enfant qui n'a rien vu. » En effet, Trésor des Fèves n'éprouva aucune difficulté à placer les trois litrons dans la caisse de la voiture; elle en aurait contenu trente et davantage. Il fut un peu mortifié.

« Je suis prêt à partir, madame, reprit-il en se plaçant lui-même sur un coussin bien rembourré dont l'ampleur

lui permettait de s'accommoder fort agréablement dans toutes les positions, jusqu'à s'y coucher tout du long s'il lui en avait pris envie. Je dois à la tendresse de mes parents de ne pas leur laisser d'inquiétude sur ce que je suis devenu à notre première séparation, et je n'attends plus que votre cocher qui s'est enfui épouvanté, sans doute à l'incartade grossière du roi des Grillons, en reconduisant l'attelage et en emportant les brancards. Alors j'abandonnerai ces lieux avec l'éternel regret de vous avoir vue sans espérer de vous revoir.

— Bon ! repartit Fleur des Pois, sans avoir l'air de prendre garde à cette dernière partie du discours de Trésor des Fèves, qui tirait fort à conséquence ; bon ! ma calèche n'a ni cocher, ni brancards, ni attelage : elle marche à la vapeur, et il n'y a pas d'heure où elle ne fasse aisément cinquante mille lieues. Je te demande si tu seras en peine de retourner chez toi quand cela te conviendra. Il suffira que tu retiennes bien le geste et le mot dont je me servirai pour la mettre en route. — Le portemanteau contient différents objets qui peuvent te servir en voyage et qui t'appartiennent sans réserve. En l'ouvrant à la manière dont tu ouvrirais une gousse de pois verts, tu y trouveras trois écrins de la forme et de la juste grosseur d'un pois, suspendus chacun d'un fil léger qui les soutient dans leur étui comme des pois en cosse, de telle façon qu'ils ne puissent se heurter dommageablement dans les déménagements et le transport : c'est un travail merveil-

leux. Ils céderont à la pression de ton doigt comme le soufflet de ma calèche, et tu n'auras plus qu'à en semer le contenu en terre dans un trou fait à la pointe de ta serfouette, pour voir poindre, tresir, éclore tout ce que tu auras souhaité. N'est-ce pas miracle, cela? Retiens bien seulement que, le troisième épuisé, il ne me reste rien à t'offrir, car je n'ai à moi que trois pois verts, comme tu n'avais que trois litrons de fèves, et la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Es-tu disposé à te mettre en route maintenant? »

Sur le signe affirmatif de Trésor des Fèves, qui ne se

sentait pas la force de parler, Fleur des Pois fit claquer le pouce de sa main droite contre le doigt du milieu, en criant : « Partez, pois chiche! »

Et le pois chiche était à plus de quinze cents kilomètres du champ musqué de Fleur des Pois, que les yeux de Trésor des Fèves la cherchaient encore inutilement. « Hélas! » dit-il.

C'est que ce serait faire tort à la célérité du pois chiche que de dire qu'il parcourait l'espace avec la célérité d'une balle d'arquebuse. Les bois, les villes, les montagnes, les mers disparaissaient incomparablement plus vite sur son passage que les ombres chinoises de Séraphin sous la baguette du fameux magicien Rotomago. Les horizons les plus lointains se dessinaient à peine dans une immense profondeur, qu'ils s'étaient précipités sur le pois chiche, et que Trésor des Fèves se serait efforcé en vain de les retrouver derrière lui. Pendant qu'il se retournait, crac, ils n'y étaient plus.

Enfin il avait plusieurs fois repris l'avance sur le soleil; plusieurs fois il l'avait rejoint au retour pour le devancer encore, dans de brusques alternatives de jour et de nuit, quand Trésor des Fèves se douta qu'il avait laissé de côté la ville qu'il allait voir, et le marché où il portait vendre ses litrons.

« Les ressorts de cette voiture sont un peu gais, imagina-t-il soudain; car on n'oublie pas qu'il était doué d'un esprit très-subtil. Elle est partie à l'étourdie avant que Fleur des Pois eût achevé de s'expliquer sur ma destination, et il n'y a pas de raison pour que ce voyage finisse dans tous les siècles des siècles, cette aimable

princesse, qui est assez évaporée, comme le comporte sa jeunesse, ayant bien pensé à me dire en quelle sorte on mettait sa calèche en route, mais non pas ce qu'il fallait faire pour l'arrêter. »

Effectivement Trésor des Fèves s'était servi sans succès de toutes les interjections malsonnantes qu'il eût jamais recueillies, pudeur gardée, de la bouche blasphématoire des voiturins et des muletiers, gens de pauvre éducation et de méchant langage.

La diantre de calèche allait toujours, elle n'allait que de plus belle; et, pendant qu'il fouillait dans sa mémoire pour varier ses apostrophes de plus d'euphémismes que n'en pourrait enseigner la rhétorique, madame la calèche coupait des latitudes à la course, et passait sur le ventre de dix royaumes, qui n'en pouvaient mais.

« Le diable t'emporte, chienne de calèche! » s'écriait Trésor des Fèves; et le diable obéissant ne manquait pas d'emporter la calèche des tropiques aux pôles, ou des pôles aux tropiques, et de la ramener par tous les cercles de la sphère, sans égard au changement insalubre des températures. Il y avait de quoi rôtir ou se morfondre avant peu, si Trésor des Fèves n'avait été doué, ainsi que nous l'avons dit souvent, d'une admirable intelligence.

« Voire, dit-il en lui-même, puisque Fleur des Pois l'a lancée à travers le monde, en lui disant : Partez, pois

chiche!... on l'arrêterait peut-être en lui disant le contraire. » Cela était extrêmement logique.

« Arrêtez, pois chiche ! » cria Trésor des Fèves en faisant claquer le pouce de sa main droite contre le doigt du milieu, comme il l'avait vu faire à Fleur des Pois.

Voyez si une académie tout entière aurait aussi bien trouvé! Le pois chiche s'arrêta si juste, que vous ne l'auriez pas mieux arrêté, en le fichant sur terre avec un clou. Il ne bougea.

Trésor des Fèves descendit de son équipage, le ramassa précieusement, et le laissa couler dans une bougette de cuir qu'il avait à sa ceinture pour y serrer les échantillons de ses fèves, mais après en avoir retiré le porte-manteau.

L'endroit où la calèche de Trésor des Fèves s'était ainsi butée à son ordre n'est pas décrit par les voyageurs. Bruce le place aux sources du Nil, M. Douville au Congo, et M. Caillé à Tombouctou. C'était une plaine sans bornes, si sèche, si rocailleuse et si sauvage, qu'il n'y avait pas un buisson sous lequel gîter, ni une mousse du désert pour reposer sa tête endormie, ni une feuille nourricière ou rafraîchissante pour apaiser la faim et la soif. Trésor des Fèves ne s'inquiéta point. Il fendit proprement de l'ongle son porte-manteau, et il en détacha un des trois petits écrins dont Fleur des Pois lui avait fait la description.

Ensuite, il l'ouvrit comme il avait fait de la calèche, et semant son contenu en terre, à la pointe de la serfouette :

« Il en arrivera ce qu'il pourra, dit-il, mais j'aurais grand besoin d'un pavillon pour me couvrir cette nuit, ne fût-il que d'une plante de pois en fleurs ; d'un petit régal pour me nourrir, ne fût-il que d'une purée de pois au sucre ; et d'un lit pour me coucher, ne fût-il que d'une plume de colibri. Aussi bien, je ne saurais revoir mes parents d'aujourd'hui, tant je me sens pressé d'appétit, et courbatu de la fatigue du voyage.

Trésor des Fèves n'avait pas fini de parler, qu'il vit sourdre du sable un superbe pavillon en forme de plante

de pois, qui monta, grandit, s'épanouit au loin, s'appuya, d'espace en espace, sur dix échalas d'or, se répandit de toutes parts en gracieuses tentures de feuillage, parsemées de fleurs de pois, et s'arrondit en arcades innombrables, dont chacune supportait à la clef de son cintre un riche lustre de cristal chargé de bougies musquées. Tout le fond des arcades était garni de glaces de Venise, d'une hauteur démesurée, qui n'avaient pas le moindre défaut, et qui réfléchissaient les lumières à éblouir d'une lieue la vue d'un aigle de sept ans.

Sous les pieds de Trésor des Fèves, une feuille de pois, tombée d'accident de la voûte, s'élargit en magnifique tapis diapré de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et d'une multitude d'autres. Bien plus, ce tapis était bordé de guéridons de bois d'aloès et de sandal, qui semblaient près de s'affaisser sous le poids des pâtisseries et des confitures, ou sur lesquels des fruits glacés au marasquin cernaient également dans leurs coupes de porcelaine surdorée une bonne jatte de purée de petits pois au sucre, marbrée à sa surface de raisins de Corinthe noirs comme le jais, de vertes pistaches, de dragées de coriandre et de tranches d'ananas.

Au milieu de toutes ces pompes, Trésor des Fèves ne fut cependant pas en peine de reconnaître son lit, c'est-à-dire la plume de colibri qu'il avait souhaitée, et qui scintillait dans un coin, comme une escarboucle tombée de la couronne du grand Mogol, quoiqu'elle fût si petite, qu'on

l'aurait cachée d'un grain de mil. Trésor des Fèves pensa

d'abord que ce sommier répondait peu au reste des commodités du pavillon ; mais, à mesure qu'il regardait la

plume de colibri, elle se mit à foisonner tellement qu'il eut bientôt des plumes de colibri à la hauteur de la main, couchette de molles topazes, de flexibles saphirs et d'opales élastiques où un papillon aurait enfoncé en s'y posant : « Assez, dit Trésor des Fèves, assez, plume de colibri ! je dormirai trop bien comme cela. »

Que notre voyageur ait fait fête à son banquet, et qu'il

eût hâte de se reposer, cela n'a pas besoin d'être dit. L'amour lui trottait bien un peu dans la tête ; mais douze ans ne sont pas l'âge où l'amour ôte le sommeil, et Fleur des Pois, à peine vue, n'avait laissé à sa pensée que l'impression d'un rêve charmant, dont le sommeil seul pouvait lui rendre l'illusion. Raison de plus pour dormir, s'il vous en souvient comme à moi. Toutefois, Trésor des Fèves était trop prudent pour s'abandonner à cette joie

paresseuse avant de s'être assuré de l'extérieur de son pavillon, dont l'éclat suffisait pour attirer de fort loin les voleurs et les gens du roi. Il y en a en tous pays. Il sortit donc de l'enceinte magique, la serfouette ouverte à la main, comme d'habitude, pour faire le tour de sa tente, et aviser au bon état de son campement.

Aussitôt qu'il fut parvenu à son extrême frontière (c'était un petit ravin creusé par les eaux, et que la biquette aurait franchi sans façon), Trésor des Fèves s'arrêta, transi du frisson d'un homme de cœur ; car le vrai courage a des terreurs communes à notre pauvre humanité, et ne s'affermit en lui-même que par réflexion. Il y avait, ma foi, de quoi réfléchir au spectacle dont je parle !

C'était un front de bataille où reluisaient dans l'obscurité d'une nuit sans étoiles deux cents yeux ardents et immobiles, au-devant desquels couraient sans relâche de la droite à la gauche, de la gauche à la droite et sur les

flancs, deux yeux perçants et obliques dont l'expression indiquait assez la ronde d'un général fort actif. Trésor des Fèves ne connaissait ni Lavater, ni Gall, ni Spurzheim; il n'était pas de la Société phrénologique, mais il avait l'instinct de simple nature qui instruit tous les êtres créés à discerner de loin la physionomie d'un ennemi; et il n'eut pas regardé un moment le commandant en chef de cette louvetaille affamée, sans reconnaître en lui le loup couard et patelin qui lui avait adroitement escroqué, sous couleur de philosophie et de vertu, le dernier de ses litrons.

« Messire loup, dit Trésor des Fèves, n'a pas perdu de temps pour rassembler son bercail et le mettre à ma poursuite ! Mais par quel mystère ont-ils pu me rejoindre, tous tant qu'ils sont, si ces vauriens de loups n'ont aussi voyagé en pois chiche ? — C'est probablement, reprit-il en soupirant, que les secrets de la science ne sont pas inconnus des méchants ; et je n'oserais jurer, quand j'y pense, que ce ne sont pas eux qui les ont inventés pour mieux enseigner les bonnes créatures dans leurs détestables machinations. »

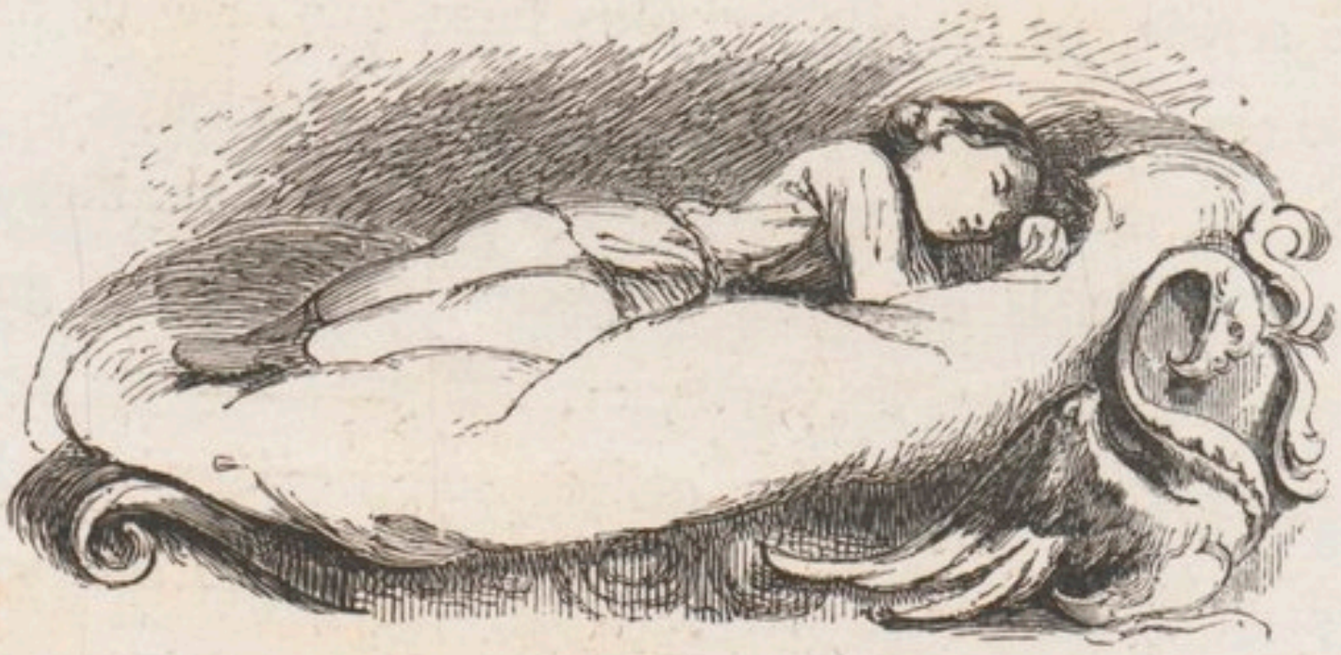
Trésor des Fèves était réservé dans ses entreprises, mais soudain dans ses résolutions; il exhiba donc hâtivement de sa bougette le portemanteau qu'il y avait glissé à côté de sa calèche; il en détacha le second de ses petits pois, l'ouvrit comme il avait fait le premier et la calèche, et sema son contenu en terre, à la pointe de la serfouette.

« Il en arrivera ce qu'il pourra, dit-il; mais j'aurais grand besoin cette nuit d'une muraille solide, ne fût-elle pas plus épaisse que celle de la chaumine, et d'une claie bien serrée, ne fût-elle pas plus forte que celle de mes échaliers, pour me défendre de messieurs les loups. »

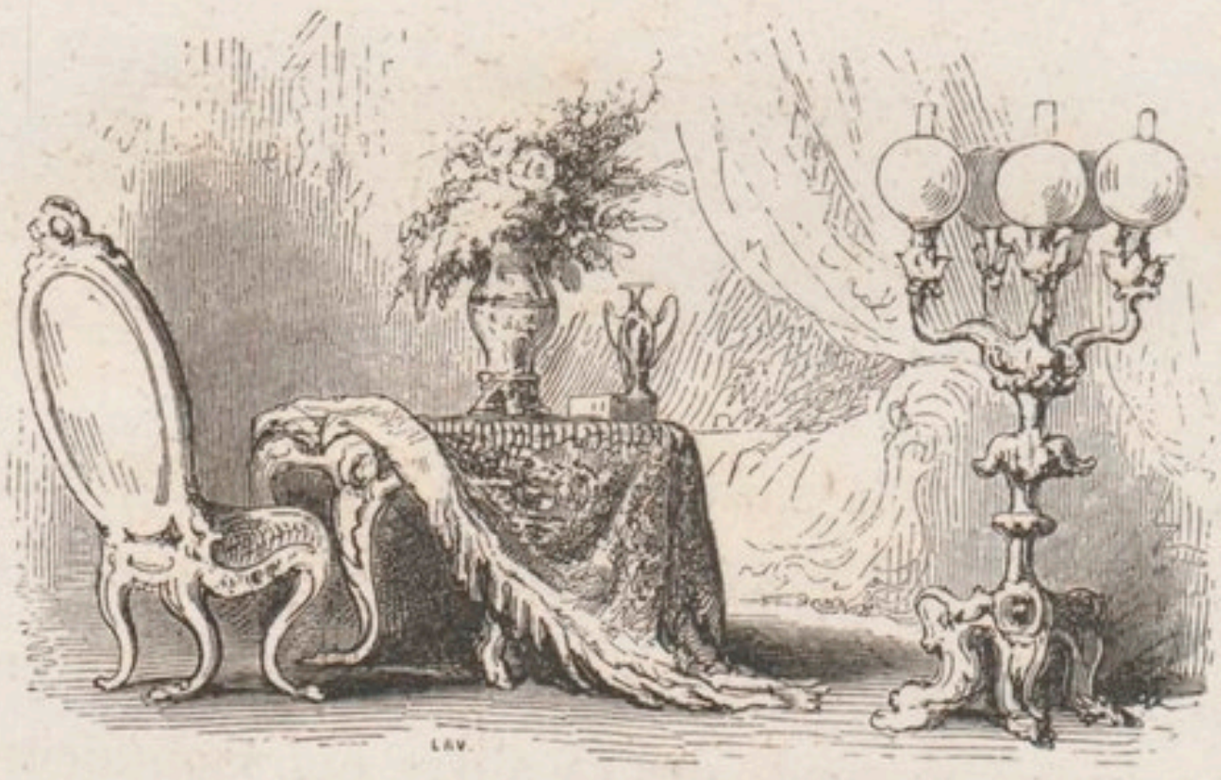
Et des murailles se dressèrent, non pas murailles de chaumine, mais murailles de palais; et des claies germèrent devant tous les portiques, non pas claies en façon d'échaliers, mais hautes grilles seigneuriales d'acier bleu, à flèches et buissons dorés, où loup, ni blaireau, ni renard n'aurait passé sans se meurtrir ou se navrer la fine pointe de son museau. Au point où en était alors la stratégie des loups, l'armée des loups n'y avait que faire. Après avoir tenté quelques pointes, elle se retira en mauvais ordre.

Tranquille sur la suite de cet événement, Trésor des Fèves regagna son pavillon; mais ce fut cette fois sur des parvis de marbre, à travers des péristyles illuminés comme pour une noce, des escaliers qui montaient toujours et des galeries sans fin. Il fut tout aise de retrouver son pavillon de fleurs de pois au cœur d'un grand jardin verdoyant et florissant qu'il ne se connaissait pas, et son

lit de plume de colibri, où je suppose qu'il dormit plus heureux qu'un roi. On sait que je n'exagère jamais.

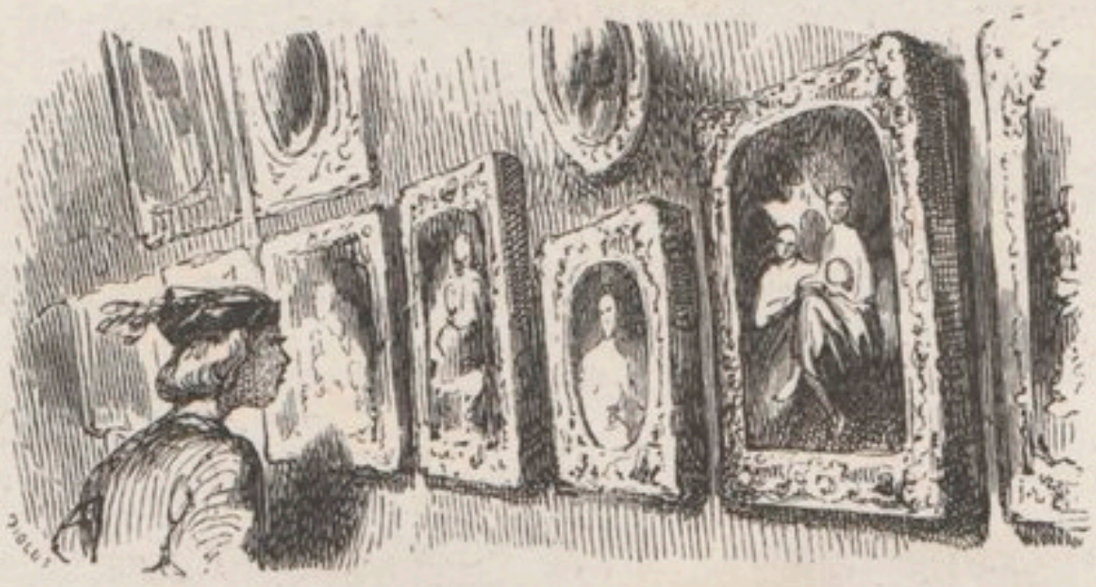


Son premier soin du lendemain fut de visiter la somptueuse demeure qu'il s'était trouvée dans un petit pois,



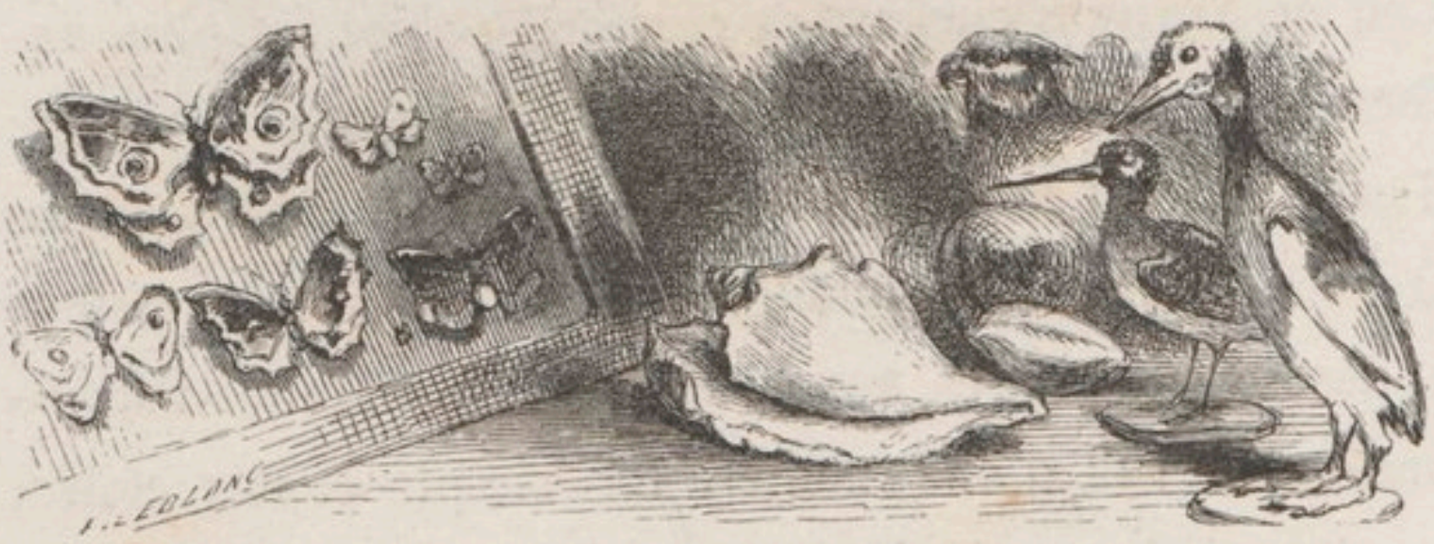
et dont les moindres beautés le remplirent d'étonnement; car l'ameublement répondait très-bien à la bonne mine

du dehors. Il examina en détail son musée de tableaux,



son cabinet des antiques, son casier de médailles, ses in-

sectes, ses coquillages, sa bibliothèque, délicieuses mer-



veilles encore nouvelles pour lui. Ses livres le charmèrent

surtout par le goût délicat qui avait présidé à leur choix. Ce qu'il y a de plus exquis dans la littérature et de plus utile dans les sciences humaines s'y trouvait rassemblé pour le plaisir et l'instruction d'une longue vie, comme les Aventures de l'ingénieux don Quichotte de la Manche,

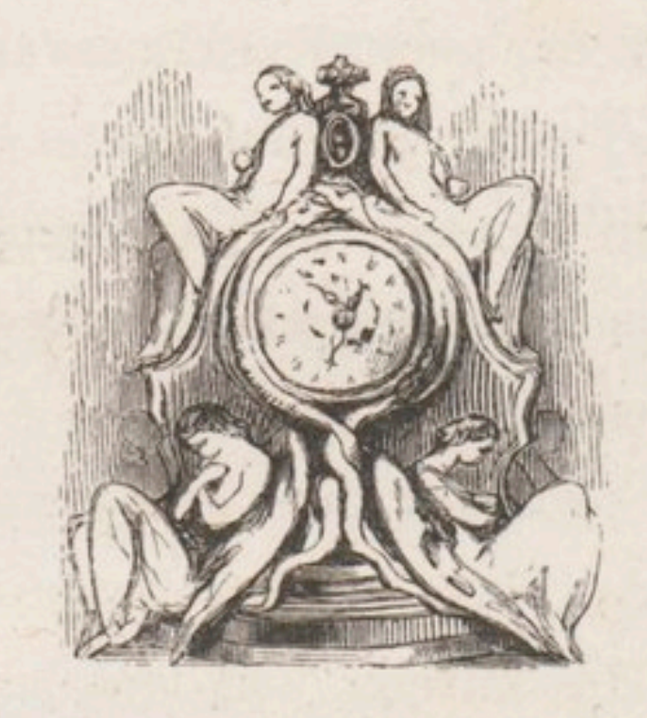
les chefs-d'œuvre de la *Bibliothèque bleue*, de la fameuse édition de madame Oudot; des Contes des fées de toute sorte, avec de belles images en taille-douce; une collection de Voyages curieux et récréatifs, dont les plus authentiques étaient déjà ceux de Robinson et de Gulliver; d'excellents Almanachs pleins d'anecdotes divertissantes et de renseignements infaillibles sur les phases de la lune et les jours propres aux semailles; des Traités innombrables, écrits d'une manière fort simple et fort claire, sur l'agriculture, le jardinage, la pêche à la ligne, la chasse au filet, et l'art d'apprivoiser les rossignols; tout

ce qu'on peut désirer enfin quand on est parvenu à connaître ce que valent les livres de l'homme et son esprit : il n'y avait d'ailleurs point d'autres savants, point d'autres philosophes, point d'autres poëtes, par la raison incontestable que tout savoir, toute philosophie, toute poésie, sont là ou ne seront jamais nulle part : c'est moi qui vous en réponds.

Pendant qu'il procédait ainsi à l'inventaire de ses richesses, Trésor des Fèves se sentit frappé du reflet de son image dans un des miroirs dont tous les salons étaient ornés. Si la glace n'était menteuse, il devait avoir grandi, ô prodige! de plus de trois pieds depuis la veille; et la

moustache brune qui ombrageait sa lèvre supérieure annonçait distinctement en effet qu'il commençait à passer

d'une adolescence robuste à une jeunesse virile. Ce phénomène le travaillait un peu, quand une riche pendule,



placée entre deux trumeaux, lui permit de l'éclaircir à son grand regret : une des aiguilles marquait le quantième des années, et Trésor des Fèves s'aperçut, à n'en pas douter, qu'il avait réellement vieilli de six ans.

« Six ans! s'écria-t-il, malheur à moi! Mes pauvres parents sont morts de vieillesse et peut-être de besoin! Peut-être, hélas! sont-ils morts de la douleur de ma perte! et qu'auront-ils pensé, en mourant, de mon cruel abandon ou de ma pitoyable infortune? Je comprends, calèche maudite, que tu fasses bien du chemin, car tu dévores bien des jours dans tes minutes! Partez donc, partez donc, pois chiche! continua-t-il en tirant le pois chiche de sa bougette, et en le lançant par la fenêtre. Allez si loin, damné de pois chiche, que l'on ne vous revoie jamais! » Aussi n'a-t-on jamais revu, à ma connaissance, de pois chiche en façon de chaise de poste qui fît cinquante lieues à l'heure.

Trésor des Fèves descendit ses degrés de marbre plus triste qu'il n'avait jamais fait l'échelle du grenier aux fèves. Il sortit du palais sans le voir; il chemina dans ces plaines incultes, sans prendre garde si les loups n'y avaient pas insolemment bivouaqué pour le menacer d'un blocus. Il rêvait en marchant, se frappait le front de la main, et pleurait quelquefois.

« Et qu'aurais-je à souhaiter, maintenant que mes parents n'existent plus? dit-il en tournant machinalement son porte manteau entre ses doigts..... maintenant que Fleur des Pois est depuis six ans mariée? car c'était le jour où je l'ai vue qu'expirait sa dixième année, et cette époque est celle du mariage des princesses de sa maison!

D'ailleurs son choix était fait. — Que m'importe le monde entier, le monde qui ne se composait pour moi que d'une chaumine et d'un champ de fèves que vous ne me rendrez jamais, petit pois vert, ajouta-t-il en le détachant de sa gousse, car les jours si doux de l'enfance ne se renouvellent plus. Allez, petit pois vert, allez où Dieu vous portera, et produisez ce que vous devez produire à la gloire de votre maîtresse, puisque c'en est fait de mes vieux parents, de la chaumine, du champ de fèves et de Fleur des Pois! Allez, petit pois vert, allez bien loin! »

Et il le lança de si grande force, que le petit pois vert aurait facilement rattrapé le gros pois chiche, si cela avait été de sa nature. — Après quoi, Trésor des Fèves tomba par terre d'accablement et de douleur.

Quand il se releva, tout l'aspect de la plaine était changé. C'était jusqu'à l'horizon une mer sans bornes de

brune ou de riante verdure, sur laquelle se roulaient comme des flots confus, au petit souffle des brises, de blanches fleurs à la carène de bateau et aux ailes de papillon, lavées de violet comme celle des fèves, ou de rose comme celle des pois; et quand le vent courbait ensemble tous leurs fronts ondoyants, toutes ces nuances se confondaient dans une nuance inconnue, qui était plus belle mille fois que celle des plus beaux parterres.

Trésor des Fèves s'élança, car il avait tout revu, le champ agrandi, la chaumine embellie, son père et sa mère vivants, et qui accouraient au-devant de lui, bien qu'un peu cassés, de toute la force de leurs jambes, pour lui apprendre comment, depuis le jour de son départ, ils n'avaient jamais manqué de recevoir de ses nouvelles tous les soirs, avec quelques

gracieusetés qui ameilleuraient leur vie, et de bonnes espérances de retour qui les avaient sauvés de mourir.

Trésor des Fèves, après les avoir tendrement embras-

sés, leur donna ses bras pour l'accompagner à son palais.

A mesure qu'ils en approchaient, le vieux et la vieille s'ébahissaient de plus en plus, et Trésor des Fèves aurait craint de troubler leur joie. Il ne put cependant s'empêcher de dire en soupirant :

« Ah! si vous aviez vu Fleur des Pois! Mais il y a six ans qu'elle est mariée!

— Et que je suis mariée avec toi, dit Fleur des Pois en ouvrant la grille à deux battants? Mon choix était fait

alors, t'en souvient-il? Entrez ici, continua-t-elle en baisant le vieux et la vieille, qui ne pouvaient se lasser de l'admirer, car elle était aussi grandie de six ans, et l'histoire indique par là qu'elle en avait seize; entrez ici chez votre fils : c'est un pays d'âme et d'imagination où l'on ne vieillit plus et où l'on ne meurt pas. »

Il était difficile d'apprendre une meilleure nouvelle à ces pauvres gens.

Les fêtes du mariage s'accomplirent dans toute la splendeur requise entre de si grands personnages, et leur ménage ne cessa jamais d'être un parfait exemple d'amour, de constance et de bonheur.

C'est ainsi que finissent les contes de fées.

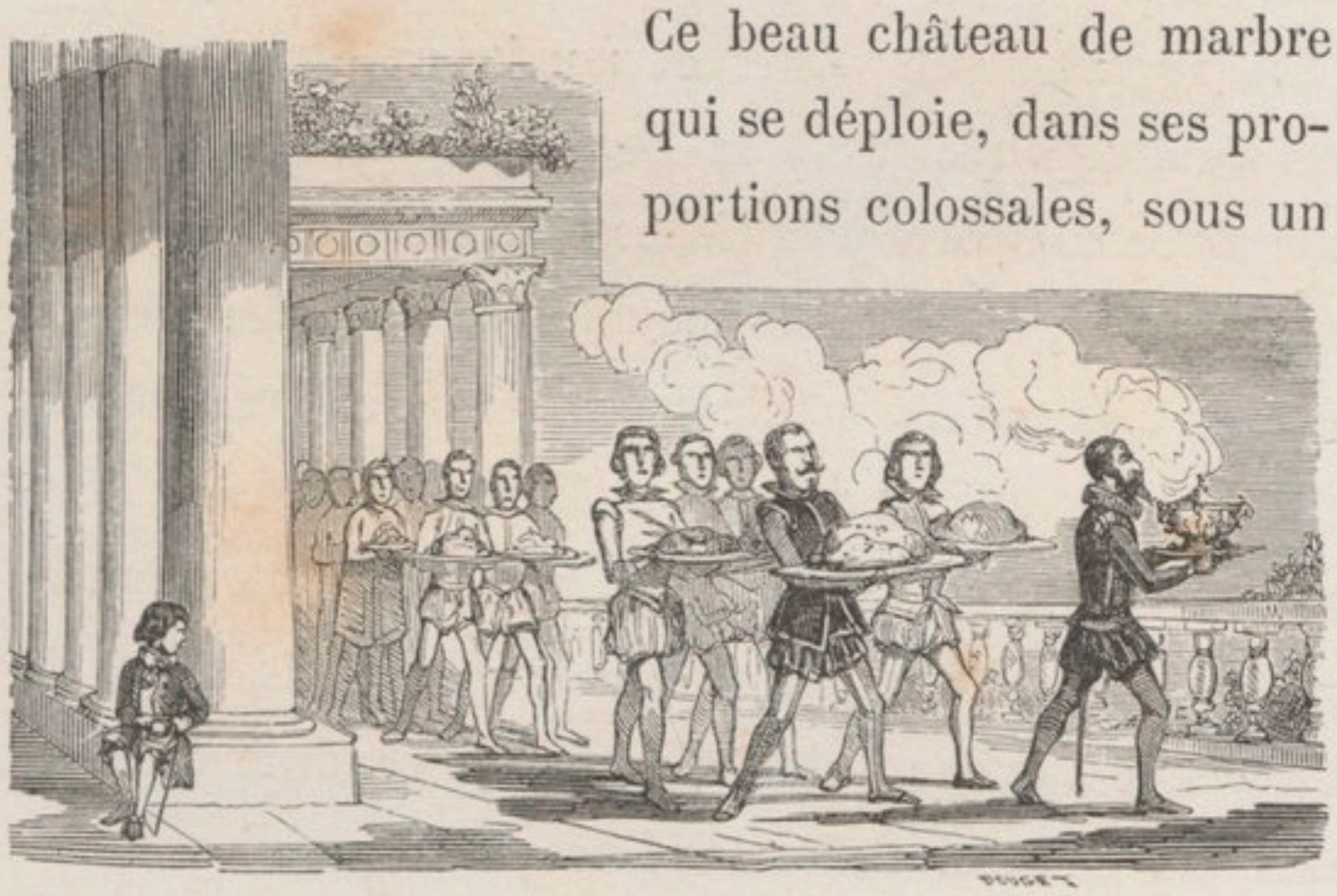
CHARLES NODIER.

AVENTURES MERVEILLEUSES ET TOUCHANTES

DU

PRINCE CHÈNEVIS ET DE SA JEUNE SŒUR

Ce beau château de marbre qui se déploie, dans ses proportions colossales, sous un



ciel chaud et azuré, et qui s'élève majestueusement au milieu d'un lac tranquille, est la résidence du prince Orfano-Orfana. Les douze gradins au sommet desquels il apparaît sont couverts de platanes toujours verts, de citronniers et d'orangers couleur d'or, de pins et de peupliers; le dernier de tous les gradins est planté de rosiers de Messine qui répandent au loin, quand le vent les agite le soir, une odeur vivifiante et suave. Bâti sur l'une des îles Borromées par les ancêtres du prince Orfano-Orfana, qui avaient été autrefois les plus puissants seigneurs du Piémont, ce château fut surnommé, à cause de sa rare magnificence, la *Perle* du lac Majeur.

Vous savez que le lac Majeur est à l'entrée de l'Italie occidentale, dans les États du roi de Sardaigne, au centre d'une fertile et riante plaine. On l'aperçoit de l'autre côté des Alpes, immédiatement après avoir quitté les frontières de la Savoie.

Les appartements vastes et nombreux de ce château sans égal répondaient à sa beauté extérieure. Rien ne pourrait se comparer à la richesse de ses tapis brodés en Perse, à l'élégance de ses meubles en bois des Indes, à l'éclat et à la variété infinie de ses dorures. Les tableaux qui l'ornaient étaient dus aux meilleurs peintres de l'Italie. Enfin, il était si remarquable, que le roi Victor-Emmanuel de Savoie dit un jour à l'un de ses courtisans : « En vérité, si je n'étais roi de Sardaigne, je voudrais être seigneur du château Orfano-Orfana. » Un pareil souhait,

formé par un souverain justement célèbre dans l'histoire, aurait pu nous dispenser de tout autre éloge.

Le maître de ce splendide château, le prince Orfano-Orfana, n'avait pas seulement le bonheur de joindre à une grande fortune un pouvoir fort étendu sur ses vassaux, il jouissait encore du bonheur mille fois plus doux de posséder une femme digne de lui et deux enfants charmants.

Le premier, l'aîné, reçut en naissant le nom de Léopold-Léopoldini; la jeune fille s'appelait Olympe comme sa mère. On vous dira bientôt à quelle occasion Léopold-Léopoldini fut décoré du surnom bizarre de *prince Chè-*

nevis, surnom qu'il tint à honneur de porter et que nous lui avons religieusement conservé dans cette histoire dont il est le héros. Olympe avait sept ans; elle était rose et

blonde, vive, pimpante, gracieuse, mignonne, montrant ses blanches petites dents de souris quand elle riait, et elle riait toujours; elle riait comme elle respirait. Sur son front développé et dessiné en diadème, dans ses yeux agités et bleus comme les eaux pures du lac Majeur, on lisait la finesse, l'esprit, la gaieté, mais aussi, car il faut faire d'elle un portrait exact, la fierté dédaigneuse de sa race. Ses lèvres pincées exprimaient le mépris, pour peu qu'on blessât, même involontairement, son amour-propre. Quand elle cessait d'être une bonne petite fille, elle prenait aussitôt des airs de reine. Simple avec ses égales,

elle affectait les manières superbes avec les petites villageoises qu'elle rencontrait sur son chemin, quoique celles-ci ne manquassent jamais de lui offrir des fleurs et de lui tirer leurs plus belles révérences. L'âge devait exagérer ses défauts si une bonne éducation donnée à temps et avec prudence ne venait faire triompher ses heureuses qualités.

Son frère Léopold-Léopoldini, mais que nous appellerons le prince Chènevis, était plus âgé qu'elle d'un an ;

il était par conséquent dans sa huitième année. Figurez-vous un gentil garçon vêtu d'un élégant habit de velours bleu tendre comme en portaient alors les marquis et les personnes de cour, d'une fine culotte de satin chamois, touffue de rubans aux genoux ; caressant de son menton,

frais comme une pomme d'api, du linge plissé et brodé divinement; portant l'épée au côté : une épée d'acier les jours ordinaires, une épée de nacre et d'or les jours de fête.

Il ressemblait beaucoup à sa sœur. Il était blond, d'une blancheur charmante, et finement coloré comme elle. Il possédait sa gentillesse, sa grâce, sa pétulance et son enjouement. Mais là s'arrêtait l'analogie. Le petit prince Chènevis montrait de la dignité, autant du moins qu'on en a à son âge, et non de la morgue quand il se trouvait en compagnie des enfants de son rang; et il se conduisait avec une bonté vraie, simple, naturelle, lorsque le hasard le mettait en rapport avec les fils des bateliers du lac Ma-

jeur et ceux des jardiniers et des vignerons de la vallée. Aussi l'aimaient-ils beaucoup.

Cette bonté du petit prince Chènevis ne se bornait pas uniquement à ses semblables ; elle s'étendait, par l'effet de son caractère généreux, aux êtres que l'homme n'a pas l'habitude — et c'est là une grande faute quand ce n'est pas un crime — de traiter avec douceur. Le prince Chènevis ne comprenait pas qu'on fît du mal aux animaux, qui sont comme nous l'œuvre d'un créateur intelligent, juste et bon ; qu'on traitât sans pitié le chien qui garde le troupeau ou défend la ferme, le cheval qui traîne péniblement la voiture, l'âne patient et docile qui porte au marché le produit de nos champs, le chat chargé d'empêcher les souris de dévorer la moisson, l'oiseau qui égaye par son chant la solitude de la maison. Il se disait avec un bon sens parfait que, puisque l'homme s'est donné le droit de commander aux animaux, de leur ravir leur liberté, il s'est imposé aussi le devoir de les abriter, de les nourrir et de remplacer à quelque degré le Créateur, qui ne les laisse manquer de rien dans leur état d'indépendance.

Comme le château Orfano-Orfana était situé sur les frontières de l'Italie, il était constamment visité en passant par ces troupes de montreurs de curiosités, de comédiens ambulants aux haillons pittoresques, de saltimbanques, venus de Bergame et de Milan pour aller chercher fortune en France. Ces bohémiens basanés et spirituels ne recevaient pas toujours un accueil royal de la part des domestiques. Mais s'ils avaient le bonheur d'être aperçus par le petit prince Chènevis, ils évitaient les affronts du

balai et les coups de fourche. Il les laissait entrer, et il prenait un plaisir très-vif à leurs exercices. Il aimait surtout à voir les tours qu'ils enseignent aux animaux, dont l'adresse les fait vivre. Il cherchait à savoir comment ils obtiennent d'un chien qu'il joue aux cartes ou aux dominos, d'un singe qu'il valse en mesure au son de

la musique, d'un oiseau qu'il imite le mort. Pour quelques pièces de menue monnaie, il apprenait d'eux ces secrets qui ne sont après tout que l'art de tirer parti, à l'aide de beaucoup de patience, de l'instinct des animaux, instinct perfectible à l'infini. Il augmentait en lui de plus en plus l'affection raisonnée qu'il leur portait, par la vue de ces exercices pleins d'utiles enseignements.

Croirait-on qu'on se moquait au château de cette généreuse sollicitude du prince Chènevis pour les animaux? Son père et sa mère, qui étaient bons, ne l'en blâmaient pas; mais les femmes de chambre, race moqueuse, les valets et les domestiques, le raillaient sans pitié, et se faisaient un malin plaisir de tourmenter ses protégés, afin de le tourmenter lui-même. Ils avaient toujours un prétexte pour oublier de donner du foin aux chevaux, du son à l'âne, de mettre du chènevis dans la volière. C'est dans le but de rendre tout à fait ridicule le bon petit prince Léopold-Léopoldini qu'ils l'avaient surnommé, faisant allusion aux soins de toutes sortes qu'il avait pour les bêtes, le prince Chènevis, nom, comme vous savez, d'une grosse graine dont se nourrissent beaucoup d'oiseaux.

Telle est l'origine fort simple, fort claire, du surnom qu'il avait reçu.

Le plus méchant parmi ces domestiques railleurs était un valet de pied, nommé Rol, créature basse et cruelle. Il appartenait aux montagnes du Tyrol, d'où viennent la plupart des domestiques qu'on emploie en Italie et particulièrement dans les États du Piémont. Rol, comme s'il eût porté son cœur sur son visage, était d'une laideur malheureuse. Il cachait la moitié de son visage refrogné sous une chevelure épaisse, inculte et rouge. Son nez, qui relevait horriblement, s'enfonçait en s'aplatissant entre ses deux yeux, qui étaient d'une nuance verte,

picotée circulairement de points noirs, ainsi que les ont les couleuvres. Sa bouche, grande et courbée en demi-lune comme l'ouverture d'un four, laissait voir six dents de sanglier. Des milliers de taches de rousseur tigraient

la peau de son visage, qui ressemblait, par ses inégalités, son teint et une certaine mousse fauve qui lui tenait lieu de barbe, à une pêche de l'arrière-saison, mûrie par la pluie. La grosseur informe de son corps le faisait paraître petit. Les excès lui avaient donné de l'embonpoint à défaut de santé; il prenait sa brutalité pour de la force, et sa force pour du courage. Rol n'était jamais si heureux que lorsqu'il pouvait briser sa cravache sur le dos d'un cheval, casser son épais bâton de cornouiller sur la tête du pauvre âne, ou allonger sournoisement un coup de pied à *Tournebroche*, le fidèle caniche du château. Aussi

ces pauvres bêtes, dans leur instinct, cherchaient-elles à l'éviter, ou bien elles s'irritaient, elles se hérissaient de colère quand il leur était impossible d'échapper à ses coups. Il était leur bourreau.

« C'est pour le bien du service, Monseigneur, » répondait-il au prince Orfano-Orfana, quand celui-ci, sur les prières de son fils le prince Chènevis, reprochait à Rol d'exercer de mauvais traitements sur les animaux. Et les tortures recommençaient.

Le petit prince, qui avait cru rencontrer dans l'âme de sa sœur Olympe une pitié sollicitée en vain chez les autres, lui dit un jour: « Vous ne savez pas, ma sœur? J'ai trouvé *Émeraude* et *Topaze* presque morts de faim. Chers pauvres petits oiseaux ! »

Et Olympe avait répondu à son frère :

« Eh ! mon Dieu, les serins de Canarie ne sont pas si rares en Italie, pour qu'on ne puisse remplacer *Émeraude* et *Topaze*, sur lesquels vous vous apitoyez tant.

— Ce n'est pas tout, ma sœur.

— Auriez-vous à m'apprendre quelque autre malheur plus grand encore? » demanda Olympe d'un ton ironique.

Le prince Chènevis ajouta :

« Zug, ce singe qui nous amuse tant, a été aussi la victime de Rol. Il lui a attaché l'autre soir une fusée à la queue, puis il a mis le feu à la fusée. Zug, qui allait se cognant partout dans sa terreur, a presque été dévoré par les flammes. Je viens de le voir. Le pauvre animal fait pitié. En poussant de petits cris et des gémissements, il m'a montré ses mains calcinées... il vous aurait attendrie... touchée... émue.

— Quand ce vilain singe mourrait...

— Que dites-vous là, ma sœur? Mais Zug vous divertit, vous charme par ses gentillesses, ses malices, ses bonds, ses grimaces et ses mille espièglerie. Ne doit-on rien à ceux qui depuis des années mettent leur esprit au service de notre oisiveté ?

— Ne voulez-vous pas que je prie papa d'envoyer chercher le médecin pour soigner notre singe?

— Pourquoi non?

— D'abord le médecin ne viendrait pas!

— Il aurait tort, ma sœur. Moi-même d'ailleurs j'ai déjà soigné Zug. J'ai délicatement enveloppé sa patte dans un linge...

— Oh! quelle folie! quelle folie!

— Croyez-vous, Olympe, que ce ne soit pas une folie au moins aussi grande, celle de coucher une poupée dans un lit, de la bercer pendant des heures entières, de s'imaginer qu'elle est malade, et de veiller auprès d'elle? »

Devinant sans peine que son frère se moquait d'elle, Olympe cessa tout à coup de lui répondre.

De son côté le prince Chènevis comprit qu'il n'avait rien

de plus sage à faire que de concentrer en lui-même sa bonté, sa sollicitude et sa compassion pour les bêtes.

Construit sur le modèle des châteaux royaux, celui du prince Orfano-Orfana possédait une ménagerie et renfermait une volière pleine d'oiseaux étrangers. Rien enfin de ce qui constitue un luxe de souverain ne manquait à cette résidence, qui n'avait malheureusement pas que des admirateurs. Elle avait aussi ses envieux. Beaucoup de seigneurs prétendaient qu'un roi seul pouvait se permettre d'être logé si somptueusement. Ils accusaient le prince

Orfano-Orfana de vouloir éclipser la cour de Turin par son train de maison, le nombre de ses domestiques et les

richesses de son château. Ces médisances furent portées et répandues à la cour, où elles eurent de l'écho; elles allèrent jusqu'aux oreilles du roi, qui eut la faiblesse d'y croire et le tort de s'en préoccuper. Dès ce moment, la faveur du prince Orfano-Orfana diminua. Mais, ainsi que cela arrive toujours en pareil cas, il fut le dernier à apprendre sa disgrâce, qu'il ne devait connaître que d'une manière foudroyante.

En attendant que nous connaissions aussi les effets de cette disgrâce, dressons une courte, mais indispensable liste des animaux sur lesquels s'exerçait la bonté du petit prince Chènevis, bonté si durement mise à l'épreuve.

Il existe une intime, une intéressante liaison entre l'histoire du prince Orfano-Orfana, que de faux amis trahissent, et l'histoire de son fils, qui n'abandonne pas ceux qu'il protége.

A vrai dire, il aimait tous les animaux élevés dans la propriété, il avait soin de tous : des beaux cygnes satinés nageant dans les bassins de porphyre du château, comme des jolis petits poulets de Barbarie, des oiseaux d'Asie et d'Amérique, au plumage d'or moulu, à l'œil de grenat, aussi bien que des pintades bariolées du Sénégal. Seulement il avait besoin de veiller de plus près sur les animaux qui, n'ayant pas une valeur très-grande comme prix d'achat aux yeux sordides des domestiques, étaient plus exposés à souffrir de leurs mauvais traitements.

Nous allons nommer ceux-ci en indiquant quelques-unes

des tortures que leur faisait endurer l'honnête Rol.

C'était d'abord le chien du château, excellent caniche qui n'était pas précisément beau. — Et comment l'aurait-il été, toujours tourmenté, battu, traîné par les oreilles, indignement secoué par le Tyrolien ? — Mais qui était fidèle, de bonne guette, ne dormant jamais que d'un œil,

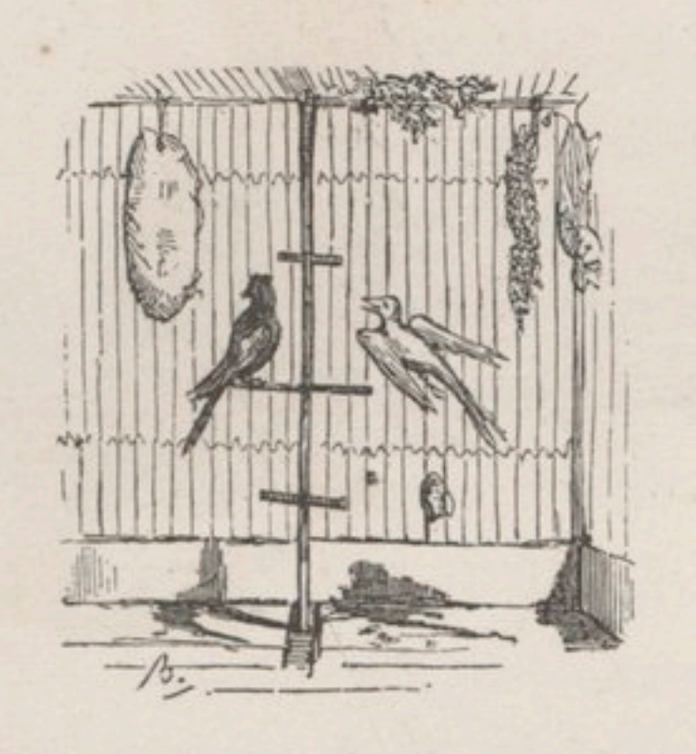
et intelligent au point de deviner la pensée du petit prince Chènevis au moindre signe qui la trahissait.

Ce chien ne s'appelait ni César, ni Médor, mais très-vulgairement *Tournebroche*. A cette époque, les chiens étaient employés à faire mouvoir le pal de la broche à l'aide d'une large roue dans laquelle on les plaçait. L'instrument fort simple dont on se sert à peu près partout aujourd'hui pour rôtir les viandes n'existait pas encore. Jugez si notre caniche était bien nommé et s'il méritait quelques égards.

Les égards qu'avait pour lui Rol, le Tyrolien, étaient

ceux-ci : quand *Tournebroche* avait tourné la roue de la broche, dur exercice! — pendant cinq ou six heures; qu'il haletait de fatigue, qu'il mourait de faim, qu'il tirait la langue de soif, Rol prenait un bon morceau de viande rôtie, et rôtie grâce à l'activité de *Tournebroche*, et il le plaçait dans la roue d'où il avait eu soin auparavant de faire sortir le chien. Puis il mettait de nouveau la roue en mouvement, afin que *Tournebroche* à jeun, affamé, désespéré, vît passer et repasser sans cesse, et ne pouvant jamais l'atteindre, le savoureux morceau de viande. Après avoir tourmenté ainsi pendant toute une soirée l'infortuné *Tournebroche*, il lui jetait un croûton de pain dur, et il laissait le morceau de viande rôtie suspendu en l'air dans la roue.

Venaient ensuite les deux serins de Canarie, l'un appelé



Émeraude, parce qu'il était tout vert, l'autre *Topaze*, parce que son plumage était jaune. Comme ils gazouil-

laient! comme ils modulaient de jolies chansons, tant qu'un rayon de soleil traversait leur cage et se jouait avec l'eau de leur petit godet de cristal! La joie du petit prince était de leur verser du millet, et celle de Rol, dès que le prince n'était plus là, de remplacer le millet par du sable. Et les malheureux serins que devenaient-ils? C'est affreux à penser!

Quant au chat de la maison, très-aimé aussi du prince Chènevis, il avait sa large part des vexations et des tortures administrées par le perfide ennemi des animaux. Il s'appelait *Coco*. C'était un angora de la plus belle espèce :

noir comme la nuit et soyeusement velu comme un ours. Son air rébarbatif, ses yeux jaune safran, coupés par des

filets noirs, pleins tour à tour de finesse et de mélancolie orientale; ses triples moustaches de grenadier, droites, terribles et pourtant vénérables, ne l'empêchaient pas d'avoir un caractère sociable et des mœurs fort douces. C'était un chat du monde. Lui et *Tournebroche* donnaient un démenti au proverbe, *se haïr comme chien et chat.* Ils s'aimaient beaucoup, au contraire, jouaient ensemble sous la table ; et l'hiver on voyait très-souvent *Coco* enroulé et endormi sur le ventre chaud et bien fourré de *Tournebroche.*

On n'imaginerait jamais à quelle invention diabolique avait eu recours le persécuteur Rol pour martyriser l'angora ; c'est à n'y pas croire. Il faisait chauffer les pincettes et les appliquait sous les pattes de Coco, qui, selon le degré de chaleur, miaulait plus ou moins fort. L'ingénieux tyran appelait cela enseigner la musique aux chats. Et en effet, des divers miaulements de Coco résultaient des espèces d'air qui auraient fait rire, si l'on n'avait su par quels moyens ils étaient obtenus !

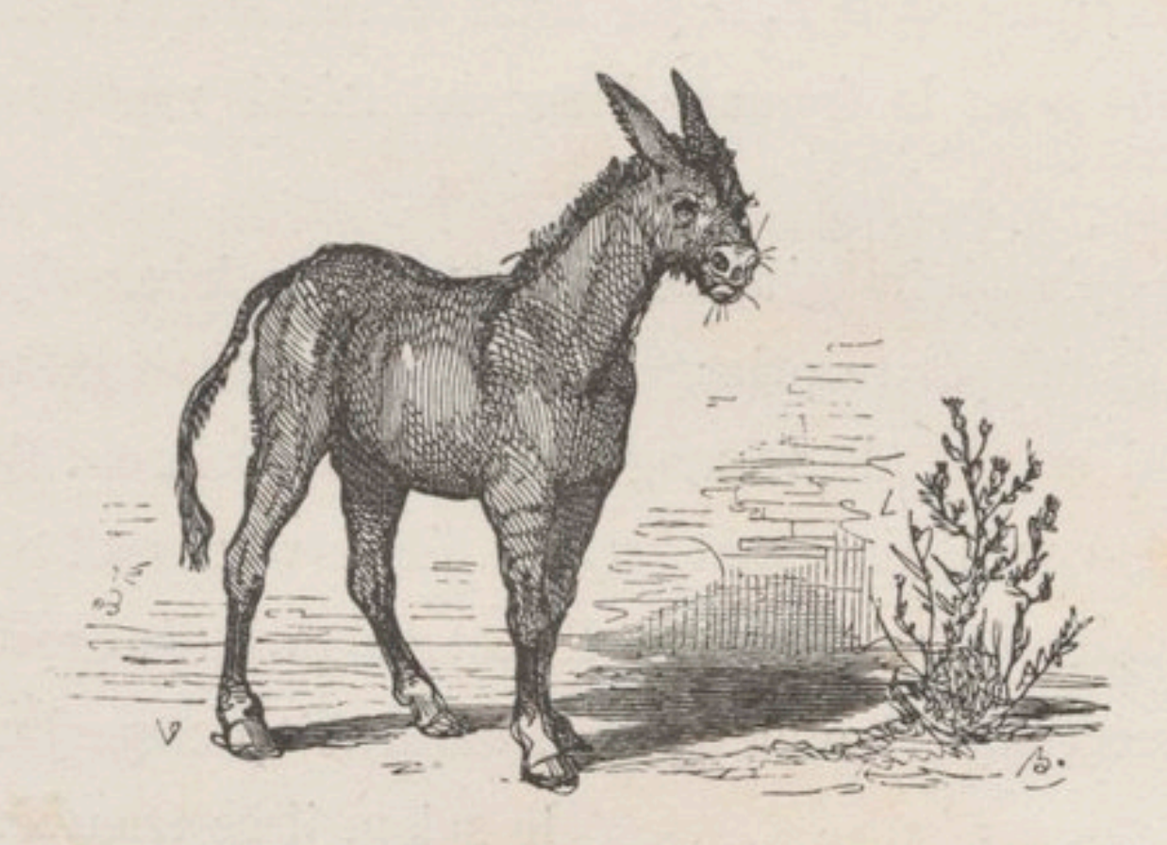
Très-varié dans ses cruautés, Rol pratiquait un châtiment singulier sur le singe, sur Zug, dont le prince Chènevis s'était fait si inutilement le protecteur auprès de sa sœur Olympe. Il perçait d'abord de plusieurs trous deux grosses coquilles de noix qu'il posait ensuite et à une certaine hauteur sur un tas de blé de Turquie, aliment dont Zug était très-friand. Pour s'emparer des grains de blé le singe fourrait avidement ses doigts nerveux dans les trous

faits à l'écorce de la noix, et quand il tenait les grains il fermait invinciblement la main, comme c'est l'habitude chez ceux de son espèce tenace, et il la portait à sa bouche. Mais impossible d'y faire arriver les grains de blé de Turquie, l'écale était un obstacle. Il eût fallu premièrement lâcher les grains, puis lâcher les coquilles de noix et reprendre ensuite les grains de blé, calculs très-simples mais au-dessus de la portée d'esprit des singes. Et Rol le savait bien ! Pris à ce piége, Zug courait parfois tout un jour à travers le parc, grimpait aux arbres, courait sur la crête des murs avec ses glissantes coquilles de noix aux mains sans pouvoir se résoudre à les abandonner, de peur d'abandonner aussi les grains de blé de Turquie qu'il ne parvenait jamais à croquer.

Avouez qu'un pareil homme était une espèce de Néron. Néron, on vous l'a appris sans doute, était un empereur romain qui faisait aux hommes le mal que Rol faisait aux bêtes. Son nom exécré du monde entier est resté comme une injure.

L'âne, autre victime de ce misérable, n'avait pour se défendre que la dureté de sa peau. Que de bâtons noueux avaient été rompus sur lui ! Et pourtant c'était le plus gentil, le plus alerte des ânes. Son poil était gris et lisse comme le bois verni du figuier, gaiement zébré de larges bandes noires. Il allait vite, il allait le vent, l'oreille en l'air, l'œil clair et satisfait, les naseaux en quête de la bonne odeur du trèfle et du sainfoin quand il coupait la

verte prairie pour porter au marché les fleurs, les œufs et les fruits. Sa résignation était si complète, si inébranlable, si exemplaire, si au-dessus des mauvais traitements, des privations et des coups, que les gens du château et des environs l'avaient tout d'une voix surnommé *Philosophe*.



Il ne nous reste plus qu'à parler de trois opprimés, de la pie, du perroquet rouge et du pigeon, tous trois haïs, persécutés par celui qu'il est inutile de nommer, et qui seraient morts tous trois depuis longtemps sans la pitié du bon petit prince Chènevis.

La pie avait aussi un surnom comme le chat, le singe et l'âne, et un surnom bien appliqué. Causeuse à l'excès, bavarde comme une vieille portière, on l'appelait mademoiselle *Jacasse*. Elle jacassait

continuellement en effet. Mais le mot qu'elle préférait était celui-ci : un sou ! un sou ! un sou ! En voici la raison. Tout les matins, en s'arrêtant devant la cage de sa pie favorite, le prince Chènevis disait : « Voilà un sou pour acheter du fromage blanc à Jacasse. » A force d'entendre cette recommandation, la pie avait retenu le mot *sou*, que son goût pour le fromage blanc lui faisait répéter sans cesse.

Mais qu'avait imaginé Rol pour exaspérer Jacasse ? Avec ce sou donné par le prince Chènevis, il achetait du tabac pour lui et non du fromage blanc pour l'oiseau. Qu'on accuse encore maintenant les pies d'être voleuses !

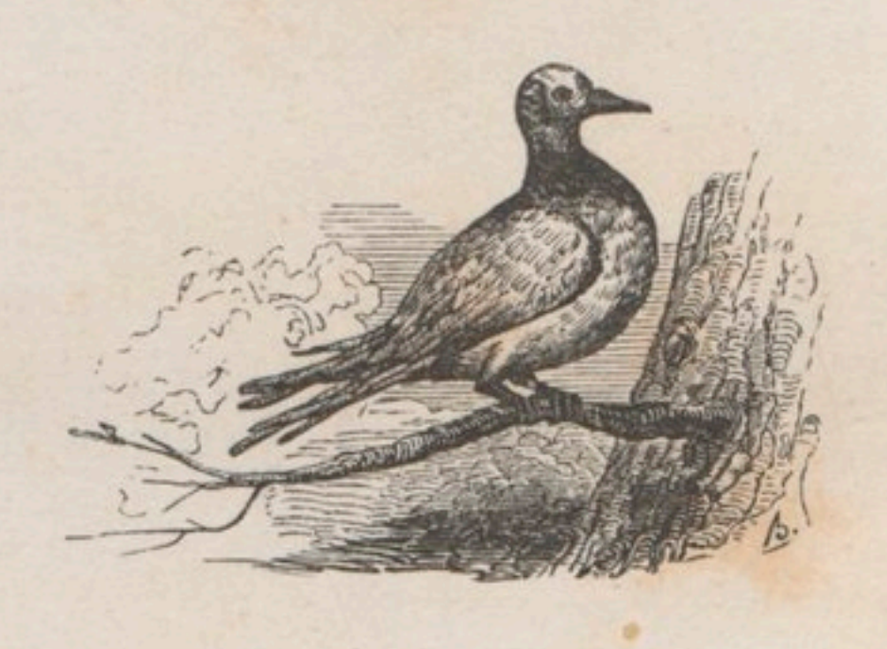
Rol était pourtant forcé de respecter à quelques égards le perroquet rouge. Comme celui-ci ne quittait presque jamais le salon, il se trouvait un peu à l'abri des méfaits de l'ennemi commun. Il en était quitte pour des jurons et des insultes que lui jetait à la sourdine le méchant domestique afin de l'obliger à se taire. Soyons justes. Parfois le perroquet rouge était assourdissant.

On l'entendait glapir pendant des heures entières la même phrase sur le même ton. Et cette phrase était invariablement celle qu'on a l'habitude de prononcer dans les

salons : *Donnez-vous la peine d'entrer ; veuillez entrer, je vous prie ; entrez, Monsieur ; entrez, Madame.* Tais-toi, avocat! coquin d'avocat, te tairas-tu ?

Ce titre d'avocat que lui donnait comme une injure le terrible Tyrolien, avait fini par lui rester. Donc le perroquet rouge s'appelait AVOCAT, comme la pie *Jacasse.*

Mais si Rol épargnait un tant soi peu le perroquet, il se rattrapait avec usure sur le plus beau pigeon de la volière, celui qui venait se poser familièrement sur l'épaule du prince Chènevis, manger dans sa main ou voler sur sa tête en étalant au soleil l'écrin d'un cou diapré des plus riches couleurs. Il était si lustré, si beau, si élégant enfin, que le petit prince Chènevis, qui avait un nom pour tous ses chers amis, l'appelait poétiquement *Auréole.*



Vous allez frémir ! Deux ou trois fois par an, *Auréole* se montrait sans plumes à son cher petit prince ; oui, saignant et déplumé comme s'il allait être mis à la broche. L'auteur de cette abominable action était... A quoi bon le nommer ? Il est assez connu.

Est-ce que Dieu ne le punira pas ?

Attendons.

Quoiqu'il eût à peu près tout le château contre lui, le petit prince Chènevis se dit avec force qu'il ne renoncerait pas pour cela à protéger, à défendre des créatures utiles et bonnes, enfants de Dieu comme nous. Il se mettait par cette courageuse détermination au-dessus de l'indifférence, du ridicule et du mépris d'autrui, noble et loyale énergie qu'il faut avoir quand on est dans la voie de la justice et de la vérité.

Comme les nuits sont presque toujours belles en Italie, le prince Orfano-Orfana avait l'habitude de réunir le soir

toute sa famille sur la terrasse du château, d'où l'on découvrait les deux rives du lac, à travers des statues d'albâtre et des lauriers-roses.

Le gouverneur du prince Chènevis et la gouvernante de la jeune Olympe avaient naturellement leur place marquée auprès de leurs élèves à ces causeries intimes.

Sans cesse de l'avis du prince Orfano-Orfana quoi qu'il dît, quoi qu'il soutînt, quoi qu'il proposât, lui répondant toujours par un mot invariable qui était *Infailliblement*, le gouverneur du jeune prince avait reçu le surnom significatif de monsieur le gouverneur *Infailliblement*.

C'était un homme maigre, sec, grand et droit; si maigre et si sec, qu'il était presque transparent. Ses longs

cheveux gris, ses longs bras d'orang-outang, ses longues jambes, son long cou, ses longues mains, lui donnaient

l'air d'une araignée colossale. Son costume, entièrement noir, contribuait beaucoup à cette ressemblance. Il n'était ni sot ni ignorant, il était seulement privé de volonté. Il savait suffisamment pour enseigner, mais on n'exigeait pas qu'il enseignât. A cette époque déjà loin de nous, les gentilshommes n'étaient pas tenus de briller par l'instruction. L'usage les autorisait à se passer de toutes ces sciences qu'ils ont acquises depuis, et dans lesquelles beaucoup d'entre eux se sont fait une grande célébrité.

La gouvernante d'Olympe n'était ni moins longue ni moins décharnée que M. le gouverneur *Infailliblement*. A

eux deux ils représentaient, on peut dire, les deux moitiés de quelqu'un. La même docilité servile aux volontés de ses maîtres lui avait fait adopter un mot de soumission qui était à peu de chose près celui du gouverneur, ce mot était *Certainement*. Ainsi ces deux adverbes marchaient côte à côte, l'un pour faire du jeune prince Chènevis un gentilhomme accompli, l'autre pour faire de la jeune Olympe une princesse achevée.

Assis à distance, les domestiques du château prenaient part à ces tranquilles veillées sur la terrasse.

Or un beau soir d'automne, quand le calme du lac Majeur n'était troublé que par le chant national des matelots qui partaient pour la pêche, le prince Orfano-Orfana dit à sa femme en présence de toutes les personnes du château et des deux enfants, Olympe et Chènevis :

« Vous me demandiez, Madame, à la dernière veillée, quels étaient mes projets d'avenir sur Olympe et notre cher petit prince Léopold-Léopoldini.

— Oui, mon cher prince, répondit la princesse.

— Olympe, poursuivit gravement le prince, fera sa première communion à quatorze ans, et à seize ans nous la marierons avec le fils du duc de Côme.

— C'est une alliance digne de nous, digne d'elle, ajouta la princesse Orfano-Orfana. Vous entendez, Mademoiselle? dit-elle ensuite en s'adressant à la gouvernante de sa fille.

— *Certainement*, madame la princesse, répondit la gouvernante d'Olympe.

— Je vous fais cette question, poursuivit la princesse, afin de savoir de vous, qui avez l'honneur d'élever mademoiselle Olympe, si, à cette époque de sa vie, ma fille connaîtra à fond les soixante et dix-sept manières de saluer à la cour de Turin?

— *Certainement*, madame la princesse.

— Si elle saura soulever avec majesté une robe à longue queue traînante?

— *Certainement*, madame la princesse.

— Ouvrir et fermer un vaste éventail?

— *Certainement*, madame la princesse.

— Danser en deux temps et en trois temps le menuet de la Reine?

— *Certainement*, madame la princesse.

— Enfin, je désire savoir si elle sera assez instruite pour figurer avec avantage parmi les plus nobles personnes de la cour de Turin, la première cour de l'Italie et du monde?

— *Certainement*, madame la princesse. »

Ayant cessé d'être interrogée par la princesse Orfano-Orfana, la gouvernante *Certainement* se tut.

« A mon tour je vous demanderai, dit le prince au gouverneur *Infailliblement*, si mon noble fils Léopold-Léopoldini pourra, formé par vos leçons, et quand il aura l'âge, entrer dans le régiment des pages de Sa Majesté le roi de Sardaigne?

— *Infailliblement*, Monseigneur.

— Portera-t-il l'épée en verrou avec toute la grâce d'un parfait cavalier?

— *Infailliblement*, Monseigneur.

— Saura-t-il sourire avec finesse et discrétion aux moindres paroles que daignera lui dire le souverain?

— *Infailliblement*, Monseigneur.

— Saura-t-il ramasser le gant d'une princesse, tourner un compliment à tous propos, jouer à la paume?

— *Infailliblement*, monsieur le prince.

— Saura-t-il?...» Cette nouvelle question du prince Orfano-Orfana resta suspendue à ses lèvres... Le prince Chènevis avait poussé un grand cri, et il avait fait suivre ce cri violent de ces mots : « Ah! le misérable! le monstre! l'inhumain! »

Chacun regarda avec un profond étonnement la figure pâle et bouleversée du jeune prince Chènevis, et chercha à deviner la cause de cette indignation qui ne cessait pas; car il continuait à dire, en levant les yeux au ciel : « Est-ce que Dieu ne nous vengera pas? O mon Dieu!... mon Dieu! ils sont perdus...

— Mais qu'avez-vous, mon fils, lui demandait sa mère en le pressant avec effroi contre son cœur.

— Qu'y a-t-il, mais qu'y a-t-il? lui disait son père. Perdriez-vous la raison?...

— Ne voyez-vous pas?... » répondit enfin le prince Chè-

nevis en montrant d'un doigt tremblant un point dans l'espace, une tache qui grossissait en descendant du ciel.

Son cœur avait vu et deviné avant ses yeux ce qu'était cette tache.

Toutes les personnes qui se trouvaient sur la terrasse avaient dirigé leurs regards en l'air, mais il leur fallut quelques minutes d'observation soutenue avant de connaître la cause de l'émotion extraordinaire et de la douleur du prince Chènevis.

Ils la connaissaient enfin.

La pie du château emportait à travers l'espace, en se débattant, le gros perroquet rouge, et celui-ci traînait à sa patte les deux serins de Canarie, *Émeraude* et *Topaze*.

Ainsi liés l'un à l'autre par un cordon dont on voyait flotter les bouts, les quatre oiseaux roulaient, culbutaient, tournoyaient effroyablement au-dessus de la tête de ceux qui assistaient à cette scène. Des cris étouffés par la douleur commençaient à se faire entendre; la pie et le perroquet semblaient rendre leur dernier soupir. Ils s'étranglaient l'un l'autre en s'enchevêtrant dans le cordon qui les enchaînait et les serrait de plus en plus à mesure qu'ils cherchaient à s'en dégager. Les pauvres petits serins de Canarie étaient pendus convulsivement par les pieds.

Personne ne mettait en doute l'auteur de ce cruel amusement; le nom de Rol, le Tyrolien, était dans toutes les bouches.

Enfin, après avoir culbuté, s'être heurtés dans l'espace pendant plus d'un quart d'heure, le perroquet rouge, la

pie et les deux serins de Canarie tombèrent lourdement sur la terrasse. Effroyable chute! Aussitôt le petit prince Chènevis courut à eux, et avec ses doigts, avec ses dents, il écarta, rompit le lien qui étranglait les malheureux oiseaux.

Il était temps!!

La pauvre pie, la bonne *Jacasse*, pouvait à peine murmurer son dicton favori: *Un sou! un sou!* et le perroquet répétait en râlant d'une voix rauque: *Donnez-vous la peine d'entrer; entrez, monsieur; entrez, madame!* Quant aux deux petits serins de Canarie, ils étaient froids et immobiles comme s'ils eussent été morts.

Ils n'étaient pas morts!! ce dont s'assura le prince Chènevis après les avoir réchauffés dans ses mains avec son haleine. Ils remuèrent un peu les pattes et les ailes, bien peu... Quelle espérance au milieu de quelle douleur!!

Ce qui augmentait cette douleur en lui, c'était de voir l'indifférence avec laquelle presque toutes les personnes réunies sur la terrasse assistaient à ce triste événement.

Son irritation fut telle en ce moment, qu'il dit à sa sœur Olympe, assez légère pour ne pas dissimuler un rire déplacé, odieux: « Allez-vous-en! mademoiselle.

— C'est à vous de vous retirer, monsieur mon fils, s'écria en colère le prince Orfano-Orfana; retirez-vous! On ne doit montrer ni un intérêt si excessif envers des animaux, ni tant d'emportement contre une sœur dont le tort n'est pas grave...

— *Certainement*, dit la gouvernante.

— *Infailliblement*, » ajouta le gouverneur.

Confus, blessé dans sa délicatesse et dans sa noble sensibilité, honteux de recevoir de son père, qu'il aimait et respectait beaucoup, une réprimande aussi vive, le petit prince Chènevis se retira en emportant, baignés de ses larmes, les quatre pauvres oiseaux auxquels il avait si miraculeusement sauvé la vie.

Il ne se permit que cette réfléxion en rencontrant sur le perron l'infâme Rol, l'auteur de cette cruelle plaisanterie : « Je serai homme un jour. »

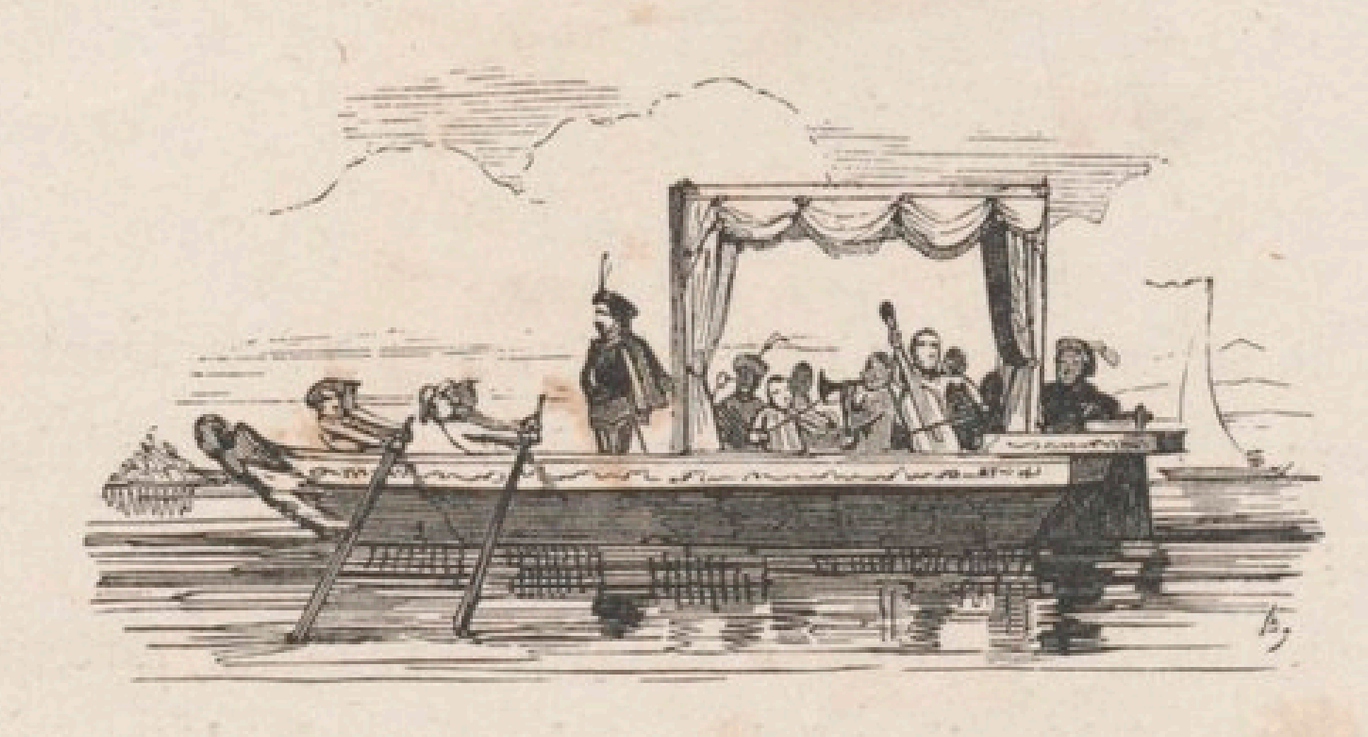
Le prince Orfano-Orfana, voulant faire sentir fortement à son fils combien il était blessé de son procédé envers sa jeune sœur Olympe, lui donna, quelques jours après la scène de la veillée, une preuve de son vif mécontentement.

Il tenait à ce que le prince Chènevis se souvînt toute sa vie de cette vérité si importante : qu'il faut apporter de la modération même dans les actions les plus justes.

Il avait consacré l'habitude de réunir à sa table, certain jour d'automne, les principaux seigneurs des environs, pour qu'ils célébrassent avec lui l'anniversaire de la naissance de sa femme. Ce repas était si copieux, si abondant en toutes sortes de mets délicats, qu'on en parlait longtemps à l'avance dans le pays. Il faisait événement. En un mot, le prince Orfano-Orfana n'épargnait rien pour que la fête justifiât la haute réputation qui la précédait. C'était un grand jour.

Et ce jour était venu.

Sur toute la surface du lac on apercevait des barques élégantes, inclinées sous des voiles bleues et roses, se dirigeant vers l'île fortunée où étaient attendus les heureux voyageurs qu'elles portaient. Elles portaient aussi des



musiciens dont les chants se croisaient harmonieusement et de jeunes garçons qui jetaient des fleurs sur le sillage.

A chaque instant, quelques-unes de ces jolies barques abordaient dans l'île ; et les nobles invités du prince Orfano-Orfana foulaient les gazons moelleux et les sables dorés de son hospitalière villa.

Le gouverneur *Infailliblement* fut celui qu'on chargea de signifier au prince Chènevis qu'il ne paraîtrait point à cette brillante fête.

Telle était la sévère punition dont son père le frappait.

Dire que le prince Chènevis reçut froidement cette triste nouvelle, ce serait trahir la vérité. Il chérissait trop son père et sa mère, il était trop jaloux de conserver leur affection, de mériter leur estime, pour accepter avec indifférence un pareil châtiment. Aussi ne cacha-t-il à son gouverneur ni son découragement, ni sa tristesse, ni ses larmes.

Pourtant, lorsqu'il remontait jusqu'à la cause qui l'avait involontairement poussé à manquer de respect à sa sœur Olympe, il se trouvait plus malheureux que coupable. Il se repentait sans doute de l'avoir offensée, d'avoir irrité son père, mais il se disait que sa sœur n'aurait pas dû non plus afficher une dureté si froide, si ironique, à l'égard de pauvres animaux sur le point d'expirer. Si son esprit s'humiliait, sa conscience ne lui reprochait rien.

Pour se montrer impartial envers tout le monde, il faut dire que la princesse Orfano-Orfana supplia son époux de ne pas pousser si loin la sévérité envers leur fils, et qu'Olympe, sincèrement attendrie, se jeta trois fois aux

pieds de son père pour obtenir le pardon de son frère malheureux.

Le prince Orfano-Orfana fut inflexible. La justice paternelle devait avoir son cours.

Les pères sont comme les rois ; ils voudraient, mais ils ne peuvent pas toujours pardonner.

Mais écoutons ! la grosse cloche du château sonne l'heure du festin.

Le petit prince Chènevis s'assied tristement sur une banquette de la terrasse. De cette place il aperçoit la longue et fastueuse table du banquet. Son cœur bat, ses yeux se mouillent de larmes.

Il voit passer triomphalement des nuées de domestiques chargés de mets délicieux.

Il n'avait pas mangé depuis la veille !

Les uns portent des potages succulents qui embaument l'espace. Le petit prince regarde et soupire.

Les autres portent des pièces de mouton rôti et doré par un feu doux. Il regarde encore et soupire.

Ceux-ci traversent la terrasse avec des pyramides odorantes de gibier truffé. Des cailles, des grives, des bécasses se prélassent sur un lit de feuilles de vigne au fond de vastes plats d'argent. Le petit prince n'ose plus regarder, mais ses soupirs redoublent.

Ceux-là accourent avec des hures de sangliers ornées de persil, de menthe, brodées artistement de clous de girofle.

Il y en avait qui portaient de la crème blanche et rose dans des bols de porcelaine.

Et le petit prince adorait la crème blanche et rose !

D'autres circulaient en soulevant des monuments formés d'amandes, de pistaches, de noisettes et de citrons d'Amérique.

On en voyait encore qui balançaient sur leurs mains prudentes des fruits glacés dont la forme et l'éclat n'avaient pas été altérés par l'art du confiseur.

On ne peut dire si le prince Chènevis aurait supporté jusqu'au bout ce supplice de Tantale.

Un événement vint faire diversion à ses angoisses.

En portant ses yeux abattus sur un autre point de la terrasse, il aperçut *Tournebroche*, *Jacasse*, *Topaze* et *Émeraude*, qui semblaient solliciter son attention.

Était-ce une erreur, une illusion ? Il alla d'abord vers la loge de *Tournebroche*, et que vit-il ?

L'écuelle de *Tournebroche* était vide, sèche comme le bois dont elle était faite. Depuis la veille le chien n'avait donc pas mangé ?

Quant à la cage de la pie, elle ne contenait pas plus de nourriture que celle des serins de Canarie.

En un instant le petit prince comprit qu'on avait voulu faire partager au chien et aux oiseaux la cruelle punition

dont on le frappait. Comme lui, ils n'avaient pas mangé de toute la journée.

« Et je me désolais, s'écria-t-il, je me désespérais, je pleurais, et ces pauvres créatures souffrent sans se plaindre!.

« Les animaux auraient-ils plus de raison que moi? Est-ce donc à eux à me fournir des exemples de résignation. »

Bien loin de se plaindre à son petit maître, le chien, qui était enchaîné, allongea le cou tant qu'il put pour lui lécher la main avec de touchants aboiements.

La pie, la bonne *Jacasse*, lui dit de sa plus jolie voix : *Un sou! un sou!* et les serins de Canarie battirent joyeusement des ailes lorsqu'il s'approcha de leur cage.

Et le petit prince Chènevis se sentit alors soulagé.

Mais après avoir goûté le charme si doux de la résignation, par l'effet de cette leçon qu'il recevait d'êtres moins intelligents que lui, il se dit: « Non! il est impossible que mon père ait étendu jusque sur ces créatures inoffensives un châtiment que j'ai seul mérité. On aura injustement interprété ses ordres. En tout ceci je reconnais l'esprit vindicatif de Rol. »

Dès ce moment, sa détermination fut prise. Une grande détermination!

La nuit se faisait; les domestiques ne passaient plus qu'à travers l'obscurité étendue sur la terrasse pour arriver jusqu'à la salle du festin.

Le prince Chènevis alla fièrement se poster sur leur chemin, et quand Rol vint à passer avec une magnifique assiette de friandises, il tira son épée et lui dit :

« Ceci pour moi, ou ceci pour toi. »

L'épée du prince s'était appuyée sur le cœur de Rol. Celui-ci, qui était lâche puisqu'il était méchant, n'eut que le temps de livrer à son courageux adversaire les friandises qu'il destinait à d'autres.

Le prince Chènevis courut aussitôt les distribuer à *Tournebroche*, à *Jacasse*, à *Topaze* et à *Émeraude*, qui ne firent aucune façon, on peut le croire, pour jouir des fruits de la victoire remportée par leur jeune maître.

Ils mangèrent à satiété des brioches, des meringues, des tartes, du gâteau de Savoie, des biscuits à la reine,

des gâteaux d'amandes, et mille autres délicieuses pâtisseries. *Tournebroche* était beau à voir.

« Mangez toujours! leur criait le prince Chènevis, mangez de ceci, mangez de cela ! ne vous lassez pas, tout est pour vous, pour vous seuls! »

Maintenant, dit le prince Chènevis en mettant son épée dans le fourreau, je n'ai plus faim, je ne souffre plus, j'ai fait une bonne action.

Il alla ensuite s'asseoir tranquillement sur la terrasse en attendant que son gouverneur vînt comme d'usage lui dire d'aller se coucher. Il était dans cette attente, lorsqu'il entendit retentir sur les dalles de la terrasse des talons de fer, des sabres et des crosses de mousquet.

Le petit prince sort tout à coup de ses réflexions, se lève avec inquiétude, regarde autour de lui... Le château était envahi par des soldats.

A peine a-t-il le temps de se rendre compte de ce qui se passe autour de lui, qu'il voit ces hommes armés s'avancer en très-grand nombre vers les portes de la salle du banquet et s'emparer de toutes les issues.

Bientôt il entend la voix sévère de leur chef, qui dit : « Prince Orfano-Orfana, vous êtes prisonnier du roi ; suivez-nous, vous et votre épouse. Pas de résistance, ou vous êtes morts. »

Le jeune prince, effrayé de cette injonction, court pré-

cipitamment se jeter au milieu des soldats, afin de les empêcher de toucher à son père. Mais ceux-ci le repoussent, restent sourds à ses prières comme indifférents à ses menaces.

Le prince Orfano-Orfana et la princesse sont entraînés

hors du château, conduits sur les bords du lac Majeur, placés dans une voiture qui les attendait, et emportés de toute la vitesse de quatre chevaux.

Une moitié des troupes escorte les deux nobles prisonniers, l'autre moitié demeure au château pour en prendre possession au nom du roi.

Ainsi le prince Orfano-Orfana était non-seulement prisonnier, mais tous ses biens étaient confisqués.

Les gardes s'établirent partout avec autorité dans le château, et s'assirent en maîtres autour de la table qu'avaient abandonnée les nobles convives, dispersés par la frayeur.

Quant aux domestiques, valets et serviteurs de toute espèce, au lieu de s'occuper du sort des deux enfants, ils avaient profité du désordre pour s'enfuir avec le plus

d'argenterie et d'objets précieux qu'ils avaient pu emporter.

Le gouverneur avait dû *infailliblement* s'esquiver, et la gouvernante *très-certainement* s'être évadée.

Olympe, à demi morte de peur, s'était glissée d'effroi à travers les soldats, qui ignoraient qu'elle était la fille du prince, et elle avait couru se réunir à son frère pour qu'il la protégeât.

Cher enfant, que pouvait-il contre deux cents hommes grossiers, bardés de fer des pieds à la tête, jurant et maugréant, buvant jusqu'à devenir furieux ?

Elle et lui, marchant dans l'obscurité, allèrent se cacher au fond du parc, où ils passèrent la nuit. Ce n'est que le lendemain qu'ils apprirent d'un petit pâtre de leurs amis que leur père et leur mère avaient été conduits dans une forteresse, parce qu'ils étaient accusés d'avoir favorisé des révoltés, offert un refuge à des ennemis du roi, qu'on

avait trouvés, prétendait-on, cachés dans la propriété Orfano-Orfana. Ceci n'était pas moins qu'un crime d'État, de haute trahison, puni en tout temps par la confiscation, la dégradation, et qui méritait même la mort.

Le prince Chènevis et sa sœur s'évanouirent en entendant ce récit auquel ils ne pouvaient croire pourtant, car, quoique enfants, ils appréciaient la loyauté de leur père.

Quand ils revinrent à eux, ils entendirent les chants d'ivresse des soldats en train de mettre la propriété au pillage. Ils menaçaient d'incendier les pavillons, les écuries, et de saccager le château.

Jusqu'à la nuit ils entendirent ces imprécations, ces rugissements, ces cris de ruine et de dévastation. Ils ne

bougèrent pas de l'épais taillis au fond duquel ils s'étaient prudemment réfugiés la veille.

Que cette journée leur parut longue!

Vers minuit, quand le tumulte fut un instant assoupi, le petit prince, qui s'était livré à de sérieuses réflexions depuis vingt-quatre heures, — le malheur mûrit si vite! — dit tout bas à sa sœur : « Ma chère Olympe, suivez-moi. J'ai un projet. »

Olympe n'osait sortir de sa cachette; cependant elle obéit à son frère.

« Mais où allons-nous? demanda-t-elle.

— Suivez-moi.

— Que deviendrons-nous?

— Dieu nous aidera, aidons-nous d'abord.

— Mais, mon frère...

— Silence! ma sœur; les soldats ne sont pas tous endormis... Si l'un d'eux allait nous entendre!

— Vous prenez le chemin du château!... dit Olympe en tremblant.

— Je le sais.

— Mais c'est là qu'ils sont...

— Silence! encore une fois, ma sœur, où nous sommes perdus. »

Appesantis par l'ivresse, les soldats dormaient pêle-mêle étendus sur les dalles de la terrasse.

Les deux enfants s'avançaient soigneusement à petits pas, touchant à peine la terre de la pointe de leurs pieds, à travers ces corps chargés d'armures, au risque, à chaque instant, d'éveiller un sauvage hallebardier aux mousta-

ches de tigre ou un dragon plus terrible encore, et d'être faits prisonniers. Quelle situation périlleuse! Mais ils marchaient si doucement!... si doucement!... si doucement!...

Tout à coup la voix rauque et avinée d'un de ces soldats couchés par terre retentit :

« *Qui est là!* » s'écrie-t-il.

Les deux enfants s'arrêtent...

Ils ne répondent pas.

Comme leur cœur battait!

Le soldat se rendormit aussitôt.

Tout danger n'était pas encore passé.

« Mais ce projet dont vous m'avez parlé! demanda tout bas Olympe.

— Voici, ma sœur, le moment de l'exécuter. »

Et avec une attention, une lenteur, une prudence miraculeuses, le petit prince Chènevis, parvenu au bout de la terrasse jonchée de soldats, fit d'abord sortir l'âne de l'écurie. Cela fait, il détacha le chien auquel il imposa silence d'un geste énergique; puis, décrochant la cage des deux serins de Canarie, et celle de la pie, dans laquelle il glissa le pigeon, il fixa et lia ces deux cages sur le dos de l'âne, qu'il fit descendre à petits pas par un sentier étroit et obscur jusqu'au milieu du parc. Là il recommanda à sa sœur de l'attendre. Il lui dit qu'il allait revenir.

Alors le petit prince Chènevis retira ses souliers pour

faire moins de bruit en marchant, et il remonta une seconde fois vers le château.

Arrivé sur la terrasse, il s'arrêta un instant pour se recueillir. C'est que là recommençait pour lui une tâche des plus difficiles et des plus périlleuses, plus difficile et plus périlleuse cent fois que la première. Il fallait qu'il pénétrât dans la grande salle, celle où avait eu lieu le banquet,

malgré l'active surveillance de la gigantesque sentinelle qui en gardait la porte.

Le prince, avons-nous dit, avait son projet. Un com-

mencement d'exécution avait réussi; restait à couronner l'œuvre.

Mais quel péril ! et aussi quelle témérité !

Il attendit, pour s'introduire dans la salle, que la sentinelle, dans l'une de ses évolutions, eût le dos tourné à la terrasse.

Il profite de cet instant, et il court, il vole plutôt à l'endroit où se tenait ordinairement Zug, le singe. Zug dormait profondément : les soldats l'avaient enivré. Il prend Zug, le jette comme un sac sur ses épaules. Le chat était sous la table ; il prend aussi le chat, et le met sous son bras. Il court sans perdre de temps au perroquet ; mais le

trop expansif oiseau, le malheureux perroquet, en apercevant le petit prince, s'abandonne à sa joie, et crie : *Entrez*,

Monsieur ! Entrez, Madame ! Le soldat qui fait sentinelle ouvre l'oreille à ce cri, cherche et voit quelqu'un qui s'enfuit dans la direction de la porte. Il est trop tard pour barrer le chemin, mais il arme son mousquet, et couche en joue l'ombre qui a glissé près de lui et qui traverse la terrasse.

Le coup part...

La balle se perd dans l'espace.

Déjà le prince Chènevis est près de sa sœur, déjà ils ont franchi tous les deux la porte du parc, qu'ils referment sur eux... Enfin ils sont au bout de la propriété, à ses extrêmes limites, au bout de l'île sur laquelle s'élève le château qu'ils quittent peut-être pour toujours. Ils descendent dans une barque avec tous les animaux, qui, excepté l'âne, n'offrent pas de grandes difficultés d'embarquement, la dégagent de la corde qui la retient, et vite, vite, ils la poussent... et les voilà au large !

La lune est cachée et le courant est rapide.

Tous les soldats, éveillés en sursaut, crient : Aux armes ! aux armes !

Des torches de résine luisent au sommet de l'île, et leur clarté rougeâtre se projette au loin sur les eaux. Cette immense lueur d'incendie montre la barque qui emporte les deux enfants du prince Orfano-Orfana. Des coups de mousquet sont tirés ; mais les balles tombent dans le lac sans avoir assez de force pour atteindre les fugitifs. Le prince Chènevis et sa sœur sont déjà hors de portée. Ils s'éloi-

gnent de plus en plus, emportant avec eux l'âne, le singe, le chien, les deux serins de Canarie, le chat, le perroquet, la pie et le pigeon.

Les deux enfants sont sauvés !

Et sauvés aussi *Philosophe*, *Zug*, *Tournebroche*, *Émeraude*, *Topaze*, *Coco*, *Avocat*, *Jacasse* et *Auréole !*

Nous étions dans l'erreur quand nous supposions que le gouverneur *Infailliblement* avait pris la fuite au moment où les soldats envahissaient le château Orfano-Orfana. Ceux-ci, en fouillant le cellier, le trouvèrent caché derrière une rangée de tonneaux. Le saisir par son habit noir, le

traîner au grand jour, le conduire au chef pour qu'il décidât de son sort, tout cela fut fait en un instant.

Le gouverneur *Infailliblement* tremblait comme la

feuille, et il n'était pas moins vert qu'une feuille, tant la peur le décomposait.

« Ceci fait admirablement notre affaire, dit le chef en le voyant.

— Faut-il l'écarteler, le pendre, ou le brûler ? » demandèrent les soldats.

Infailliblement recommanda son âme à Dieu.

« Pas encore, répondit le chef ; mais en attendant, conduisez-le à la citerne. »

L'ordre du chef s'exécuta immédiatement.

Les soldats prirent le chemin de la citerne.

Lorsque l'ennemi s'empare d'une citadelle ou d'un château fort, il a soin, par prudence, de faire goûter l'eau des puits ou des citernes aux vaincus, afin de s'assurer qu'ils n'ont pas empoisonné les eaux avant d'abandonner la place.

Le gouverneur *Infailliblement* fut donc conduit dans une des caves du château, à l'endroit où était creusée la citerne, vaste réservoir d'eau qui servait à alimenter la propriété.

« Allons ! je devine leur intention, se dit le gouverneur du prince Chènevis pendant les quelques minutes qu'on le laissa seul à la cave ; ils veulent *infailliblement* que je goûte les eaux. Ils tiennent à s'assurer que nous n'avons pas répandu du poison dans la citerne. Trop heureux si j'en suis quitte pour cette complaisance, *infailliblement* un peu forcée ! »

Il achevait sa réflexion, lorsqu'un soldat entra, et lui dit, le sabre à la main : « Goûte cette eau !

— Oui, mon ami, répondit le gouverneur en remplissant un verre qu'il vida d'un seul trait, quoique l'eau ne fût pas sa boisson favorite.

— C'est bien, dit le soldat, » qui se retira en fermant la porte sur le gouverneur.

« Qu'attendent-ils encore de moi, pensa le gouverneur, puisque l'épreuve est faite ? Pourquoi me laisser ici ?... c'est sans doute par erreur... »

Un second soldat paraît.

« Goûte cette eau ! s'écria-t-il en brandissant une lance sur la tête du gouverneur.

— Mais j'ai déjà bu...

— Goûte cette eau ! te dis-je. »

Le gouverneur ne résiste pas à un ordre si poliment exprimé; il boit un second verre d'eau.

« A merveille! » fait le soldat, qui s'en va comme le prémier, après avoir eu soin de fermer la porte de la cave.

« Qu'est-ce à dire? murmure le gouverneur; celui-ci aussi m'enferme! quand m'en irai-je donc? »

Un troisième soldat survient, armé d'un pistolet.

Même ordre impératif.

« Goûte cette eau!

— Mais *infailliblement* j'étoufferai, si cela continue.

— Veux-tu y goûter? »

Le gouverneur *Infailliblement* avala avec mille grimaces et mille contorsions le troisième verre d'eau.

Cette eau était horriblement glacée.

Arrive un quatrième, arrive un cinquième, un sixième, arrive un douzième soldat?

Douze verres d'eau ont déjà passé par le gosier et clapotent dans l'estomac de l'infortuné gouverneur. Il n'en peut plus; il souffle, son ventre est tendu et rond comme un ballon.

Pourtant il faut qu'il boive encore! il le faut!

Toujours ce même commandement gronde à ses oreilles

entre des piques de fer, des bâtons rugueux, des épées et des mousquets gorgés de balles.

« Goûte cette eau ! ou bien... mille morts ! »

Enfin, au dix-huitième verre, écrasé par cet excès d'eau froide, le gouverneur tombe par terre, à la joyeuse et brutale satisfaction des soldats qui l'avaient abreuvé.

Nous saurons plus tard s'il en mourut.

Revenons maintenant aux deux enfants que nous avons laissés voguant sur le lac Majeur, à la clarté de la lune.

Toute la nuit, ils fendirent paisiblement les eaux dans la direction opposée à celle de l'île qu'ils venaient de quitter. Parfois leurs regards cherchaient au fond de l'horizon le beau château qu'ils ne reverraient peut-être plus. L'aube commençait à poindre, quand ils touchèrent au petit port d'Arona, où ils débarquèrent avec tous leurs animaux, un

peu fatigués de la traversée. Dès que le prince Chènevis se fut assuré qu'il ne manquait aucun passager, il alla, sans perdre de temps, proposer à un pêcheur de lui vendre la barque qui avait mené à bon port l'intéressante colonie. Le pêcheur d'Arona vit un excellent coup de filet à donner : il offrit dix écus, et le marché fut aussitôt accepté, à la condition pourtant, ajouta le prince Chènevis, que le pêcheur lui livrerait les habits grossiers de son fils et de sa fille en échange des siens et de ceux de sa sœur. La condition parut trop avantageuse à l'habitant d'Arona pour qu'il ne se hâtât pas d'y souscrire. Tandis qu'il comptait les dix écus, le prince Chènevis et la petite Olympe s'arrêtaient un instant dans la cabane pour endosser les habits rustiques des deux enfants du pêcheur. Ces habits étaient

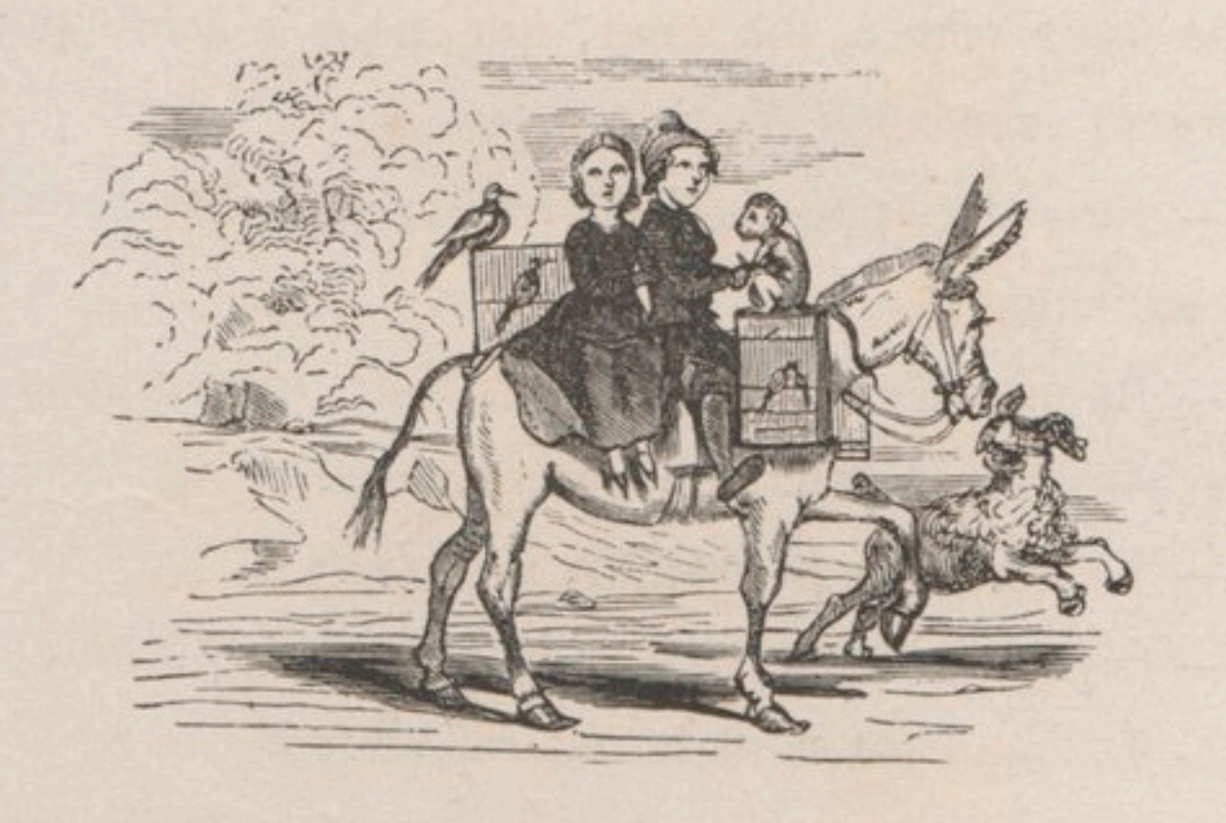
de gros drap de couleur brune exactement semblables à ceux des petits ramoneurs et des joueuses de vielle. Olympe

étouffa bien des soupirs et bien des larmes pendant ce changement de costume, si blessant pour sa vanité.

Elle rougissait de se voir accoutrée de cette façon-là.

Ainsi vêtus, c'est-à-dire, méconnaissables, les deux enfants du malheureux prince Orfano-Orfana s'acheminèrent vers les Alpes, car ils avaient le projet de passer en France, où, à la faveur de leur déguisement, ils étaient sûrs de n'être ni remarqués ni poursuivis.

Comme l'âne était jeune et vigoureux, il supporta aisément le fardeau des deux enfants, qui avaient placé devant eux les trois cages, celle des serins de Canarie, celle de



la pie où étaient aussi le pigeon, et celle du perroquet. Le singe se posa en équilibre sur la croupe de l'âne ; le chat noir fut installé derrière la selle, au fond d'un panier garni de paille de maïs. Le fidèle *Tournebroche*, tantôt

éclaireur, tantôt arrière-garde, accompagnait à pied l'équipage.

C'était un groupe charmant, plein de naïveté et de candide confiance.

« Mais, mon frère, dit Olympe quand ils furent sur le chemin d'Arona à Biella, que ferez-vous de tout cet argent?

— Ce que j'en ferai ! Mais ne faut-il pas que nous vivions et que nous fassions vivre nos compagnons?

— Je n'y avais pas pensé, mon frère, répondit Olympe, qui jusqu'ici ignorait les besoins de la vie et ses exigences?

— Vous verrez, ma sœur, que nous n'avons pas trop d'argent avec nous.

— Mais alors pourquoi se charger de l'existence de tous ces animaux?

— Ils nous feront vivre à leur tour, quand nous n'aurons plus les moyens de les faire vivre.

— Voulez-vous plaisanter, mon frère?

— Olympe, je suis très-sérieux en vous parlant ainsi.

— Et comment nous feront-ils vivre?

— Vous le saurez quand nous aurons quitté le Piémont, d'où nous devons nous hâter de sortir.

— Et où est donc la France? pourrez-vous la trouver?

— Elle est derrière ces montagnes qui se pressent et qui s'élèvent devant nous.

— Grand Dieu ! s'écria Olympe, il faut que nous montions et que nous redescendions, que nous montions encore et que nous redescendions encore ces hautes montagnes qui touchent le ciel ?

— Oui, ma sœur, il le faut.

— Mais c'est impossible !

— Il existe quelques chemins...

— Les connaissez-vous, du moins ?...

— Nous les demanderons.

— Et les voleurs, les brigands et les bêtes féroces ? dit Olympe avec effroi.

— Et Dieu ! » répondit vivement le petit prince Chènevis.

En causant ainsi de l'avenir, ils arrivèrent à petits pas, à petits pas, à Biella, mais ils attendirent la nuit pour y entrer.

Le lendemain de bonne heure, ils achetèrent avec une partie de l'argent de la barque des provisions de voyage pour eux et leurs compagnons. Peu habitués aux divers incidents d'une émigration, ceux-ci montrèrent des dispositions parfois assez turbulentes. Le plus indiscipliné était Zug ; il tenta souvent de s'enfuir, et le mauvais exemple gagna Coco, très-disposé à imiter Zug. Mais *Tournebroche*, par ses menaces et ses aboiements, sut les obliger à rentrer dans l'ordre.

Lorsque les deux enfants avaient fait deux ou trois lieues, ils s'arrêtaient sous quelque arbre colossal, comme

il y en a tant en Italie, sous quelque beau cèdre à l'ombrage épais, aux branches ouvertes en parasol. Ils donnaient alors la liberté à leurs compagnons d'exil, sûrs,

grâce à une expérience de plusieurs jours, qu'ils n'en abuseraient pas. *Jacasse* se posait au sommet de sa cage, et causait en véritable pie qu'elle était, criant joyeusement: *Un sou! un sou!* l'*Avocat*, perché sur une branche, répétait aussi: *Entrez, Monsieur! Entrez, Madame!* et Zug courait, grimpait, voltigeait de place en place plus lestement qu'un écureuil, il croyait retrouver ses forêts du

Nouveau-Monde. Topaze et Émeraude jouissaient pareillement de leur liberté. On les lâchait sur le gazon, où ils picotaient avec bonheur des feuilles fraîches, des mousses odorantes, et tous ces riens charmants tombés du ciel, envolés du calice des fleurs. Vous vous imaginez peut-être que *Tournebroche* et *Coco* dormaient sans cesse. Détrompez-vous. *Philosophe* seul, le brave, l'excellent âne, libre de tous liens, de tous soucis, savourait en sultan l'herbe tendre et les plus délicieux chardons du monde.

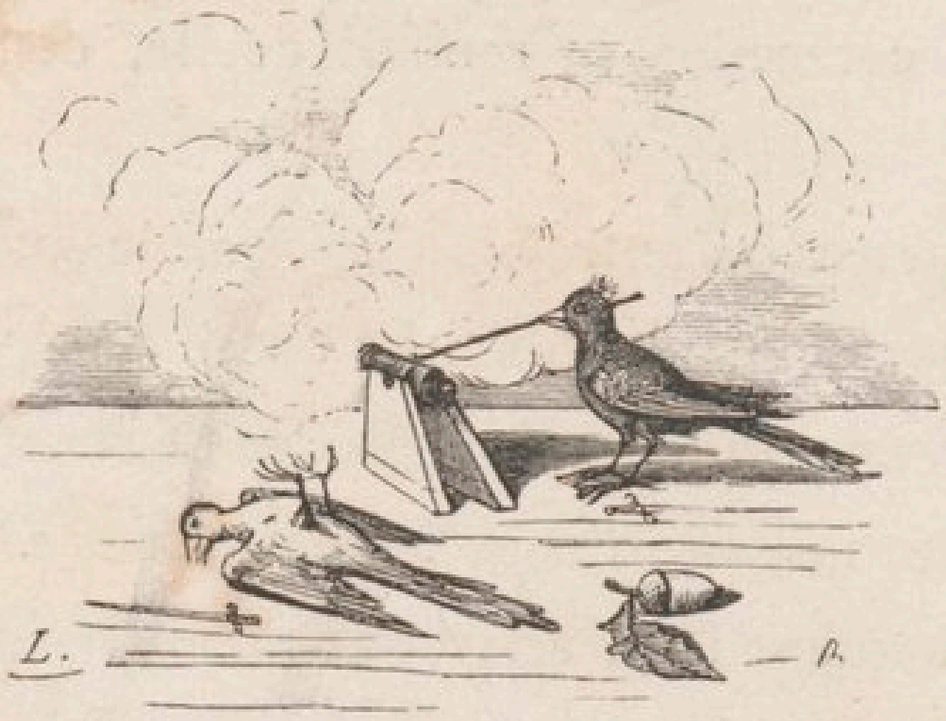
Dès que le jeune prince Chènevis jugeait que sa ménagerie avait suffisamment joui du plaisir de la liberté, il la réunissait autour de lui, et il l'exerçait à faire de nombreux tours d'adresse, ainsi qu'il l'avait vu pratiquer autrefois aux comédiens nomades, aux saltimbanques qui venaient au château Orfano-Orfana.

Il sifflait un air, et le singe valsait ou dansait. Si Zug faisait le revêche, un baiser, une friandise, souvent même une correction le rendait docile, et le tour était obtenu.

On se souvient qu'autrefois *Coco* était le souffre-douleur de Rol, lequel, on s'en souvient aussi, pour arracher au malheureux angora une suite graduée de sons, une gamme chromatique, lui posait sous les pattes des pincettes plus ou moins chaudes. Pour arriver au même résultat musical, le petit prince Chènevis n'avait qu'à presser plus ou moins fort avec le doigt les pattes du chat. Coco, par l'effet seul d'une pénible réminiscence, chantait aussitôt

toute la gamme, et fredonnait avec plaisir sous le doigter de l'enfant : *Ah ! vous dirai-je, maman !* L'exécution n'était pas irréprochable, mais elle était suffisante.

Les serins de Canarie n'étaient pas privilégiés. Le petit prince Chènevis avait taillé pour eux de petits morceaux de bois de pin en forme d'épée et de fusil, et il leur en-



seignait à s'attaquer, à se défendre, à mettre le feu à une petite pièce de canon, à faire semblant d'être morts. Ils

maniaient fort adroitement ces armes attachées par un fil de soie à leurs pattes. Quand l'un d'eux tombait mortellement blessé, l'autre le traînait et le poussait dans une petite brouette à laquelle il s'attelait. S'ils mouraient tous les deux, c'est le singe qui les mettait dans une brouette plus forte, et les emportait loin du champ de bataille.

Quant à *Tournebroche*, intelligent comme tous ceux de son espèce, il connaissait déjà parfaitement la valeur des dominos et les principales cartes. Seulement il confondait

encore les piques avec les trèfles. Mais Rome ne s'est pas bâtie en un jour; Néron en prit trois pour la brûler, et il n'y parvint pas complétement. Ceci doit rendre indulgent pour les caniches, que Dieu, ne l'oublions pas, n'a pas

absolument créés pour jouer aux dominos. Il faut beaucoup de soins minutieux, beaucoup d'efforts sans cesse renouvelés, beaucoup de peines pour dresser ainsi les bêtes. Mais le bon petit prince Chènevis, qui se voyait chargé de l'existence de sa sœur, de la sienne, sur une terre étrangère, et qui sait pendant combien d'années! ne se décourageait pas.

Olympe, la belle petite princesse, ne seconda d'abord que très-difficilement son frère : peu à peu cependant elle consentit à préparer aux animaux leur nourriture de chaque jour. A son insu, elle commença même à s'y attacher.

Pendant que son frère s'occupait de les instruire, elle s'asseyait souvent sur un tronc d'arbre, et elle écrivait à sa mère qui la pleurait et qu'elle pleurait, à son bon père... Où étaient-ils, ce bon père etcette excellente mère ?...

Lorsque sa lettre était terminée, elle la plaçait près de son cœur avec les autres.

Olympe, on le voit, corrigée par le malheur, devenait de jour en jour meilleure.

Le soleil, la fatigue salutaire de la marche, l'air robuste de la campagne, les avaient déjà beaucoup brunis. Ils n'en

étaient que plus sains, plus beaux et plus forts. C'est si bon pour l'âme et le corps, la liberté !

Sous le beau ciel des confins de l'Italie, tantôt ils côtoyaient une rivière toute festonnée de cressons qui s'échevelaient au bord des eaux ; tantôt ils foulaient la molle prairie semée des perles de la rosée. Ils mangeaient en marchant ; ils dormaient sous un platane, ils s'éveillaient, le sourire de l'espoir sur les lèvres ; ils oubliaient, ils se souvenaient, ils priaient, et, remontant sur le dos complaisant de *Philosophe*, ils avançaient vers les Alpes. Ils se perdaient quelquefois, ils se retrouvaient souvent au même point ; ils étaient tantôt graves, tantôt tristes, mais bien gais aussi, et toujours enfants !

Une fois ils ressentirent une douleur très-vive. *Auréole*, l'élégant pigeon au cou nuancé, usant de sa liberté, éleva son vol si haut et l'étendit si loin, qu'on ne le vit plus. On le perdit dans les profondeurs de l'espace. *Tournebroche* eut beau aboyer, Auréole resta caché derrière le rideau d'azur. Les deux enfants désolés s'arrêtèrent pour l'attendre. Mais il s'écoula une demi-heure, une heure ; Auréole ne revint pas ! Ils se remirent tristement en route sans lui... Mais, ô bonheur ! à la station du souper, ils le virent reparaître de loin, de bien loin : il arriva à tire-d'aile, roucoulant et frémissant. On l'embrassa, on le gronda bien fort, et tout fut dit.

Mais le lendemain, même fuite ; heureusement, même retour. Bref, Auréole continua ainsi à s'éloigner chaque

jour de la caravane, et à s'y rallier fidèlement avant la nuit.

On touchait à la fin de l'automne, admirable saison dans cette partie de l'Italie, que les petits exilés allaient laisser derrière eux, mais saison presque aussi rude que l'hiver au milieu des Alpes qu'ils étaient sur le point de traverser. Ils étaient arrivés à la base si pittoresque de ces redoutables montagnes, dont les neiges éternelles venaient de loin en loin attrister leurs regards et glacer leur courage,

Avant de s'y engager, le petit prince Chènevis acheta, entre Biella et Ivrée, deux manteaux, l'un pour lui, l'autre pour sa sœur Olympe, qui ne cessait de dire : « Mon frère, ces vilaines montagnes me font peur, n'y pénétrons pas. Allons-nous-en plutôt.

— Et où aller ? demanda le prince Chènevis.

— Je ne sais... Mais ces montagnes !...

— Suivez-moi donc, Olympe. Puisque Dieu nous a conduits sains et saufs jusqu'ici, il saura, s'il le veut, nous conduire plus loin sans danger. »

Arrivés au pied des Alpes, à la lisière de la vallée du Piémont, leur inquiétude s'accrut. Les Alpes étaient là, ces effrayantes Alpes ! Malgré sa courageuse détermination, le prince Chènevis ne voulut pas y entrer avant d'avoir pris quelques renseignements sur la meilleure route à suivre à travers tant de gorges, tant de ravins, tant de fondrières et de précipices. Que de voyageurs ont péri au

milieu de ces montagnes, immuables témoins des bouleversements du globe ! Il confia à sa sœur la garde des animaux, et il résolut d'aller seul à Ivrée chercher ces utiles renseignements.

Ivrée est encore plus près des Alpes que Biella.

« Vous me promettez d'être de retour dans deux heures? dit Olympe en voyant son frère décidé à se rendre à Ivrée.

— Je vous le promets. Et vous, ma sœur, promettez-moi de ne pas sortir de ce tronc d'arbre dans lequel je vous ai fait cacher.

— J'y resterai jusqu'à votre retour. »

Le prince Chènevis avait, en effet, placé sa sœur dans le tronc d'un vieil orme gigantesque, offrant à sa base

ruinée par les siècles une large ouverture en forme d'ovale très-profond. Les trois cages, le singe et le panier au châ-

y furent introduits. *Tournebroche* s'assit sur les genoux d'Olympe. C'est lui naturellement qui devait veiller sur toute la maisonnée. Le prince, en amassant et en empilant le plus qu'il put des rameaux de pin et des branches de cèdre au pied de l'arbre, et de façon à masquer l'ouverture, laissa cependant assez de place à *Tournebroche* pour qu'il allongeât son museau et dirigeât ses regards à droite et à gauche.

Quel tableau ingénu que ce vieux tronc d'arbre décrépit, raviné, voilé par des jonchées de feuilles vertes, et permettant de voir confusément derrière ce fouillis que traversent, que criblent l'air et la lumière, la tête éveillée d'un chien, le plumage éclatant d'un perroquet, le cou velouté d'un pigeon, et la moitié du visage rose d'une jolie enfant !

Le petit prince Chènevis, tranquille sur le sort de sa famille, prit le chemin d'Ivrée, monté sur *Philosophe*,

qui semblait étonné de ne porter qu'une seule charge.

Au bout d'une demi-heure, Olympe s'endormit au gazouillement des oiseaux qui chantaient au sommet encore vivace et fleuri du vieil arbre, et auxquels répondaient les deux petits serins de Canarie, cachés dans le tronc.

Le petit prince Chènevis fut très-exact. Deux heures ne s'étaient pas écoulées, et il était déjà de retour auprès de sa sœur.

Tournebroche aussi avait fait loyalement son devoir. Au pied de l'arbre se tordait dans d'affreuses convulsions

une grosse couleuvre qu'il avait étranglée.

Cette couleuvre avait cherché à s'introduire dans l'ou-

verture du tronc, pour mordre Olympe pendant son sommeil.

« Très-bien, dit le prince Chènevis en passant sa main sur la grosse tête de *Tournebroche*. C'est très-bien, mon ami. Voyez, ma sœur, ajouta-t-il, s'il est bon de se faire aimer des animaux, et s'ils ont une intelligence, une mémoire et un cœur. »

Olympe baissa les yeux ; elle caressa aussi de sa main le généreux caniche.

« Mais en route ! en route ! cria le prince Chènevis ; le temps est beau, la route est charmante, et l'on m'a appris à Ivrée le chemin qu'il faut prendre à travers les Alpes pour arriver sans danger en Savoie. De la Savoie nous passerons facilement en France, et, une fois en France, nous sommes sauvés. Allons, *Zug !* allons, *Auréole !* allons, *Coco !* allons, *Tournebroche !* allons, *Topaze*, *Émeraude*, *Jacasse*, *Avocat ;* et toi, *Philosophe*, bon courage ! Et en route ! en route ! Cette nuit même nous serons dans les montagnes, sur la route du mont Cenis ! »

Comme si elle eût compris la harangue et la proclamation de son jeune chef, toute la gentille ménagerie manifesta d'un mouvement unanime son contentement.

Auréole, le gracieux pigeon, roucoula et battit des ailes ; *Coco* fit son plus gros dos ; *Tournebroche* aboya en courant comme un fou sur le chemin, et en lançant avec ses pattes de derrière des nuées de poussière et de petits cailloux ; *Topaze* et *Émeraude* chantèrent un de

leurs plus jolis refrains ; *Zug* piétina sur la tête de *Philosophe*, qui se mit à braire à cœur joie ; tandis qu'*Avocat* ne cessait de crier : *Entrez, Monsieur ; entrez, Madame !* et que la pie, mademoiselle Jacasse, criait de son côté : *Un sou ! un sou ! un sou !*

Les deux enfants riaient de toute leur âme, de cette joie qui marchait avec eux et leur faisait cortége.

Vers le soir, ils s'arrêtèrent pour dîner une dernière fois en vue du Piémont. La nature semblait beaucoup moins riante autour d'eux : des vapeurs grises planaient tristement sur leurs têtes ; quelques courants d'air froid venaient de temps en temps leur faire sentir qu'ils quittaient l'Italie, la contrée des fleurs, la patrie du soleil.

Ils avaient achevé leur repas frugal sur le sommet d'une petite colline, que séparait d'un bois de châtaigniers un ravin couvert de pruniers sauvages, lorsque le prince Chènevis, s'étant levé pour ramener *Philosophe* qui s'éloignait trop du quartier général, crut entendre des voix dans le ravin. Il se baisse, s'agenouille, s'étend sans bruit sur l'herbe, rampe, et s'approche du bord de la colline.

Trois hommes causaient.

Il écouta.

L'un disait : « Oui, comme je vous le disais à Ivrée, ce sont assurément les deux enfants du prince Orfano-Orfana, de ce grand seigneur dont les biens sont confisqués, qu'on a fait prisonnier d'État, et qui est peut-être

en ce moment sur le point de monter à l'échafaud... Oui, ce sont ses deux enfants; ils sont déguisés en mendiants. Autrefois je les ai vus au château de leur père; j'ai reconnu le prince Chènevis à ses jolies mains beaucoup trop fines et trop blanches pour un petit ramoneur. Ils doivent être cousus d'or : des enfants de prince et de princesse !

— Sans doute, et il faut sur-le-champ...

— C'est pour échapper aux recherches de la justice, qui poursuit toute leur famille, qu'ils ont pris ces habits grossiers. Il y a bien des diamants entre le drap et la doublure de ces vestes...

— Eh bien, emparons-nous d'eux, puisqu'ils sont là-haut !

— Pas encore, dit le chef de la bande. Il passe trop de

voyageurs par ici : on nous surprendrait. Vous ne désirez pas être pendus avant le printemps prochain? Mais écoutez-moi. Les deux enfants doivent prendre ce soir la route du mont Cenis pour se rendre à Lans-le-Bourg; je le sais, puisque c'est moi qui ai indiqué ce chemin, à Ivrée, au petit prince Chènevis. Nous les attendrons sur la route, et nous les volerons. Pour ne pas laisser de trace de notre coup de main, chose très-importante dans notre profession, nous les ferons rouler au fond de quelque bon précipice, où ils pourront crier tout à leur aise.

— Cette nuit donc!

— Cette nuit donc, camarades! Partons maintenant pour aller les attendre sur la route du mont Cenis. »

Les brigands s'éloignèrent.

Quand le prince Chènevis se releva de terre, il était fort ému; sa vie, celle de sa sœur, étaient menacées par ces scélérats. Il ne perdit pas courage cependant. « Ma sœur, dit-il à Olympe, le ciel se couvre de plus en plus; si nous restions trop longtemps ici, je ne serais pas sûr de trouver dans ces montagnes le chemin qu'on m'a conseillé de prendre. Mettons-nous donc tout de suite en marche, afin d'arriver avant la nuit à l'entrée de la route du mont Cenis. »

Olympe obéit, et la caravane s'éloigna de la colline, leur dernière station en Italie.

Mais le petit prince Chènevis était fort silencieux; il réfléchissait beaucoup. Il se disait : « Puisque c'est sur

la route du mont Cenis que les brigands nous attendent, suivons une autre route, et évitons-les. Oui, mais quelle autre route suivre? Y en a-t-il d'autre? Voici ce que je dois faire, se dit enfin le prince Chènevis : je marcherai constamment à deux ou trois cents pas de la route du mont Cenis, que j'aurai soin de ne pas perdre de vue, et nous échapperons ainsi aux piéges des trois assassins. »

Olympe remarqua, sans oser en demander la cause, la sombre préoccupation de son frère.

La nuit venait. Ils approchaient de plus en plus de la route du mont Cenis.

L'air glacial des montagnes les obligea à endosser leurs petits manteaux bruns.

Bientôt tout devint sombre et confus devant eux; le soleil était couché, la campagne avait disparu sous un océan de brume.

A cent pas de l'endroit où commençait la route, le petit prince, sans prévenir sa sœur, appuya à droite, et s'enfonça entre deux montagnes qui formaient une longue et étroite vallée.

Olympe crut que c'était la véritable route du mont Cenis.

Pendant quelques heures, le petit prince vit la route à sa gauche; mais, à force de marcher, il la perdit, et il n'eut plus alors que le pressentiment de la direction qu'elle suivait. A minuit, ils étaient complétement égarés. A droite, à gauche, devant eux, derrière eux, à leurs pieds, sur leur tête, s'élançaient des masses de granit formidables. Pour

augmenter l'embarras et la douleur de leur position, du fond d'un ciel bas et opaque, comme la voûte d'un four éteint, commençait à tomber de la neige en abondance, une neige dont chaque flocon, en touchant la chair, donnait le frisson à tout le corps.

N'oubliez pas que les deux enfants avaient vécu jusqu'alors dans les douceurs de la richesse, entourés de soins et de caresses, servis par une nombreuse domesticité.

La bise noire soufflait : c'est un vent aiguisé par le contact des montagnes, et qui coupe comme une lanière de cuir. Un torrent invisible grondait au-dessous du rocher sur lequel ils étaient perdus. Quelle froid! quelle obscurité! quelle terreur! Il fallut s'arrêter.

Olympe se mit à pleurer; et les pauvres animaux, transis et grelottant, s'étaient ramassés en boule.

Le prince Chènevis s'agenouilla pieusement, croisa ses petites mains glacées, et dit à haute voix : « Mon Dieu, ayez pitié de nous qui allons mourir. Mon Dieu, ayez surtout pitié de ma sœur que j'ai entraînée dans ce péril. »

Sa prière étant faite, il se releva; il avait puisé du courage et de la force dans cette invocation. Il étala son manteau à terre, sous l'âne même, et il ordonna à sa sœur de s'y étendre. Quand Olympe fut couchée sur le manteau, il la couvrit avec celui qu'elle

portait, et il plaça le chat et le singe sur ses pieds, pour qu'elle eût moins froid.

De cette manière, les deux animaux avaient une part de l'abri singulier qu'il avait imaginé. Les trois cages furent posées près d'Olympe. Le petit prince, dénouant ensuite la couverture ployée entre la selle et le dos de l'âne, la jeta dans toute son ampleur sur l'impassible compagnon de leurs infortunes, et en laissa pendre les deux côtés. Grâce à ces ingénieuses dispositions, toute l'hôtellerie se trouva cachée et abritée. « Et vous, mon frère? dit Olympe. — Moi, je veillerai avec *Tournebroche*. Dormez. — Oh! mon frère, mon bon frère! » Le silence se fit ensuite sur ce rocher blanc de neige, humide de brume, fendu par le froid. Le torrent seul s'entendait.

Debout près de *Philosophe*, qui ne bronchait pas, le

petit prince Chènevis recevait en plein vent l'avalanche

glacée et résistait, avec le fidèle *Tournebroche*, au souffle impétueux de la bise noire.

Quelle nuit! quelle nuit!

Le cher enfant se mourait de fatigue et d'épuisement; il respirait à peine; ses petites mains étaient de marbre. Deux larmes glacées s'étaient figées sur ses joues.

Tout à coup un épouvantable hurlement éveille les échos des montagnes. Le poil de *Tournebroche* s'est hérissé.

Le hurlement redouble, s'approche. C'est un loup!

« Mon frère! crie Olympe, mon frère! »

L'âne tremble de peur sur ses jambes qui ploient.

« Mon frère!

— Ne bougez pas, ma sœur, ne bougez pas! »

Le loup, dont les yeux étaient deux épées rougies au feu, dont la langue était une flamme, s'élance, terrible, agile, affamé, sur l'âne; mais au même instant *Tournebroche* se précipite sur le loup, le saisit, le mord, le déchire au ventre.

Combat acharné, combat à mort: morsures, aboiements.

Après des secousses furieuses, le chien et le loup, entrelacés, roulent du rocher dans le précipice au fond duquel coule le torrent. Ils roulent, ils roulent, ils roulent longtemps.

Un long silence succède à cette effrayante chute.

Puis, au bout de quelques minutes, on entend le frôlement d'un animal essoufflé qui cherche à grimper, et qui retombe à chaque effort qu'il fait.

Au risque de sa vie, au risque de ramener le loup, le petit prince dénoue sa ceinture de cuir, et la laisse pendre le long du précipice.

Un corps lourd s'y suspend; le prince Chènevis l'attire péniblement à lui, le corps arrive enfin au bord du rocher: est-ce le loup qui va le dévorer, est-ce le chien qu'il arrache à la mort?

C'est *Tournebroche* qui revient, la gueule ensanglantée, il a tué le loup!

La nuit était finie: le jour reparut. A sa clarté blafarde les deux enfants aperçurent perpendiculairement sous eux le village de Lans-le-Bourg, qui est bâti au pied du mont Cenis.

Ils s'y rendirent en moins d'une heure. Là, de braves gens les réchauffèrent, leur firent faire un bon repas, et leur préparèrent ensuite des lits bien doux.

Les pauvres animaux ne furent pas oubliés.

Philosophe eut du son et du foin à son gré.

Tournebroche, pour avoir tué un loup, exploit très-méritoire aux pays de montagnes, où ces animaux sont une calamité publique, eut la moitié d'un gigot rôti et un pain entier trempé dans de la soupe grasse.

Zug fut bourré de fruits.

Coco nagea dans des débris de volailles.

Quant aux oiseaux, ils ne furent pas moins bien traités.

Les exilés restèrent six jours entiers à Lans-le-Bourg. Ils n'en partirent qu'après s'être complétement remis de leurs fatigues.

De Lans-le-Bourg à Chambéry, de Chambéry à Lyon,

de Lyon à Paris, leur voyage s'accomplit sans accidents notables. Mais à Paris, il ne leur restait plus un sou de l'argent qu'ils s'étaient procuré par la vente de la barque sur le lac Majeur.

Les voilà donc à Paris!

« Il est temps de vous apprendre, dit le petit prince à sa sœur, quand ils furent sur les boulevards de l'immense ville, le motif pour lequel j'ai amené de si loin ces animaux, dont la conservation a été souvent pour nous un grave souci.

— Et quel est ce motif, mon frère?

— Regardez, ma sœur, ou plutôt écoutez.

« Messieurs, dit le prince Chènevis à la foule qui les entourait déjà, et très-étonnée de voir un âne portant deux enfants, trois cages, un singe et un chat : Messieurs, il n'y a de honte qu'à mal faire, et je n'en éprouve aucune à vous apprendre que l'industrie de ces animaux est notre seule ressource à ma sœur et à moi. »

Il ajouta : « *Zug*, saluez ces dames et ces messieurs, et dansez l'anglaise à ravir. »

Zug fit trois courtoises révérences, et dansa l'anglaise sur un tapis.

Il fut trouvé charmant.

Zug donna ensuite la main à une foule de jeunes personnes, envoya des baisers aux croisées, applaudit quand son maître lui ordonna d'applaudir.

Une vingtaine de petites pièces de cuivre et d'argent tombèrent autour du tapis.

Zug les ramassa prestement, et les porta, avec mille gambades, à son maître.

Tournebroche eut son tour.

« Que celui qui désire jouer une partie d'écarté avec ce brave caniche, dit le prince Chènevis, veuille s'approcher de ce banc.

— Un chien jouer aux cartes ! quelle plaisanterie ! murmurait-on dans la foule.

— Oui, messieurs, il joue aux cartes ; daignez vous en convaincre. Approchez. »

Enfin un tambour-major se détacha du cercle incrédule, pour éprouver l'habileté de *Tournebroche*.

L'enjeu était de 2 francs.

Le tambour-major battit les cartes, les distribua, et commença la partie. Il jette le huit de cœur.

Tournebroche pousse un as de cœur avec la patte, car le jeu était étalé devant lui, et il fait une levée. Puis il avance un atout.

Le tambour-major, qui n'a pas d'atout, laisse tomber un pique.

Tournebroche, voyant cela, aboie très-fort, ce qui signifie qu'il a gagné, qu'il n'a plus que des atouts devant lui. C'était vrai.

« J'ai perdu, dit le tambour-major en se levant. Quand je retournerai dans mon pays, je pourrai dire que mon maître est un caniche. »

On applaudit beaucoup, et ce dernier exercice rapporta encore une foule de petites pièces aux enfants, qui, le soir, firent un bon repas, régalèrent de leur mieux leurs utiles pensionnaires, et payèrent un mois de loyer à leur hôte.

Le lendemain, le prince Chènevis, avec le reste d'un gain si honorable, loua un petit théâtre en plein vent sur le boulevard du Temple, et il fit peindre une enseigne sur laquelle on lisait en lettres d'or majuscules :

GRAND THÉATRE

DU

PRINCE CHÈNEVIS

On voyait aussi sur cette resplendissante enseigne les portraits de *Zug*, de *Coco*, d'*Avocat*, de *Jacasse*, de *Tournebroche*, d'*Auréole*, de *Topaze* et d'*Émeraude*.

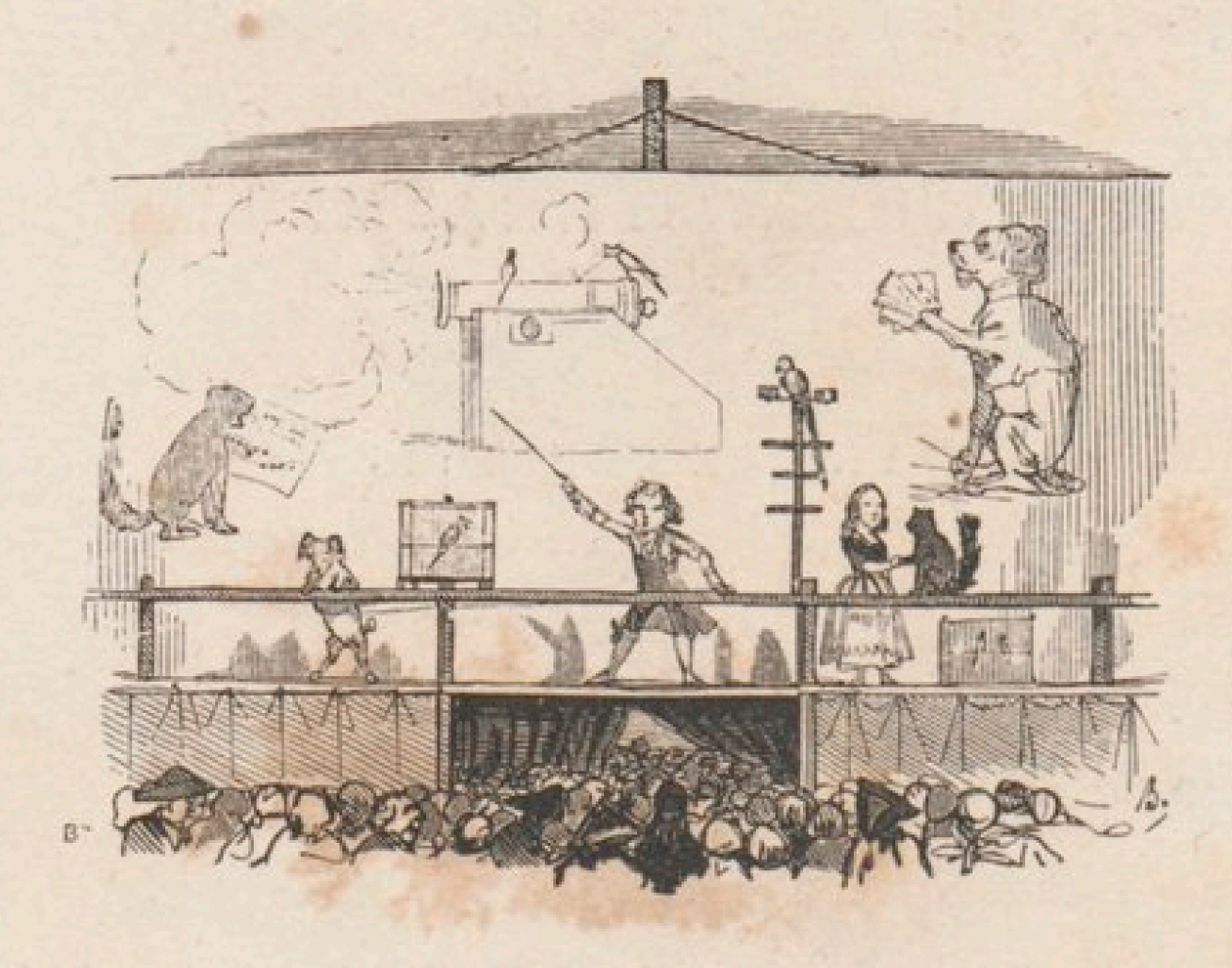
Philosophe était dans un coin de l'enseigne; les deux enfants en occupaient le milieu, une baguette à la main, signe de commandement.

Le peintre, qui était un honnête homme, n'avait épargné ni le rouge vif ni le bleu foncé sur cette magnifique toile, qu'on apercevait du *Château d'Eau* et des *Filles du Calvaire*.

Paris s'éprit tout à coup pour le spectacle que donnèrent ces deux petits enfants, qui avaient fait de si habiles acteurs d'un singe, d'un chien, de deux serins de Canarie, d'un perroquet, d'une pie et d'un chat.

On trouvait avec raison ce spectacle beaucoup plus amusant, plus vrai, plus naturel que la représentation d'une tragédie.

Ce qui contribuait puissamment à attirer la foule, c'est le singulier appel que ne cessaient de faire aux passants le perroquet rouge en criant : *Entrez, Messieurs; entrez,*



Mesdames ! et la pie, en disant avec volubilité : *Un sou! un sou! un sou!*

On accourait de tous les points de la ville pour entendre *Jacasse* et *Avocat*. Une fois à la porte, on entrait; une fois entré, on applaudissait aux grâces de *Zug*, costumé en troubadour; — tunique orange, toque à plume blanche; — à l'intelligence de *Tournebroche* venant, plus d'un siècle avant le fameux chien *Munito*, émerveiller Paris; et aux incroyables exercices des deux serins de Canarie, qui se battaient à l'épée, au pistolet, obéissaient au commandement, mettaient le feu à un canon, et se rendaient mutuellement des honneurs funèbres après la bataille.

Admirable spectacle que couronnait un concert donné par *Coco*. Quand le prince Chènevis lui serrait la patte,

Coco, ainsi qu'il a déjà été dit, se souvenait du supplice que lui infligeait le cruel et misérable Rol, et il miaulait :

Ah! vous dirai-je, maman! et *J'ai du bon tabac dans ma tabatière.*

Au bout d'un an, les enfants, devenus populaires à Paris,

comme le furent beaucoup plus tard les petits acteurs de M. Comte, avaient amassé près de deux mille francs.

Ils eussent été heureux dans leur disgrâce, s'ils avaient pu savoir où étaient leur père et leur mère. Les reverraient-ils jamais? Vivaient-ils encore? Les méchants qui les avaient perdus dans la confiance du roi n'avaient-ils pas été assez puissants pour les faire mourir?

A ces tristes pensées, les deux enfants se laissaient aller au découragement; ils ne parvenaient à se consoler que par l'espérance et la prière, ces deux trésors inépuisables des malheureux.

Leurs succès grandissaient sans cesse. On voulut les avoir à la cour; ils y furent appelés pour montrer le talent de leur troupe. Les grands seigneurs, imitant la cour, les demandèrent aussi, les fêtèrent pendant tout un hiver. Pas

de soirée sans le prince Chènevis. Chènevis par-ci, Chènevis par-là. On porta des robes et des bonnets à la Chènevis.

Il est inutile de dire que les animaux partageaient les avantages de cette prospérité si bien méritée.

S'ils avaient leurs petits caprices, ils ne les avaient pas longtemps. *Auréole* seule, le pigeon blanc, au cou azuré, avait persisté dans l'habitude de s'absenter. Pour le corriger, le petit prince tenta de l'enfermer, mais l'oiseau tomba sérieusement malade. Vite, il fallut lui rendre sa liberté et son indépendance.

Un jour — ce jour est à noter — il y avait spectacle extraordinaire au théâtre du prince Chènevis. Foule à la porte, foule sur les marches, foule dedans. C'était d'ailleurs un dimanche. Enfants, femmes, soldats, bourgeois, ouvriers, entraient ou prétendaient entrer. Le petit prince était habillé en prince, ce qui, dans sa position, équivalait à un déguisement; sa sœur en princesse. *Avocat* déployait sa belle voix pour dire: *Entrez, Messieurs, entrez, Mesdames!* Et la pie se rengorgeait en criant de son côté: *Un sou! un sou! un sou!*

Enfin le spectacle commence.

D'abord rares et modérés, les applaudissements augmentent à mesure que les tours d'adresse des acteurs deviennent plus remarquables. Peu à peu ce public serré, encaissé entre ces planches et ces toiles grises, s'anime, et tous les sentiments de sa joie se manifestent sous diverses formes. Ici c'est un groupe d'enfants naïfs dont la bouche s'ouvre et s'arrondit en corolle; là ce sont des soldats prodigieusement émerveillés de l'élasticité de *Zug :* l'admira-

tion en eux ressemble à de la stupidité ; ils sont immobiles, figés. Plus loin tout un banc de nourrices est sous le charme du même étonnement; cependant leurs nourrissons sont encore plus étonnés qu'elles, leurs nourrissons qu'elles ont oubliés sur leurs genoux et qui roulent à terre. De ce côté, des ouvriers, endimanchés jusqu'aux oreilles, prétendent que *Tournebroche* n'est pas un chien, mais un enfant caché sous la peau insidieuse d'un caniche ; de l'autre côté, ce sont des bonnes femmes de la campagne fort disposées à crier au sortilége : les deux enfants leur représentent un sorcier et une fée. Mais quels que soien les opinions et les préjugés, on bat des mains à chaque instant de tous les points de la salle. Les bravos ébranlent les murs de sapin, et agitent le dôme de toile.

Tout marchait à souhait jusque-là ; mais voilà que vers le milieu de cette soirée d'enchantement, *Tournebroche*, inquiet depuis quelques minutes, s'approche de la rampe, s'en éloigne à regret pour y revenir encore, et finit par perdre dans ces mouvements de distraction une partie de

la bonne tenue que d'habitude il a devant le public. Qui peut donc ainsi le détourner de la ligne de ses devoirs dans un pareil moment? Est-ce par hasard ce spectateur de figure laide, commune, mais dont les habits, ruisselants de pierreries et de perles fines, sont ceux d'un marquis, peut-être d'un prince? Il est assis en effet au premier

rang. Le public n'a cessé d'admirer pendant les entr'actes l'ample perruque blonde de cet homme, son immense cravate brodée, ses manchettes de malines frisées comme des feuilles de chou, les chaînes de ses deux montres, — car il porte deux montres! — son gilet écarlate semé de petits soleils d'or et de petites lunes d'argent, sa culotte de satin aurore, et son épée dont la poignée est une tête de tigre en or massif. Cet étranger si riche, si éclatant dans

sa mise, est assis entre deux personnages graves, un homme et une femme, tous les deux vêtus de noir des pieds à la tête, tous les deux paraissant fort mal à l'aise et presque honteux d'être vus par ce monde qui ne peut regarder le personnage magnifique sans diriger aussi un coup d'œil d'attention sur eux.

Tout à coup *Tournebroche*, dont le flair, dont les regards fébriles ne se sont pas détachés du bizarre personnage, bondit, franchit la rampe avec la promptitude qu'il montra la nuit où il s'élança sur le loup des Alpes. Il tombe sur cet homme et se cramponne à ses flancs, à son cou, à ses épaules. Il le mord, il hurle, il l'étouffe. Impossible de lui arracher sa proie. Il déchire la superbe cravate blanche de cette espèce de prince épouvanté, lacère à belles dents son habit de cour, son gilet à soleils d'or et à lunes d'argent, et met en charpie ses manchettes,

sans cesser d'aboyer. Pour augmenter la confusion et le désordre, le singe saute à son tour par-dessus la rampe, et s'abat sur la perruque blonde de celui que le caniche est en train de dépecer. *Zug* emmêle les cheveux de la

perruque, puis la saisit, l'arrache, la secoue, la pose un instant sur sa tête et la lance ensuite avec mépris au plafond de la salle. On aperçoit alors les cheveux naturels de l'étranger : une crinière rouge, taillée en brosse. *Zug*, qui a produit la métamorphose, veut en jouir à sa manière ; il se carre sur cette tête, et y piétine avec des ricanements ironiques et sinistres. *Tournebroche* émiette toujours l'étranger. Ce n'est pas tout. La pie, le perroquet, le

chat et les deux serins de Canarie quittent la scène et vont se mettre de la partie. *Jacasse* pique avec son bec pointu le menton de ce spectateur littéralement livré aux bêtes; le perroquet lui pince affreusement le nez, le chat lui égratigne le front, tandis que les deux serins de Canarie chantent la victoire sur ce champ de carnage.

On vient cependant de tous côtés au secours de la victime; mais il est bien tard. L'homme de la première galerie est en lambeaux et en sang; ses yeux surtout ont été fort maltraités. On le dégage, et c'est alors que les deux enfants reconnaissent en lui le valet tyrolien du château Orfano-Orfana, le bourreau impitoyable des animaux domestiques, Rol enfin!

On le transporte évanoui hors de la salle, suivi des deux personnages vêtus de noir, qui assistaient avec lui au spectacle.

Le prince les reconnaît aussi. L'homme est son ancien gouverneur *Infailliblement*, la femme est la gouvernante d'Olympe, mademoiselle *Certainement*.

Le public, qui ne sait pas pour quel motif de vengeance les animaux savants du prince Chènevis se sont portés à de tels excès contre un spectateur, crient, s'indignent et demandent justice.

La police est représentée partout en France, particulièrement dans les salles de spectacle; elle se produit sous la forme de quatre exempts, sergents de ville d'autrefois, et on lui fait passage. Les exempts montent sur le

théâtre, enferment d'autorité les animaux dans leurs cages, et signifient aux enfants qu'on va les conduire tous les deux dans la prison de Bicêtre. Responsables de toute leur troupe, ils auront à s'expliquer devant le tribunal sur les actes de férocité dont elle s'est rendue coupable. On les emmène donc, enchaînés l'un à l'autre, à la prison de Bicêtre.

Le spectacle, si heureusement commencé, finit dans l'épouvante.

Pendant plusieurs jours, tout Paris s'entretint de l'événement.

L'homme à la perruque blonde était mourant; d'autres prétendaient qu'il était mort.

Il nous reste à dire comment Rol se trouvait à Paris et assistait aux exercices du petit prince Chènevis.

Quand les troupes envoyées par le roi de Sardaigne prenaient possession du château du prince Orfano-Orfana, les domestiques, profitant du saccagement général, faisaient main basse, ainsi qu'il a déjà été dit, sur les objets précieux. Rol, qui savait mieux que personne, en sa qualité de valet de chambre, où étaient déposés les riches écrins de la

princesse et la cassette de son époux, les avait dérobés et s'était enfui en les emportant. En un jour, il avait acquis une immense fortune; en un jour, de valet de chambre il passait grand seigneur.

Afin de jouir sans trouble du fruit de ses rapines (si une mauvaise conscience n'est pas sans cesse agitée), il s'était rendu en France, à Paris, la ville où il est le plus facile aux gens d'échapper aux recherches de la justice.

Il vivait donc à Paris depuis près de deux ans; il y menait grand train, une vie de prince.

Pour paraître prince à tous les yeux, le fripon enrichi avait attiré près de lui le gouverneur *Infailliblement* et la gouvernante *Certainement*, qu'il retenait par la peur et l'intérêt : par la peur, car l'un et l'autre savaient que Rol les étranglerait sans pitié si jamais ils révélaient l'origine de sa fortune; par l'intérêt, parce qu'ils n'avaient plus pour vivre que la déplorable ressource de le servir.

Ce faquin trouvait en outre une occasion de se venger de la bassesse de son origine et de sa condition première en imitant en tout le prince Orfano-Orfana et la princesse, ses anciens maîtres!

A son tour, il avait comme eux des gens distingués à son service.

Et comme il se faisait servir! quel bon maître!

La gouvernante *Certainement* apprêtait son dîner, elle

était sa cuisinière! le gouverneur *Infailliblement* battait ses habits et brossait sa chaussure.

Il disait au gouverneur : « Allons, vite! donnez un coup de peigne à mon Altesse; apportez les pantoufles à ma Seigneurie. »

A la gouvernante : « Vous ferez à mon Altesse un potage aux amandes douces que je prendrai en revenant du spectacle. »

Infailliblement répondait : « *Infailliblement*, monseigneur. »

Et mademoiselle *Certainement* répondait : « *Certainement*, monseigneur. »

Des personnes compatissantes et d'un haut rang qui avaient pris en véritable affection les deux pauvres enfants, si malheureux, intervinrent chaleureusement et firent mettre en liberté la petite Olympe. Mais elles n'obtinrent rien du chef de la police en faveur du prince Chènevis. Il passerait par un jugement, et ce jugement serait des plus sévères, selon toutes les probabilités.

Un homme était en danger de mort ou tout au moins de perdre pour jamais la vue : comment laisser impuni l'auteur d'un si funeste accident?

Il fallait donner un exemple aux bateleurs. Pauvre prince Chènevis! assimilé à un bateleur, à un saltimbanque, à un bohémien, lui!

Il subirait donc une condamnation proportionnée au grave malheur qu'il avait causé.

Il fut aussi question de se débarrasser de tous les animaux qui appartenaient au prince, ses compagnons, ses amis, sa ressource dans la mauvaise fortune.

Oui, il fut question d'assommer, de tuer, d'étrangler *Philosophe*, *Tournebroche*, *Zug*, *Jacasse*, *Avocat*, *Coco*, *Topaze* et *Émeraude*. Si *Auréole* ne fut pas compris dans l'arrêt de mort, c'est que le jour de la bagarre au spectacle, il était sorti par un trou du plafond, avait pris son vol dans les airs et n'avait plus reparu.

Par réflexion on se dit, non pas qu'il était trop inhumain, mais trop au-dessous de la dignité des juges du grand Châtelet de condamner à mort un âne, un chien, un singe, une pie, un perroquet, un chat et deux serins de Canarie. On se borna à les transporter au Jardin du Roi.

Privée de son frère, Olympe se désolait jour et nuit. Sans doute elle pouvait changer la face de l'accusation qui le tenait enchaîné au fond d'un cachot de Bicêtre; sans doute elle pouvait dire que Rol avait été autrefois au service de leur père et de leur mère, et qu'il les avait odieusement volés, et de cette manière, à l'aide de quelques autres paroles, s'expliquait d'elle-même la colère des animaux contre cet homme. Mais recourir à cet aveu, n'était-ce pas faire connaître aussi que leur père et leur mère étaient prisonniers d'État, et qu'eux, leurs enfants, étaient également suspects et poursuivis? Après cette

déclaration, on ne les aurait acquittés d'une part, que pour les accuser d'une autre : ils n'auraient fait que changer de crime et de prison. Et l'infernal Rol savait bien cela quand il était venu les braver jusque dans leur petit théâtre et les humilier avec un luxe volé à leurs parents.

Il fallait donc qu'Olympe se tût et laissât condamner son frère.

Pauvre petit prince! comment supportait-il son malheur et sa dure captivité? Personne avec lui pour le plaindre, le consoler et lui donner de l'espoir.

Deux mois, trois mois s'écoulèrent, et les portes de sa prison ne s'ouvraient pas.

A cette époque, on était lent à juger un homme, presque aussi lent qu'aujourd'hui.

Olympe s'était rendue plusieurs fois au pied de la tour où son frère était renfermé; mais la croisée de sa prison était si haute, si étroitement grillée, qu'elle parvenait à peine à distinguer à travers les triples barreaux de fer sa figure pâle, amaigrie et souffrante. Ils se disaient adieu de la main, et elle se retirait le désespoir au fond de l'âme.

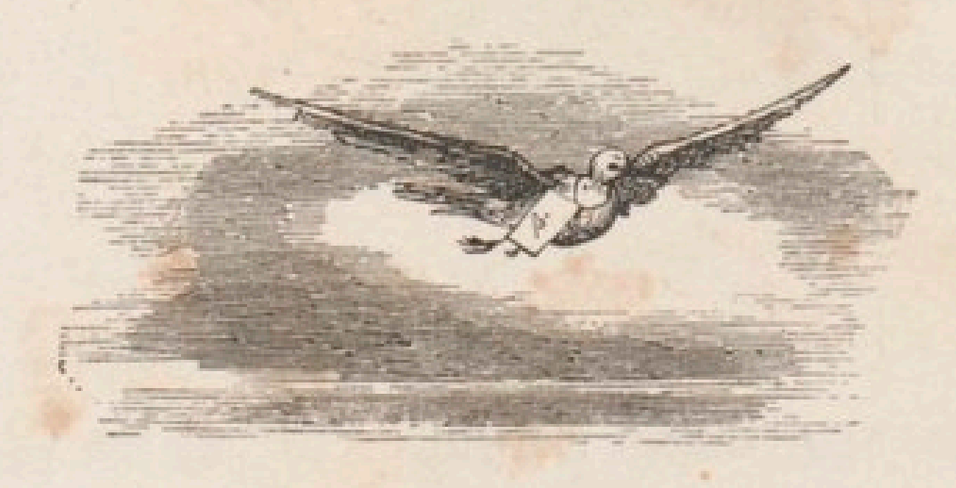
Rol, puisqu'il faut encore en parler, n'était plus en danger de perdre la vie, mais ses yeux étaient toujours dans un horrible état.

Six mois se passèrent, et l'on ne parlait pas encore de juger le prince Chènevis.

Que c'était long, mon Dieu!

Un jour le roi était à la chasse dans la forêt de Sénart. Le mécontentement se lisait sur son visage, car aucun gibier n'était tombé sous ses coups : ni sanglier, ni cerf, pas même un lièvre! Ses courtisans gardaient respectueusement le silence autour de lui.

Il allait se retirer, abandonner la chasse, quand tout à



coup un pigeon fend les airs, un pigeon blanc. « Celui-là du moins, s'écrie le roi, ne m'échappera pas! » L'oiseau

est haut, mais l'arme du roi est excellente. Il ajuste, il tire... il manque l'oiseau. Le pigeon blanc va se poser plus loin. Le roi s'obstine à le poursuivre. Il approche doucement, il se dispose à tirer une seconde fois, mais il s'arrête. Il a aperçu un carré blanc suspendu au cou du pigeon. Il regarde mieux. Ce carré blanc est un message, une lettre. « J'aurai le pigeon blanc et le message qu'il porte! » s'écrie le roi, et il fait feu. Pas plus que la première fois, le pigeon blanc n'est tué. Quelques gouttes de sang tombent, l'oiseau n'est que blessé. Il s'enfuit, il s'élève ensuite radieux dans les airs.

« Je perdrai ma couronne de France, dit le roi amèrement désappointé, ou j'aurai ce pigeon blanc! »

Les courtisans entendent ces paroles. C'est un ordre pour eux.

Tous alors de poursuivre l'oiseau.

Le roi s'élança sur son meilleur cheval, les courtisans le suivirent.

Le pigeon blanc franchit la forêt de Sénart, coupe la Seine, plane sur les champs de blé qu'il laisse derrière son vol. On s'acharne après lui; on ne le perd pas de vue. La campagne entière se soulève.

« Qu'est-ce donc?

— C'est le roi qui veut atteindre ce pigeon blanc, ce pigeon enchanté, » répondent les courtisans aux villageois.

Enfin le pigeon blanc, malgré les clameurs, descend

sur la noire prison de Bicêtre, et se pose en roucoulant sur l'une des barres horizontales d'une grille. C'est celle du cachot où gémit le prince Chènevis depuis plus de six mois.

« Qu'on monte à ce cachot, ordonne le roi : je veux cette lettre et ce pigeon blanc. J'ai engagé ma couronne.»

Il est obéi.

On lui apporte aussitôt la lettre; il ouvre et lit :

« Chers et bien aimés enfants,

« Nous vivons et nous sommes libres. Le roi de Sar-
« daigne a reconnu notre innocence. Depuis trois jours
« nous sommes au château Orfano-Orfana. Où êtes-vous?
« Si Dieu permet que cette lettre vous soit remise par
« *Auréole*, le bon pigeon, venez! venez! venez!

« Votre père et votre mère,

« Prince et princesse

« ORFANO-ORFANA. »

Étonné du contenu de ce message, le roi s'informe avec bonté, et il apprend du prince Chènevis lui-même et d'Olympe qu'ils sont les enfants du prince et de la princesse Orfano-Orfana. Sur-le-champ le petit prince est mis en liberté; le roi l'embrasse et lui dit : « Après demain, vous partirez pour l'Italie avec votre sœur. »

Le lendemain, le roi donna une grande fête au prince

Chènevis et à sa sœur Olympe, et les combla de riches présents.

« Que voulez-vous encore? leur demanda-t-il en souriant.

— Que Votre Majesté, répondirent les deux enfants, nous fasse rendre nos chers compagnons.

— Soyez satisfaits, » dit le roi.

Un mois après, ils rentraient au château Orfano-Orfana avec deux personnes de confiance et de haute distinction, chargées par le roi et la reine de France de les accompagner jusque chez eux.

Leur père et leur mère étaient allés à leur rencontre.

Que d'embrassements! quelle joie! que de douces larmes venues du cœur!

Comme on caressa aussi le beau pigeon blanc, porteur

miraculeux du message! *Auréole* était de la famille de ces pigeons voyageurs, originaires d'Orient, qu'on dresse tout jeunes. On leur enseigne à se rendre d'un endroit à un autre, séparés quelquefois par trois ou quatre cents lieues de montagnes, en emportant fidèlement à leur cou la lettre qu'on leur a confiée. Le beau pigeon blanc, pendant son voyage et son séjour en France avec le jeune frère et la jeune sœur, allait constamment visiter — ainsi s'expliquent ses absences — le prince et la princesse Orfano-Orfana, près de deux ans captifs dans la forteresse de Pignerol en Piémont. Ah! s'il eût pu confier au prince Chènevis et à sa sœur dans quel endroit leurs parents chéris subissaient une injuste captivité!... Mais le jour où leur mère — une mère seule a de ces pensées-là — passa au cou d'*Auréole* un cordon de soie auquel pendait une lettre, il comprit, et il alla à tire-d'aile de la vallée du lac Majeur aux murs de Bicêtre. Vous savez à travers quels dangers il dut passer pour porter cette lettre tachée de son sang; cette lettre d'une mère désespérée à son fils prisonnier.

Touchée de la double intimité créée par le besoin, consacrée plus tard par la reconnaissance, entre ses enfants et les animaux, leurs compagnons d'infortune, le prince Orfano-Orfana voulut que l'enseigne du *Théâtre Chènevis* fût placée dans le plus beau salon de son château, et y demeurât tant que le château serait debout.

Philosophe ne fit plus de corvée; il ne porta plus le bât.

Les deux petits serins du Canarie, *Topaze* et *Émeraude*, eurent une volière d'honneur.

Zug eut le droit de dormir sur le canapé de la princesse.

Coco, *Jacasse* et *Avocat* obtinrent aussi de belles récompenses.

Une princesse de Carignan envoyait chaque année, au beau pigeon blanc, un boisseau de graines choisies par elle.

Il fut arrêté que tous les descendants de *Tournebroche* vivraient et mourraient au château.

Le portrait du bon caniche est au musée de Turin.

. . . . . .

Tous les animaux vécurent encore longtemps. *Auréole* mourut le premier. On l'embauma avec soin, et on le déposa ensuite délicatement au fond d'un nid de soie, tapissé de duvet de cygne.

Une larme pour lui !

Et le gouverneur *Infailliblement?*

Il revint au château Orfano-Orfana, où s'écoula paisiblement sa vieillesse.

Et la gouvernante *Certainement?*

Elle revint aussi au château.

Rol devint aveugle par suite de la terrible vengeance des animaux qu'il avait torturés. Le châtiment de Dieu ne s'arrêta pas là : Rol resta toujours méchant.

LÉON GOZLAN.

Il y avait autrefois des génies. Il y en aurait bien encore si vous vouliez croire tous ceux qui se piquent d'être des génies ; mais il ne faut pas s'y fier.

Celui dont il sera question ici n'était pas d'ailleurs de la première volée des génies. C'était un génie d'entre-sol,

un pauvre garçon de génie, qui ne siégeait dans l'assemblée des génies que par droit de naissance, et sauf le bon plaisir des génies titrés. Quand il s'y présenta pour la première fois, j'ai toujours envie de rire quand j'y pense, il avait pris pour devise de son petit étendard de cérémonie : *Fais ce que dois, advienne que pourra.* Aussi l'appela-t-on le génie Bonhomme. Ce dernier sobriquet est resté depuis aux esprits simples et naïfs qui pratiquent le bien par sentiment ou par habitude, et qui n'ont pas trouvé le secret de faire une science de la vertu.

Quant au sobriquet de *génie*, on en a fait tout ce qu'on a voulu. Cela ne nous regarde pas.

A plus de deux cents lieues d'ici, et bien avant la révolution, vivait dans un vieux château seigneurial une riche douairière dont ces messieurs de l'école des chartes n'ont jamais pu retrouver le nom.

La bonne dame avait perdu sa bru jeune, et son fils à la guerre.

Il ne lui restait pour la consoler dans les ennuis de sa vieillesse que son petit-fils et sa petite-fille, qui semblaient être créés pour le plaisir de les voir ; car la peinture elle-même, qui aspire toujours à faire mieux que Dieu n'a fait, n'a jamais rien fait de plus joli. Le garçon, qui avait douze ans, s'appelait Saphir, et la fille, qui en avait dix, s'appelait Améthyste. On croit, mais je n'oserais l'assurer, que ces noms leur avaient été donnés à cause de la couleur de leurs yeux, et ceci me permet de vous apprendre

ou de vous rappeler deux choses en passant : la première, c'est que le saphir est une belle pierre d'un bleu transparent, et que l'améthyste en est une autre qui tire sur le violet. La seconde, c'est que les enfants de grande maison n'étaient ordinairement nommés que cinq ou six mois après leur naissance.

On chercherait longtemps avant de rencontrer une aussi bonne femme que la grand'mère d'Améthyste et de Saphir ; elle l'était même trop, et c'est un inconvénient dans lequel les femmes tombent volontiers quand elles ont pris

la peine d'être bonnes ; mais ce hasard n'est pas assez commun pour mériter qu'on s'en inquiète. Nous la désignerons cependant par le surnom de TROPBONNE, afin d'éviter la confusion, s'il y a lieu.

TROPBONNE aimait tant ses petits-enfants, qu'elle les élevait comme si elle ne les avait pas aimés. Elle leur laissait suivre tous leurs caprices, ne leur parlait jamais

d'études, et jouait avec eux pour aiguiser ou renouveler leur plaisir quaud ils s'ennuyaient de jouer. Il résultait

de là qu'ils ne savaient presque rien, et que, s'ils n'avaient pas été curieux comme sont tous les enfants, ils n'auraient rien su du tout.

Cependant Tropbonne était de vieille date l'amie du génie Bonhomme, qu'elle avait vu quelque part dans sa jeunesse. Il est probable que ce n'était pas à la cour. Elle s'accusait souvent auprès de lui, dans leurs entretiens secrets, de n'avoir pas eu la force de pourvoir à l'instruction de ces deux charmantes petites créatures auxquelles elle pouvait manquer d'un jour à l'autre. Le génie lui

avait promis d'y penser quand ses affaires le permettraient, mais il s'occupait alors de remédier aux mauvais effets de l'éducation des pédants et des charlatans, qui commençaient à être à la mode. Il avait bien de la besogne.

Un soir d'été, cependant Tropbonne s'était couchée de bonne heure, selon sa coutume : le repos des honnêtes gens est si doux! Améhyste et Saphir s'entretenaient dans le grand salon de quelques-uns de ces riens qui remplissent la fade oisiveté des châteaux, et ils auraient bâillé plus d'une fois en se regardant, si la nature n'avait pris soin de les distraire par un de ses phénomènes les

plus effrayants, et pourtant les plus communs. L'orage grondait au dehors. De minute en minute les éclairs en-

flammaient le vaste espace, ou se croisaient en zigzags de feu sur les vitres ébranlées. Les arbres de l'avenue criaient et se fendaient en éclats ; la foudre roulait dans les nues comme un char d'airain ; il n'y avait pas jusqu'à la cloche de la chapelle qui ne vibrât de terreur, et qui ne mêlât sa plainte longue et sonore au fracas des éléments. Cela était sublime et terrible.

Tout à coup les domestiques vinrent annoncer qu'on avait recueilli à la porte un petit vieillard percé par la pluie, transi de froid, et probablement mourant de faim,

parce que la tempête devait l'avoir écarté beaucoup de sa route. Améthyste, qui s'était pressée dans son effroi contre le sein de son frère, fut la première à courir à la rencontre de l'étranger; mais comme Saphir était le plus

fort et le plus leste, il l'aurait facilement devancée, s'il n'avait pas voulu lui donner le plaisir d'arriver avant lui,

car ces aimables enfants étoient aussi bons qu'ils étaient beaux. Je vous laisse à penser si les membres endoloris

du pauvre homme furent réjouis par un feu petillant et clair, si le sucre fut ménagé dans le vin généreux qu'Amé-

THYSTE faisait chauffer pour lui sur un petit lit de braise ardente, s'il eut enfin bon souper, bon gîte, et surtout bonne mine d'hôte. Je ne vous dirai pas même qui était

ce vieillard, parce que je veux vous ménager le plaisir de la surprise.

Quand le vieillard fut un peu remis de sa fatigue et de ses besoins, il devint joyeux et causeur, et les jeunes gens y prirent plaisir. Les jeunes gens de ces temps-là ne dédaignaient pas la conversation des vieilles gens, où ils pensaient avec raison qu'on peut apprendre quelque chose. Aujourd'hui la vieillesse est beaucoup moins respectée, et je n'en suis pas surpris. La jeunesse a si peu de chose à apprendre !

« Vous m'avez si bien traité, leur dit-il, que mon cœur s'épanouit à l'idée de vous savoir heureux. Je suppose que dans ce château magnifique, où tout vous vient à souhait, vous devez couler de beaux jours ? »

Saphir baissa les yeux.

« Heureux, sans doute, répondit Améthyste ! Notre grand'mère a tant de bontés pour nous et nous l'aimons tant ! Rien ne nous manque, à la vérité, mais nous nous ennuyons souvent.

— Vous vous ennuyez ! s'écria le vieillard avec les marques du plus vif étonnement. Qui a jamais entendu dire qu'on s'ennuyât à votre âge, avec de la fortune et de l'esprit ? L'ennui est la maladie des gens inutiles, des paresseux et des sots. Quiconque s'ennuie est un être à charge à la société comme à lui-même, qui ne mérite que le mépris. Mais ce n'est pas tout d'être doué par la Providence d'un excellent naturel comme le vôtre, si on ne le cultive par le travail. Vous ne travaillez donc pas ?

— Travailler ? répliqua Saphir un peu piqué. Nous sommes riches, et ce château le fait assez voir.

— Prenez garde, reprit le vieillard en laissant échapper à regret un sourire amer. La foudre qui se tait à peine aurait pu le consumer en passant.

— Ma grand'mère a plus d'or qu'il n'en faut pour suffire au luxe de sa maison.

— Les voleurs pourraient le prendre.

— Si vous venez du côté que vous nous avez dit, con-

tinua Saphir d'un ton assuré, vous avez dû traverser une plaine de dix lieues d'étendue, toute chargée de vergers et de moissons. La montagne qui la domine du côté de l'occident est couronnée d'un palais immense qui fut celui

de mes ancêtres, et où ils avaient amassé à grands frais toutes les richesses de dix générations !

— Hélas ! dit l'inconnu, pourquoi me forcez-vous à payer une si douce hospitalité par une mauvaise nouvelle? Le temps, qui n'épargne rien, n'a pas épargné la plus solide de vos espérances. J'ai côtoyé longtemps la plaine dont vous parlez. Elle a été remplacée par un lac. J'ai

voulu visiter le palais de vos aïeux. Je n'en ai trouvé que les ruines, qui servent tout au plus d'asile aujourd'hui à quelques oiseaux nocturnes et à quelques bêtes de proie.

Les loutres se disputent la moitié de votre héritage et l'autre appartient aux hiboux. C'est si peu, mes amis, que l'opulence des hommes ! »

Les enfants se regardèrent.

« Il n'y a qu'un bien, poursuivit le vieillard comme s'il ne les avait pas remarqués, qui mette la vie à l'abri de ces dures vicissitudes, et on ne se le procure que par l'étude et le travail. Oh ! contre celui-là, c'est en vain que

les eaux se débordent, et que la terre se soulève, et que le ciel épuise ses fléaux. Pour qui possède celui-là, il n'y a point de revers qui puisse démonter son courage, tant qu'il lui reste une faculté dans l'âme ou un métier dans la main. L'aimable science des arts est la plus belle dot des fiancés. L'aptitude aux soins domestiques est la couronne des femmes. L'homme qui possède une industrie utile, ou des connaissances d'une application commune, est plus réellement riche que les riches, ou plutôt il n'y a que lui de riche et d'indépendant sur la terre. Toute autre fortune est trompeuse et passagère. Elle vaut moins et dure peu. »

Améthyste et Saphir n'avaient jamais entendu ce langage. Ils se regardèrent encore et ne répondirent pas. Pendant qu'ils gardaient le silence, le vieillard se transfigurait. Ses traits décrépits reprenaient les grâces du bel âge, et ses membres cassés, l'attitude saine et robuste de la force. Ce pauvre homme était un génie bienfaisant avec lequel je vous ai déjà fait faire connaissance. Nos jeunes gens ne s'en étaient guère doutés, ni vous non plus.

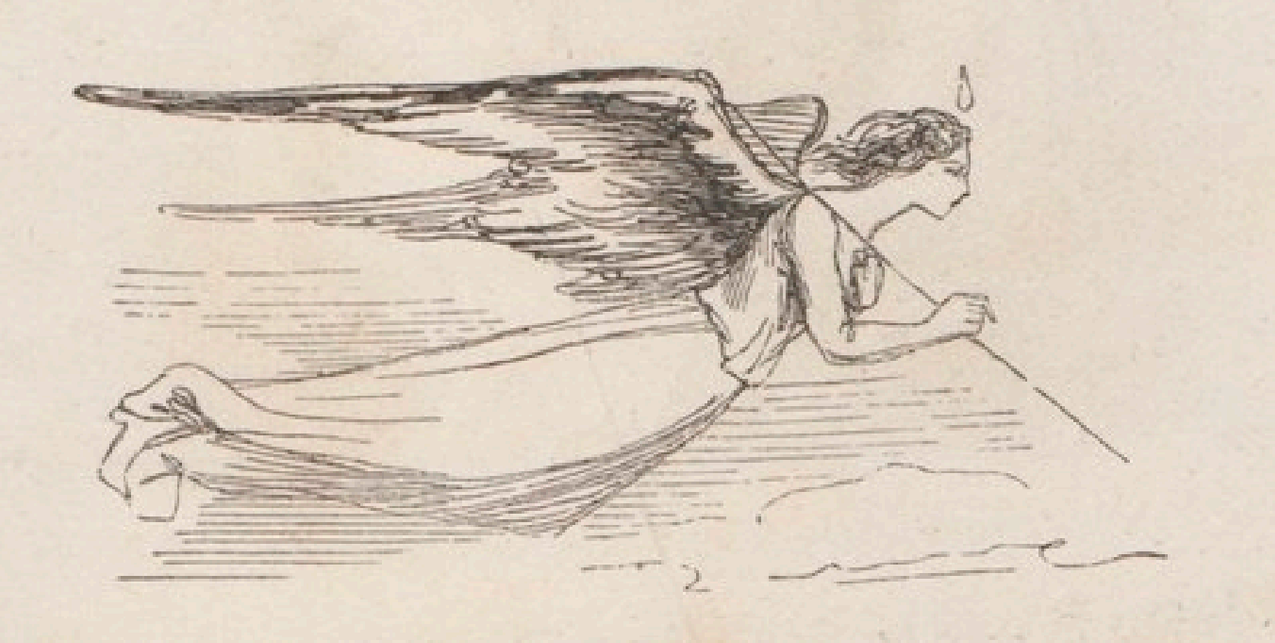
« Je ne vous quitterai pas, ajouta-t-il en souriant, sans vous laisser un faible gage de ma reconnaissance, pour les soins dont vous m'avez comblé. Puisque l'ennui seul a jusqu'ici troublé le bonheur que la nature vous dispensait d'une manière si libérale, recevez de moi ces deux anneaux, qui sont de puissants talismans. En poussant le ressort qui en ouvre le chaton, vous trouverez toujours

dans l'enseignement qui y est caché un remède infaillible contre cette triste maladie du cœur et de l'esprit. Si

cependant l'art divin qui les a fabriqués trompait une fois mes espérances, nous nous reverrons dans un an, et nous aviserons alors à d'autres moyens. En attendant, les petits cadeaux entretiennent l'amitié, et je n'attache à celui-ci que deux conditions faciles à remplir : la première, c'est de ne pas consulter l'oracle de l'anneau sans nécessité, c'est-à-dire avant que l'ennui vous gagne. La

seconde, c'est d'exécuter ponctuellement tout ce qu'il vous prescrira. »

En achevant ces paroles, le génie Bonhomme s'en alla, et un auteur doué d'une imagination plus poétique vous



dirait probablement qu'il disparut. C'est la manière dont les génies prenaient congé.

Améthyste et Saphir ne s'ennuyèrent pas cette nuit-là;

et j'imagine cependant qu'ils dormirent peu. Ils pensèrent probablement à leur fortune perdue, à leurs années d'aptitude et d'intelligence plus irréparablement perdues encore. Ils regrettèrent tant d'heures passées dans de vaines dissipations, et qui auraient pu devenir profitables et fécondes s'ils avaient su les employer. Ils se levèrent tristement, se cherchèrent en craignant de se rencontrer, et s'embrassèrent à la hâte en se cachant une larme. Au bout d'un moment d'embarras, la force de l'habitude l'emporta pourtant encore une fois. Ils retournèrent à leurs amusements accoutumés, et s'amusèrent moins que de coutume.

« Je crois que tu t'ennuies? dit Améthyste.

— J'allais t'adresser la même question, répondit Saphir; mais j'ai eu peur que l'ennui ne servît de prétexte à la curiosité.

— Je te jure, reprit Améthyste en poussant le ressort du chaton, que je m'ennuie à la mort ! »

Et au même instant elle lut, artistement gravée sur la plaque intérieure, cette inscription que Saphir lisait déjà de son côté :

« Ce n'est pas tout, observa gravement Saphir. Ce que l'oracle de l'anneau nous prescrit, il faut l'exécuter ponctuellement. Essayons, si tu m'en crois. Le travail n'est peut-être pas plus ennuyeux que l'oisiveté.

— Oh ! pour cela, je l'en défie ! répliqua la petite fille. Et puis l'anneau nous réserve certainement quelque autre ressource contre l'ennui. Essayons, comme tu dis. Un mauvais jour est bientôt passé. »

Sans être absolument mauvais, comme le craignait Améthyste, ce jour n'eut rien d'agréable. On avait fait venir les maîtres, si souvent repoussés, et ces gens-là par-

lent une langue qui paraît maussade parce qu'elle est inconnue, mais à laquelle on finit par trouver quelque charme quand on en a pris l'habitude.

Le frère et la sœur n'en étaient pas là. Vingt fois, pendant chaque leçon, le chaton s'était entr'ouvert au mouvement du ressort, et vingt fois l'inscription obstinée s'était montrée à la même place. Il n'y avait pas un mot changé.

Ce fut toujours la même chose pendant une longue semaine ; ce fut encore la même chose pendant la semaine qui la suivit. Saphir ne se sentait pas d'impatienre : « On a bien raison de dire, murmurait-il en griffonnant un

pensum, que les génies de ce temps-ci se répètent ! Et puis, ajoutait-il, on en conviendra, c'est un étrange moyen

pour guérir les gens de l'ennui, que de les ennuyer à outrance ! »

Au bout de quinze jours, ils s'ennuyèrent moins, parce que leur amour-propre commençait à s'intéresser à la poursuite de leurs études. Au bout d'un mois, ils s'en-

nuyèrent à peine, parce qu'ils avaient déjà semé assez pour recueillir. Ils se divertissaient à lire à la récréation,

et même dans le travail, des livres fort instructifs, et cependant fort amusants, en italien, en anglais, en allemand; ils ne prenaient point de part directe à la conversation des personnes éclairées, mais ils en faisaient leur profit, depuis que leurs études les mettaient à portée de la comprendre. Ils pensaient enfin, et cette vie de l'âme que l'oisiveté détruit, cette vie nouvelle pour eux, leur semblait plus douce que l'autre, car ils avaient beaucoup d'esprit naturel. Leur grand'mère était d'ailleurs si heureuse de les voir étudier sans y être contraints, et jouissait si délicieusement de leurs succès ! Je me rappelle fort bien que le plaisir qu'ils procurent à leurs parents est la plus pure joie des enfants.

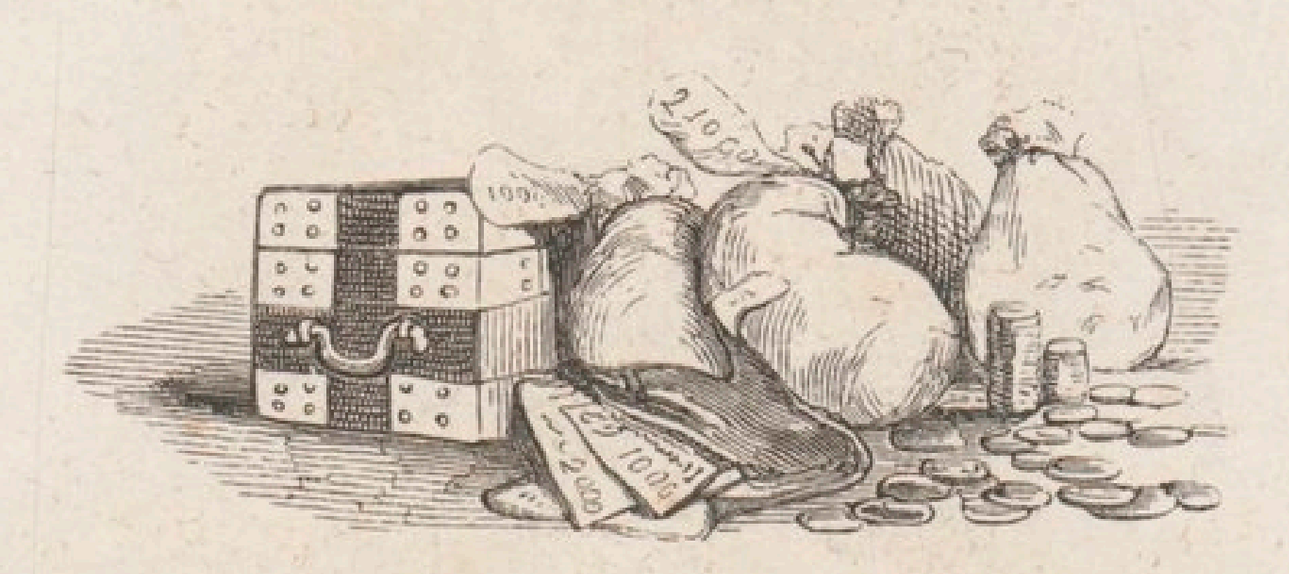
Le ressort joua cependant bien des fois durant la première moitié de l'année; le septième, le huitième, le neuvième mois on l'exerçait encore de temps à autre. Le douzième, il était rouillé.

Ce fut alors que le génie revint au château comme il s'y était engagé. Les génies de cette époque étaient fort ponctuels dans leurs promesses. Pour cette nouvelle visite, il avait déployé un peu plus de pompe, celle d'un sage qui use de sa fortune sans l'étaler en vain appareil, parce qu'il sait le moyen d'en faire un meilleur usage. Il sauta au cou de ses jeunes amis qui ne se formaient pas encore une idée bien distincte du bonheur dont ils lui étaient redevables. Ils l'accueillirent avec tendresse, avant d'avoir récapitulé dans leur esprit ce qu'il avait fait pour eux. La

bonne reconnaissance est comme la bienfaisance : elle ne compte pas.

« Eh bien ! enfants, leur dit-il gaiement, vous m'en avez beaucoup voulu, car la science est aussi de l'ennui. Je l'ai entendu dire souvent, et il y a des savants par le monde qui m'ont disposé à le croire. Aujourd'hui plus d'études, plus de science, plus de travaux sérieux ! Du plaisir, s'il y en a, des jouets, des spectacles, des fêtes ! Saphir, vous m'enseignerez le pas le plus à la mode. Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous retenir pour la pre-

mière contredanse. Je me suis réservé de vous apprendre que vous étiez plus riches que jamais. Ce maudit lac s'est retiré, et le séjour de ces conquérants importuns décuple la fertilité des terres. On a déblayé les ruines du palais, et on a trouvé dans les fondations un trésor qui a dix fois plus de valeur !...



— Les voleurs pourraient le prendre, dit Améthyste.

— Le lac regagnera peut-être le terrain qu'il a perdu ! » dit Saphir.

Le génie avait perdu leurs dernières paroles, ou il en avait l'air. Il était dans le salon.

« Ce brave homme est bien frivole pour un vieillard ! dit Saphir.

— Et bien bête pour un génie, dit Améthyste ; il croit peut-être que je ne finirai pas le vase de fleurs que je peins pour la fête de grand'maman. Mon maître dit qu'il vou-

drait l'avoir fait, et qu'on n'a jamais approché de plus près du fameux monsieur Rabel.

— Je serais fâché, bonne petite sœur, reprit SAPHIR, d'avoir quelque avantage sur toi ce jour-là ; mais j'espère qu'elle aura autant de joie qu'on peut en avoir sans mourir en comptant mes six couronnes.

— Encore faudra-t-il travailler pour cela, repartit AMÉTHYSTE, car tes cours ne sont pas finis.

— Aussi faudra-t-il travailler pour finir ton vase de fleurs, répliqua SAPHIR, car il n'est pas fini non plus.

— Tu travailleras donc ? dit Améthyste d'une voix caressante, comme si elle avait voulu implorer de l'indulgence pour elle-même.

— Je le crois bien, dit Saphir, et je ne vois aucune raison pour ne pas travailler, tant que je ne saurai pas tout.

— Nous en avons pour longtemps, » s'écria sa sœur en bondissant de plaisir.

Et en parlant ainsi, les jeunes gens arrivèrent auprès de

Tropbonne, qui était alors trop heureuse. Saphir s'avança le premier comme le plus déterminé, pour prier sa grand'-

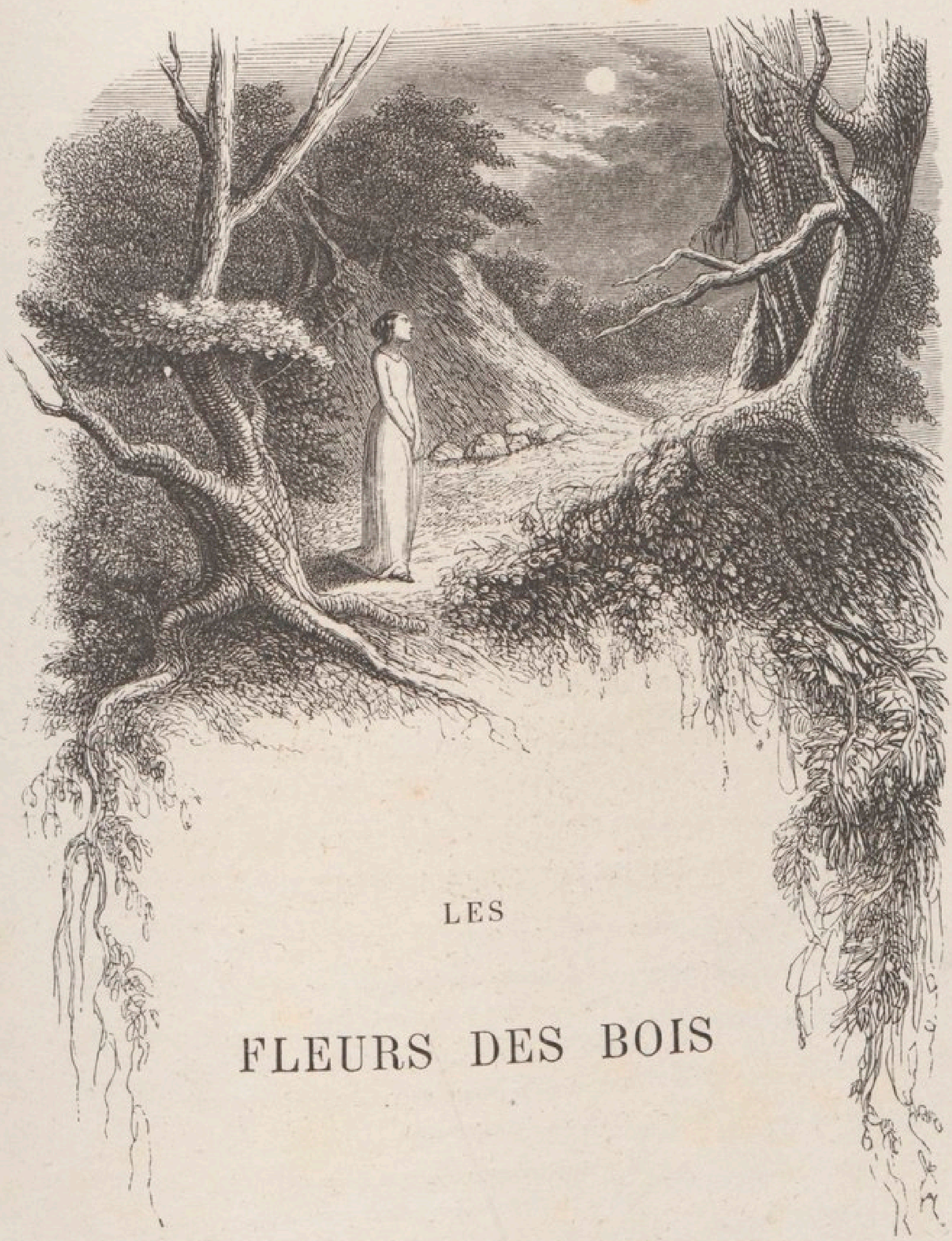
mère de leur permettre le travail, au moins pour deux ou trois années encore. Le génie, qui essayait les entrechats

et les ronds de jambe, en attendant sa première leçon

de danse, partit d'un éclat de rire presque inextinguible, auquel succédèrent pourtant quelques douces larmes.

« Travaillez, aimables enfants, leur dit-il, votre bonne aïeule le permet, et vous pouvez reconnaître à son émotion le plaisir qu'elle éprouve à vous contenter. Travaillez avec modération, car un travail excessif brise les meilleurs esprits, comme une culture trop exigeante épuise le sol le plus productif. Amusez-vous quelquefois, et même souvent, car les exercices du corps sont nécessaires à votre âge, et tout ce qui délasse la pensée d'un travail suspendu à propos la rend plus capable de le reprendre sans effort. Revenez au travail avant que le plaisir vous ennuie ; les plaisirs poussés jusqu'à l'ennui dégoûtent du plaisir. Rendez-vous utiles enfin pour vous rendres dignes d'être aimés, et comme disait le talisman, SOYEZ AIMÉS POUR ÊTRE HEUREUX. S'il existe un autre bonheur sur la terre, je n'en sais pas le secret. »

CHARLES NODIER.



LES

FLEURS DES BOIS

Nos chevaux épuisés s'étaient arrêtés d'eux-mêmes, au coin d'une vaste forêt, devant la porte d'une humble cabane qui servait de retraite à une bonne vieille qui pouvait bien avoir cent ans, ce qui ne l'empêchait pas

d'avoir encore la plus aimable figure du monde. Elle nous fit les honneurs de sa petite demeure avec tant de bonne grâce, que je ne pus m'empêcher de penser qu'une si belle vieillesse devait être la récompense d'une bonne vie.

Quand nous eûmes pris un peu de repos, notre hôtesse, qui vit bien qu'elle avait affaire à des gens qui ne comprenaient pas assez le prix de la paix et du repos, nous raconta l'histoire suivante.

— C'est des petites fleurs, mes voisines, que je tiens ce qui va suivre, dit la vieille femme en ranimant le feu; leurs aïeules sont les héroïnes de ce récit, et dans la forêt, il n'est pas un brin d'herbe qui ne connaisse cette histoire, et qui ne puisse en garantir l'authenticité.

LA RÉVOLTE DES FLEURS

« . . . . Etiam flevere myricæ. »
Les bruyères elles-mêmes ont pleuré.

« Flumina amem sylvasque inglorius!... O ubi campi... »
J'aimerais les fleurs et les forêts, obscur et sans gloire!
Où sont les campagnes...

« Et nobis placeant ante omnia sylvæ. »
Et que les forêts nous plaisent avant tout.

VIRGILE.

Il y a bien des siècles! les petites fleurs qui fleurissaient solitaires et paisibles dans cette forêt s'avisèrent de se plaindre de leur solitude et de leur délaissement.

— C'est bien la peine, disaient-elles, d'être fraîches, d'être jolies et parfumées, pour vivre et mourir au fond d'un bois, et pour donner au vent, qui n'en sait que faire, nos plus doux parfums. Les fleurs des jardins sont plus heureuses! La culture les embellit, on les admire, et leur vie est une fête continuelle! Notre exil dure depuis trop longtemps; il faut nous plaindre, et demander à celui qui nous a créées de nous tirer d'où nous sommes; c'est à y mourir d'ennui.

— Y pensez-vous, mes filles, de vouloir quitter cette sûre retraite pour aller vivre au milieu du monde? reprit une fleur déjà un peu fanée et qui avait quelque expérience de la vie. Croyez-moi, Dieu fait bien ce qu'il fait, et s'il nous a semées ici, c'est que nous y sommes mieux qu'ailleurs. Où est le bonheur, si ce n'est à l'ombre de ces beaux arbres, dont le vert feuillage vous protége contre le vent du nord ou contre les ardeurs de l'été, et qui ne s'entr'ouvre sur vos têtes que pour vous laisser apercevoir le ciel? où retrouverez-vous ce merveilleux tapis de mousse qui va si bien à vos couleurs?

Vous vous plaignez de votre isolement! N'est-ce donc rien que de vivre pendant le jour en compagnie avec des papillons toujours aimables, et aussi, d'être visitées pendant la nuit par les esprits invisibles qui habitent les forêts, et qui, pour vous, n'ont point de secrets?

Oh! mes filles, le monde est plein d'embûches pour les pauvres fleurs. Heureuses celles qui, comme nous,

vivent dans des retraites où le souffle du mal n'a jamais pénétré!

Un petit chuchotement qui courait de fleurs en fleurs suivit ce long discours. Il est facile de deviner tout ce qui se dit à cette occasion, et avec quelle irrévérence furent écoutés par de jeunes fleurs fraîches écloses les sages conseils d'une fleur fanée... La jeunesse est la même partout et agit toujours à l'étourdie.

Quelques-unes cependant, et des plus raisonnables, — parmi elles se trouvaient la vertueuse Menthe, l'honnête Fougère, et le constant Asphodèle, — disaient, mais pas bien haut, — qu'il fallait réfléchir, — qu'il se faisait tard, — que l'heure était venue de dormir, et qu'il fallait prendre conseil de la nuit, — que la chose était assez grave pour qu'on ne se décidât pas à la légère, etc.

Elles disaient, enfin, ce qu'on dit quand on a peur et qu'on veut gagner du temps.

Mais les plus impatientes répondaient qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire, que la vie est courte, que les fleurs n'ont que des jours et point de lendemain, et qu'il fallait enfin jouir au moment même.

*

— Ouf! j'ai cru que cette vieille racine de Patience n'en finirait jamais, dit avec aigreur une grosse Bourrache à un Grateron qui s'agitait à ses côtés.

— Ne me parlez pas des vieilles gens, criait une de ces

petites fleurs jaunes qui se mangent en salade, et qui

ont donné, on ne sait pourquoi, leur nom à de certains petits garçons. — Ne me parlez pas des vieilles gens : ils disent tous la même chose.

Comme toujours, enfin, c'étaient ceux qui auraient mieux fait de se taire qui parlaient le plus haut.

*

Pendant tous ces débats la nuit était venue, et avec elle son compagnon le sommeil. Tous les deux étendaient leurs ailes sur la nature. Déjà les petites fleurs penchaient leurs calices vers la terre, et commençaient à s'endormir; — il y en avait même qui dormaient tout à fait.

Mais pourtant le désir veillait en elles, et il sortit du fond de leurs pauvres petits cœurs désolés, mêlé à leurs plus doux parfums.

*

Le parfum des fleurs, c'est leur prière et l'encens qu'elles offrent au ciel.

Ce soir-là, il y monta plus suave encore que de coutume, et arriva jusqu'au pied du trône de Dieu, apporté sur les ailes de leurs anges gardiens.

Dieu écouta la prière des petites fleurs des bois, — et, voulant leur être agréable, il dit :

— Qu'il soit fait comme elles l'ont voulu !

En un instant, toutes celles qui avaient maudit leur destinée furent transplantées, comme par miracle, au milieu du monde et dans un grand jardin; — le Lierre lui-même avait quitté l'Ormeau, le Roseau l'harmonieux murmure de sa source, et la Pervenche ses doux souvenirs; — et quand elles s'éveillèrent le lendemain dès l'aube du jour, et qu'après avoir secoué leurs petites robes toutes couvertes de perles de rosée, elles reconnurent que leur vœu le plus ardent était exaucé, elles demeurèrent si émerveillées qu'elles ne pouvaient croire à tant de bonheur.

*

— Oh! qu'il fait beau ici! s'écrièrent-elles ravies, dès qu'elles furent remises de leur étonnement. Quelle différence de ce beau jardin qui reçoit la lumière éclatante du soleil avec notre noire forêt!

On pourra du moins être jolie tout à son aise ici, et s'étaler, et se faire voir, et se faire aimer, et se faire admirer, enfin! (Elles ignoraient qu'on n'aime pas, hélas! tout ce qu'on admire.)

Toutes relevaient fièrement la tête et essayaient de se grandir et de se hausser pour égaler leurs redoutables rivales. Mais en vain! le bon Dieu les avait semées petites fleurs, et petites fleurs elles restaient. Pour comble de malheur, elles ne pouvaient se plaindre les unes aux autres, car on les avait séparées : les sœurs étaient loin

des sœurs, les amants loin de celles qu'ils aimaient, et il n'y avait plus ni lien ni famille. La symétrie le voulait ainsi; chacune avait sa place marquée. Il s'agissait bien d'être heureuses, vraiment! mais d'être belles, et de servir à l'ornement de ce beau lieu.

*

Les voilà bien tristes, — mais pourtant se consolant un peu avec l'idée que bientôt on va les trouver superbes et le leur dire, et ce bonheur ne leur semble pas trop chèrement acheté. Elles l'appellent de tous leurs vœux. — Il va venir. — Elles s'y préparent, et font de leur mieux pour être avenantes.

*

Mais, ô surprise! ô douleur! ô disgrâce! ô confusion! elles n'attirent point les regards, on ne les remarque pas, et si elles n'étaient point en sûreté dans les plates-bandes, on les écraserait peut-être; — les Roses à cent feuilles les plus épanouies, les Dahlias qui cachent sous leur robe d'un gros rouge leur orgueilleuse nullité, et toutes les fleurs qui n'ont d'autres charmes que leur toilette, que leur éclat, sont les seules fleurs dont on s'occupe et semblent seules les reines de ce jardin; elles sont là chez elles, recevant les hommages d'une cour empressée, et paraissant s'en soucier à peine.

Et, je vous le demande, quelle figure pouvaient faire

les simples Liserons, la naïve Argentine, la douce Mauve, le bon petit Perce-Neige, l'estimable Sauge, la Brize tremblante, la folle Ancolie, l'humble Primevère, l'imperceptible Muguet, l'innocent Bluet, l'étourdi Sainfoin, la Scabieuse en deuil, la Mandragore elle-même malgré sa rareté, la Rose sauvage et la sentimentale Pâquerette, à côté de l'orgueilleuse Reine-Marguerite, et des Roses musquées, et des Roses pompons, et des Roses des quatre saisons, et des Roses à mille feuilles, et des Roses mousseuses, et des Roses-Roi, et des sept mille neuf cent sept variétés de Roses, enfin, qui font la gloire des jardins cultivés, — sans oublier les Dahlias, les Camellias, les Hortensias, les Belles-de-Jour, les Belles-de-Nuit, et les Narcisses, et les Soleils, et les Oreilles-d'Ours, et les Gueules-de-Loup.... et tant d'autres!....

*

Ah! qu'il y eut alors de pleurs versés, de calices desséchés, et comme les petites fleurs regrettaient leur ombre des bois, et la mousse, et le silence, et le repos! Ce fut bien pis quand le jardinier vint à passer la bêche à la main tout près d'elles! pas une n'avait une goutte de sang dans les veines, et toutes tremblaient si fort qu'elles auraient voulu être à cent pieds sous terre. Mais elles en furent quittes pour la peur. L'heure de la mort n'était pas encore venue pour elles, mort violente, mort affreuse, dont elles n'avaient pas l'idée; car dans

les forêts, les fleurs meurent toutes de leur belle mort et seulement quand il plaît à Dieu, qui est le maître de tout ce qui vit.

*

Mais pour n'être pas mortes, elles n'en valaient guère mieux.

Le soleil de midi, qui tombait d'aplomb sur elles, accoutumées à ne recevoir ses rayons qu'à travers un voile de verdure, les brûlait sans merci, et autour d'elles pas une source qui apportât à leur pied desséché un peu de fraîcheur! — Sans doute on leur jetait bien de temps en temps un peu d'eau, mais quelle eau! et d'ailleurs ce secours n'arrivait jamais à point, et plus d'une fut en danger de mourir pour avoir été arrosée hors de propos; — pas un pauvre petit brin d'herbe ni de mousse dans tout le voisinage, et il fallait se résigner à pousser dans une terre aride et noire, remuée et tourmentée tous les jours, dans la crainte qu'une plante amie vînt à y germer d'aventure.

*

Ah! fuyons ce sol inhospitalier, dirent un beau matin les plus sincères, et retournons dans notre pays; — partons. Mais comment se mettre en route quand on n'a pas l'habitude de marcher? Une fois encore les voilà toutes en prière; — chacune fit son vœu (le vœu du

naufragé!) en attendant le miracle qui devait les tirer de ce lieu maudit. Mais de miracle, point. — Il ne s'en fait pas autant qu'on en voudrait, et les anges de bonne volonté ne sont pas toujours prêts à se faire les serviteurs des habitants de la terre. Ils essayèrent pourtant d'obtenir de Dieu le retour des pauvres exilées dans leur forêt natale; Dieu fut sourd à leurs prières.

*

C'est depuis ce temps qu'il y a des fleurs des bois dans les jardins, et, comme si la malédiction du ciel pesait sur leur race infortunée, jamais les pauvrettes n'ont pu s'élever ni devenir plus belles; elles sont encore et seront toujours ce qu'elles étaient au moment où elles ont quitté leurs bois, et la culture n'a jamais pu parvenir à les changer. Dieu l'a voulu ainsi pour les punir de leur envie de courir et de leur vanité...

*

C'est ainsi que l'orgueil et la curiosité, qui ont perdu le premier homme, ont perdu aussi les fleurs des bois et les fleurs des champs.

Et ayant ainsi parlé, la bonne vieille se leva.

*

— Ceci prouve, ajouta-t-elle, que rien n'est bien que ce qui est à sa place, et que vous ne feriez probable-

ment pas mal de retourner d'où vous venez. — Nous voyant disposés à repartir, elle ouvrit sa porte : — « Que Dieu vous garde! » nous dit-elle, quand nous fûmes remontés à cheval.

Après quoi elle nous tourna le dos et disparut.

ALFRED DE MUSSET ET P. J. STAHL.

TABLE DES CONTES

CONTENUS DANS CE VOLUME

Pages.

Histoire du véritable Gribouille, par GEORGE SAND, vignettes par MAURICE SAND, gravure de H. DELAVILLE. 1

Trésor des Fèves et Fleur des Pois, par CHARLES NODIER, vignettes par TONY JOHANNOT. 115

Aventures merveilleuses et touchantes du prince Chènevis et de sa sœur, par LÉON GOZLAN, vignettes par BERTALL. 178

Le Génie Bonhomme, par CHARLES NODIER, viguettes par TONY JOHANNOT. 287

Les Fleurs des Bois, par ALFRED DE MUSSET et P. J. STAHL. . . 313

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.